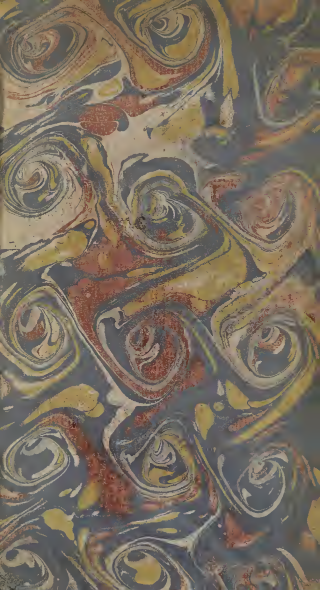



R
18c
TURRIS FORTISSIMA VIRTUS
M. le Marquis
de Fortia.
Rue de la Rochefoucaud N.° 12



ex libris J. B. Boyer 1757 64

L'ORTHOPÉDIE
OU
L'ART
DE PREVENIR ET DE CORRIGER DANS LES ENFANS LES DIFFORMITÉS DU CORPS.

LE TOUT PAR DES MOYENS A LA PORTE'E des Peres & des Meres, & des Personnes qui ont des Enfans à élever.

PAR M. ANDRY, CONSEILLER DU ROY, Lecteur & Professeur en Médecine au College Royal, Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, &c.

Avec Figures.

TOME SECOND.

A PARIS, RUE SAINT JACQUES.

Chez { La Veuve ALIX, au-dessus de la ruë des Noyers, au Griffon.
LAMBERT & DURAND, à la Sagesse, & à Saint Landry. }

M. DCC. XLI.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROY.

Ex libris C. E. Boyer 1790

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS LE SECOND TOME DE L'ORTHOPEDIE.

LIVRE QUATRIÈME

DIFFORMITÉ'S DE LA TÊTE.

AUTRES ARTICLES

Fin de la Table des Articles du second Tome.



L'ORTHOPÉDIE
OU
L' A R T
DE PRÉVENIR ET DE CORRIGER DANS LES ENFANS, LES DIFFORMITEZ DU CORPS.

LIVRE QUATRIEME.

DIFFORMITEZ DE LA TESTE.

Moyens de les prévenir & de les corriger.

LA Tête, pour rappeller ici ce que nous en avons dit au commencement du premier Livre, comprend extérieurement le Crâne, la Che-

velure & le Visage. Le Crâne est la boëte du cerveau, la Chevelure est la couverture de cette boëte, & le Visage est l'assemblage des parties qui composent tout le devant de la tête. Ainsi nous avons ici à parler de trois sortes de difformités : Premierement, de celles qui attaquent la Tête par rapport au Crâne; secondement, de celles qui attaquent la Tête, par rapport à la Chevelure; troisiémement, de celles qui attaquent la tête par rapport au Visage.

Difformités de la tête, par rapport au Crâne

La Tête, pour être bien faite par rapport au Crâne, doit être un peu ronde & horizontalement un peu longue, avoir par devant & par derriere, une médiocre avance, & être un peu plate par les côtés. C'est là sa figure naturelle; mais cette figure se corrompt souvent par la maniere dont on gouverne les enfans. Il faut prendre garde aux bonnets qu'on leur donne, & aux bandes

dont on leur ſerre la Tête. Si ces bonnets ou ces bandes la preſſent trop par les côtés, elle s'allongera plus que de meſure, & deviendra, à peu près, comme celle de ces peuples qui, à cauſe de leur Tête déméſurément longue, ont été nommés *Macrocephales*, du mot grec qui ſignifie *longue tête*. Si on ſerre trop cette partie non-ſeulement par les côtés, mais auſſi en devant & en arriere, elle s'élevera en pointe, & deviendra ſemblable à celle de ce *Therſite* ſi connu dans l'Hiſtoire, lequel avoit la Tête en pyramide.

La Tête de l'enfant, ſelon qu'elle eſt preſſée en un ſens ou en un autre, prend telle ou telle figure. C'eſt de là que procede la différence qui ſe trouve entre les différens peuples par rapport à la figure de leur tête. La plûpart des Flamands, par exemple, & des Pariſiens, ont la tête longue, à cauſe de la coutume obſervée parmi eux, de laiſſer dormir les enfans, ſur les tempes, & de les brider avec certains bonnets nommés *béguins*, qui leur preſſent les deux côtés de la tête. Les Alle-

mands au contraire, ont presque tous la tête large, à cause que les meres les couchent sur le dos dans le berceau, leur liant même les mains aux deux aîles du berceau, pour empêcher qu'ils ne tombent, ce qui les met hors d'état de situer leur tête autrement qu'en arriere. Les Moscovites ont la tête plate en devant, à cause que leurs meres ont soin de la leur presser en ce sens. Les peuples d'Anvers ont la tête ronde à cause de la compression égale qu'y font les nourrices. Les Bruxellois l'ont de même pour une raison semblable; les Génois ont le dessus de la tête fort élevé, à cause de la maniere dont on la leur enveloppe dès qu'ils sont nés.

La bonne méthode pour qu'un enfant ait la tête bien faite, c'est de ne la contraindre en rien, & de la laisser au gré de la nature. D'ailleurs en voulant ainsi obliger la tête à prendre une certaine figure, on gêne le cerveau, & on risque d'en déranger les organes, ce qui peut avoir de mauvaises suites pour l'esprit. Le meilleur parti, pour le répéter en-

core, c'eſt de laiſſer à la tête la figure qu'elle a naturellement ; à moins que par quelque cas extraordinaire, elle n'en eût une difforme, auquel cas on y remédieroit par des bandes molles & ſouples, qui rameneroient, ſans effort, la tête de l'enfant à ſa figure légitime.

Au reſte, on doit bien prendre garde à la maniere dont on peigne les enfans ; car faute de les peigner également & doucement, on peut quelquefois donner une mauvaiſe tournure à leur tête.

Il nous reſte à dire un mot ſur ce qui concerne la groſſeur de la tête. Il y a des enfans qui ont la tête naturellement groſſe, & d'autres qui l'ont naturellement très petite ; cette différence vient de l'effort plus ou moins grand que le ſang qui remplit les vaiſſeaux du cerveau, fait pour s'étendre, tandis que l'enfant eſt au ventre de la mere, & que ſon crâne eſt extrêmement tendre.

Quand cet effort eſt grand, les vaiſſeaux dont le cerveau eſt parſemé, ſe gonflent davantage ; ce

gonflement oblige le crâne qui eſt la boëte du cerveau, & qui, au ventre de la mere, eſt très-ſuſceptible d'extenſion, à prendre plus de diametre ; à peu près comme on voit ces bouteilles de ſavon que font les enfans avec un tuyau de paille, prêter & s'étendre à proportion de la force avec laquelle l'air y eſt pouſſé par le chalumeau. Ainſi quand un enfant vient au monde avec une fort groſſe tête, c'eſt ordinairement parce que les vaiſſeaux du cerveau ont ſouffert, par une impulſion extraordinaire du ſang, un effort conſidérable, qui a obligé le cerveau, & par conſéquent le crâne qui en eſt la boëte, à prendre plus de dimenſion.

Cet effort que ſouffrent les vaiſſeaux du cerveau, & qui leur donne un plus grand diametre, peut les rendre à la fin, flaſques & lâches, ce qui fera qu'ils auront moins de reſſort & d'action ; enſorte que les fonctions animales en ſeront plus lentes. Il peut par conſéquent, arriver de-là, que certaines perſonnes ayant la tête extrémement groſſe,

auront par cette raison, l'esprit moins vif; ce qui s'étant rencontré quelquefois, a peut être donné occasion au Proverbe, *grosse tête peu de sens;* mais c'est un Proverbe très-fautif, & quantité d'exemples en font voir la fausseté; nous nous contenterons de rapporter celui de *Robert Grosse-tête*, ancien Evêque de *Lincoln*, l'un des hommes le plus rempli d'esprit, de jugement, & de science, lequel ne fut surnommé ainsi, qu'à cause de la grosseur extraordinaire de sa tête.

D'un autre côté, quand le sang fait trop peu d'effort, il gongle moins le cerveau de l'enfant, & par conséquent en élargit moins la boëte qui est le crâne, ce qui rend la tête petite; mais comme cette petitesse vient du peu d'effort du sang, il arrive que la plûpart des petites têtes, sont incapables de fortes applications, & ne peuvent former que des pensées foibles & légéres. On appelle ordinairement, ces petites têtes, *Têtes de linote.*

Les femmes enceintes, qui, pendant leur grossesse, boivent beau-

coup de vin, & vivent d'alimens d'une qualité trop chaude, rendent pendant ce temps là, le ſang de leurs enfans trop actif; ce qui, par la raiſon alleguée ci-deſſus, peut leur procurer une groſſe tête; & celles qui ne boivent que de l'eau, & ne ſe nourriſſent que d'alimens d'une qualité froide, rendent le ſang de leurs enfans plus lent, ce qui, par la raiſon contraire, peut leur procurer une petite tête. Ainſi, à cet égard, on peut dire en quelque ſorte, que les femmes groſſes ſont comme les Maîtreſſes de former la tête de leurs enfans. Il faut donc qu'elles évitent tous les alimens d'une qualité ou trop active, ou trop froide; qu'elles ſe gardent en même temps, de toutes les paſſions qui peuvent trop agiter le ſang, comme auſſi d'une vie trop dépourvûë d'action; moyennant cette conduite, leurs enfans n'auront la tête ni trop groſſe ni trop petite, à moins qu'il n'y ait des cauſes héréditaires accidentelles qui prévalent; mais même dans ce cas, le régime que nous venons de conſeiller, peut

beaucoup diminuer la force de ces causes.

Nous finirons cet article par une réfléxion générale sur la conformation de la tête pour ce qui dépend de la capacité du bassin dans les femmes grosses. Nous avons dit au commencement du Livre second, page 68. que l'élévation ou saillie des hanches, aussi-bien que celle de la partie postérieure du ventre, ne servoit pas seulement à donner de la grace à la taille des femmes, mais qu'elle leur étoit utile & même nécessaire dans les travaux de l'enfantement. Nous ajouterons ici que cette élévation ou saillie, est encore très-nécessaire dans la grossesse pour l'accroissement de l'enfant, & pour sa formation parfaite, mais qu'elle l'est sur-tout par rapport à la tête; parce que la tête étant une partie à laquelle la nature travaille avec le plus de soin; (toutes les autres, ainsi qu'il feroit facile de le prouver, n'étant faites que pour celle-là) il s'ensuit que si une femme grosse n'a pas les hanches & la partie postérieure du ventre (qui

eſt ce qui forme le baſſin) aſſez élevées, ou qu'elle ſe ſerre trop le ventre, ſoit par des corſets, ſoit par des ceintures, au lieu d'être véritablement *enceinte*, ſelon le ſens originaire de ce mot, qui veut dire *ſans ceinture*, il eſt difficile que la tête de ſon enfant ſoit bien conformée.

Je paſſe, ſuivant l'ordre que je me ſuis propoſé, à ce qui concerne la chevelure.

Difformités de la Tête, par rapport à la Chevelure.

On dit ordinairement d'une perſonne qui a une belle chevelure, qu'elle a une belle tête. Tout le monde ne ſçauroit avoir cette belle tête; mais il eſt peu de perſonnes qui, avec quelques attentions, ne puiſſent, au moins, avoir la chevelure exempte de certains défauts frapans, tels que ſont 1°. la roüille des cheveux; 2°. la chute des cheveux; 3°. les cheveux ardens; 4°. les cheveux fourchus.

1°. *Roüille des Cheveux.*

La roüille des cheveux eſt une ſorte de galle qui vient à la racine des cheveux, & qui les ronge à peu près, comme la roüille ronge le fer, ou comme une certaine humidité corroſive qui s'attache quelquefois au pied des plantes, ronge & mine ces mêmes plantes. Comparaiſon d'autant plus convenable, que les cheveux ſont de véritables plantes qui croiſſent ſur la tête, comme l'herbe croît ſur un mur, ou dans un champ. Leur racine & leur tige, ont, par exemple, la même ſtructure que la racine & la tige d'un chalumeau d'avoine; on y voit la même cavité, les mêmes nœuds, le même jet; on y obſerve la même maniere de croître.

La roüille des cheveux, de laquelle il eſt queſtion, vient ordinairement aux perſonnes qui n'ont pas ſoin de ſe peigner, ou de ſe broſſer ſouvent; elle tombe quelquefois par croutes ou écailles ſemblables à du ſon; quelquefois même elle enta-

me par plaques, la peau de la tête.

Quand cette roüille eſt bien mordante, les cheveux ſe détachent par endroits, à peu près comme les poils d'un manchon qui a été long-temps enfermé ſans être ſecoüé.

Le moyen donc de prévenir ce mal, c'eſt le peigne, ou la broſſe; mais lorſque faute d'avoir été ſuffiſamment peigné ou broſſé, un enfant ſe trouve attaqué de la difformité dont il s'agit, il y a deux ſortes de remedes à y faire; l'un interne; l'autre externe. L'interne eſt 1°. de purger ſouvent l'enfant; car cette roüille n'attaque jamais le dehors, ſans infecter le dedans; & alors la maſſe du ſang infectée fournit continuellement à cette roüille, de quoi s'entretenir. La purgation doit ſe compoſer avec douze grains de Méchoacan, quatre grains de ſcammonée, un ſcrupule, c'eſt-à-dire vingt-quatre grains de crême de tartre, le tout en poudre, & une once de ſyrop de fumeterre, dans un peu d'eau commune. On diminuë ou on augmente la doſe ſelon

l'âge de l'enfant. Il faut, outre cela, donner tous les matins à la jeune perſonne, pendant deux ou trois mois, un boüillon au veau, où l'on ait mis bien du creſſon.

Le reméde externe eſt de couper d'abord les cheveux, puis de laver le deſſus, & tout le tour de la tête avec une forte décoction de ſcrophulaire, d'abſynthe, de ſauge, de méliſſe, & de nicotiane. L'on broye groſſierement toutes ces herbes, puis on les fait cuire dans une ſuffiſante quantité de vin rouge; & dans cette décoction l'on trempe des linges qu'on applique un peu chauds ſur la tête, après l'avoir auparavant bien lavée avec la même décoction auſſi un peu chaude; on laiſſe ces linges deux ou trois jours ſans les renouveller; après quoi on recommence comme auparavant. Tout cela doit être continué pluſieurs ſemaines. J'avertis qu'il ne faut rien mettre ſur la tête qui puiſſe faire rentrer l'humeur en dedans; cette imprudence pourroit cauſer la mort à l'enfant, ou le rendre aveugle.

Quand la Roüille des cheveux

eſt bien invétérée, on ne la peut guérir qu'en enlevant la peau même où ils tiennent ; ce reméde paroît violent ; mais il ne l'eſt point, pourvû qu'on s'y prenne bien. Voici ce que c'eſt.

On commence par couper les cheveux le plus près qu'il eſt poſſible ; puis on lave la tête avec de l'urine, renduë ſur le moment, par la perſonne malade ; ce que l'on réïtere deux jours de ſuite, le plus de fois que l'on peut, laiſſant ſur la tête pendant les deux jours, en y comprenant les nuits, un linge trempé de la même urine.

Le troiſiéme jour on applique ſur la tête, un emplâtre fait avec deux gros de myrrhe en poudre, autant d'aloés auſſi en poudre, & une ſuffiſante quantité de poix & de térébenthine. On laiſſe cet emplâtre l'eſpace de trois jours, au bout deſquels il ſe détache comme de lui-même, pour peu qu'on le tire, & il emporte avec lui, la peau de la tête ; cette peau ſe ſépare d'autant plus aiſément qu'elle eſt déja preſque toute rongée, & ne tient preſ-

que plus à rien. Quand l'emplâtre eſt enlevé, on lave la tête avec de l'urine de la perſonne malade, comme on a fait auparavant.

2°. *Chute des Cheveux.*

La chute des cheveux, quand elle n'eſt pas cauſée par la roüille dont nous venons de parler, vient ordinairement de la trop grande largeur des cavités dans leſquelles ils ſont plantés. C'eſt ce qui fait que la plûpart des vieillards ſont chauves; car à leur âge, les cavités qui emboëtent la racine des cheveux, auſſi-bien que celles qui emboëtent les racines des dents, acquierent plus de diametre, ce qui eſt cauſe, par rapport aux dents, que celles-ci étant trop au large dans les cavités où elles ſont emboëtées, n'y peuvent plus tenir, & ſont obligées ou d'en ſortir, ou d'y vaciller, à peu près comme l'on voit des chevilles miſes dans des trous trop larges, y vaciller ou en tomber. Il en eſt de même des cheveux; ſur quoi nous remarquerons qu'après certaines ma-

ladies, il arrive ſouvent qu'ils tombent, parce que ces maladies ſont preſque toutes accompagnées de ſueurs abondantes, ou d'autres ſymptomes capables d'élargir les cavités qui emboëtent la racine des cheveux; telle eſt, par exemple, la petite vérole. Cela poſé, il eſt facile de voir qu'il n'y a pas ici de meilleur moyen pour empêcher les cheveux de tomber, que de recourir à des choſes qui puiſſent raffermir les cavités où ils ſont plantés. Or le moyen de le faire, c'eſt de laver de temps en temps, avec un peu de verjus, le deſſus & les côtés de la tête. En Dannemarc on fait venir de longues queuës aux chevaux, en peignant leurs queuës avec des peignes trempés dans une décoction d'oignon, & en lavant ces queuës dans la même décoction. Le jus d'oignon ne produit cet effet qu'en raffermiſſant les cavites dans leſquelles les crins ſont naturellement emboëtés.

3°.

3°. *Couleur des Cheveux, ses défauts.*

La couleur des cheveux vient de l'humeur dominante qui les nourrit. Quand c'eſt la partie rouge du ſang, ils tirent ſur le rouge, & ſont ardens. Quand c'eſt une bile claire, ils ſont blonds. Quand c'eſt une bile un peu foncée, ils ſont noirs, ou chatains. Quand c'eſt la pituite, ils ſont blancs.

Dans l'enfance, ils ſe nourriſſent ordinairement d'une bile claire, ce qui fait que la plûpart des enfans ont les cheveux blonds. Dans l'adoleſcence, ou à meſure qu'on en approche, ils ſe nourriſſent d'une bile plus foncée; il en eſt de même de l'âge fait; ce qui les rend plus bruns; auſſi voit-on que les enfans blonds ne ſont pas long-temps ſans brunir.

Dans la vieilleſſe, les cheveux tirent leur nourriture (au moins ordinairement; car il y a quelques exceptions) de cette partie pituiteuſe du ſang, qui eſt apppellée la *partie*

blanche du ſang, ou la lymphe ; car c'eſt là l'humeur dominante des vieillards, & c'eſt ce qui leur rend les cheveux blancs. Il ne faut pas nier cependant, que la cauſe ſuivante ne puiſſe concourir avec celle-là.

On remarque à la racine des cheveux, quand on en arrache quelques-uns, un ſuc gluant ; ce ſuc gluant eſt ce qui ſert à les nourrir ; il eſt plus abondant aux perſonnes jeunes ; mais dans la ſuite de l'âge il ſe perd, & alors il peut arriver aux cheveux, faute de recevoir par leurs racines une nourriture ſuffiſante, ce qui arrive aux moiſſons, qui blanchiſſent lorſque les racines ne fourniſſent plus à la tige, le ſuc accoutumé.

Quelquefois les cheveux blanchiſſent par l'effet du chagrin, & on a vû de jeunes perſonnes blanchir tout d'un coup, par certains reſſerremens de cœur ; ce qui peut proceder de la même cauſe ; parce qu'un grand chagrin fait des épuiſemens conſidérables, & conſume par ce moyen, une bonne partie du

suc nourricier des cheveux. D'ailleurs le chagrin quand il est profond, rappelle le sang au dedans, & ne laisse de nourriture aux cheveux, que la lymphe ou la pituite, ce qui est cause qu'on a vû quelquefois certaines gens blanchir en une heure par de violens chagrins; les Histoires sont pleines d'exemples là-dessus.

On voit quelques jeunes personnes avoir des toupéts de cheveux blancs, tandis que tout le reste de leur chevelure, est de la couleur ordinaire à leur âge. Cela vient de ce que dans les endroits où sont ces toupéts, il se rencontre un plus grand nombre de vaisseaux lymphatiques ou pituiteux, lesquels répandent & distribuënt la pituite dont ils sont pleins, tandis qu'aux autres endroits il y a plus de vaisseaux bilieux.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer avec le vulgaire, que la bile soit une humeur malfaisante; c'est un suc au contraire, qu'il est très-important de menager. La bile est le baume du sang; sans la bile, tou-

te la maſſe des humeurs tomberoit en corruption. Il n'importe de quelle couleur ſoit cette bile, pourvû qu'elle ne dégénere point de ſa qualité naturelle, & qu'elle ne ſoit ni trop liquide, ni trop épaiſſe, ni en trop grande ni en trop petite quantité. Après cela, qu'elle ſoit brune ou claire, jaune ou rouſſe, ou même tirant ſur le noir, peu importe.

Il en eſt des différentes couleurs de la bile, comme des différentes couleurs de la peau. Les uns l'ont naturellement brune, les autres blanche, les autres bazanée, &c. & tout cela, ſans que la ſanté en ſouffre.

On dit quelquefois, en parlant de certaines perſonnes d'une humeur triſte & réveuſe, que ce ſont des perſonnes *atrabilaires*, c'eſt-à-dire dont la bile eſt noire; mais l'Anatomie n'a point encore confirmé ce fait. On peut même avancer que les perſonnes dont la bile eſt plus brune, ſont d'un meilleur tempérament que les autres. C'eſt ce qui eſt cauſe que lorſqu'on choiſit une

nourrice, on préfere toujours celle qui a les cheveux bruns. Bien plus, c'est un sentiment assez commun en Medecine, que le lait des vaches noires est plus sain que celui des autres.. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer en discussion là-dessus. Il suffit de sçavoir que ce sont les différentes sortes d'humeurs, ou sanguines, ou bilieuses, ou pituiteuses, qui font les différentes couleurs des cheveux. Nous ne devons pas oublier ici une remarque que fait le sçavant Spigelius, ce célébre Praticien de l'Université de Bâle, sçavoir que les personnes nées de peres très-âgés, blanchissent fort jeunes; tandis que celles qui sont nées de peres très-jeunes, blanchissent fort tard; sur quoi il rapporte le fait suivant.

» Nous avons vû ici à Bâle, *dit il*, » deux Professeurs en Medecine, » *Felix Platerus*, & *Thomas Platerus*, » issus l'un & l'autre d'un même pe» re; mais dont le premier, sçavoir » *Felix Platerus*, étoit venu au mon» de, son pere étant encore très» jeune; & l'autre, sçavoir *Thomas*

» Platerus, étoit né de même pere
» étant très-âgé. Felix parvint à une
» extrême vieillesse, & ne blanchit
» point avant cet âge; Thomas au
» contraire, plus jeune de quarante
» & tant d'années, que son frere,
» blanchit un grand nombre d'an-
» nées avant son aîné *.

Cette observation confirme ce que nous avons dit de la cause qui rend les cheveux blancs par rapport à l'humeur dont ils sont nourris. Felix Platerus né d'un pere jeune & vigoureux, dont les sucs qui nour-

* *Observatur & hoc, quod qui à patribus jam senibus, progenerantur infantes, citiùs quàm alii canescant. Hinc duos hîc Basileæ, habuimus fratres, Medicinæ Professores, Felicem nimirùm & Thomam Plateros, quorum prior à parente adhuc juvene genitus, ante senectutem decrepitam canus non evasit: posterior autem, quadraginta & aliquot annis junior, atque adeò à parente jam septuagenario, pluribus ante fratrem, ætate suâ majorem, annis, canus redditus fuit.*

Theatr. Praxeos Med. Authore Theodoro Zuingero, Anat. & Bot. in Acad. Basil. Profess. Tom. 1. p. 389.

rissoient ses cheveux, n'étoient point cette lymphe & cette pituite qui nourrit ceux des vieillards, tint du caractere de son pere; au lieu que Thomas né du même pere alors extrémement âgé, dont les sucs étoient cette lymphe & cette pituite, tint tout de même en cela du caractere de son pere, par rapport à ce suc nourricier. Il ne faut point d'effort d'esprit pour se rendre à cette hypothese.

La couleur des cheveux est une chose qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible de changer. Quand ils sont blancs de vieillesse, l'on a coutume de se servir d'un peigne de plomb, pour les brunir. Cet expédient ne corrige pas le fond de la couleur; il ne fait que la déguiser pour quelque temps; & à moins que de recourir sans cesse au plomb, elle revient toujours. Mais notre dessein dans ce Livre, n'étant que de parler des difformités qui surviennent dans l'enfance, ou dans la jeunesse, nous ne dirons rien de ce qui concerne la maniere de prévenir ou de corriger la blancheur

des cheveux, qui survient dans la vieillesse.

Nous dirons seulement un mot de celle qui arrive à quelques jeunes personnes. Celle-là peut quelquefois se corriger, quoiqu'avec peine; pourvû que venant avant le temps, comme elle fait, elle n'ait pas pour cause ce qui produisoit la blancheur des cheveux de Thomas Platerus, dont nous venons de faire mention.

Quand les cheveux sont blancs dans la jeunesse, soit par toupéts ou autrement, il faut, pour leur rendre leur couleur naturelle, quoique la chose soit très-difficile, les laver souvent avec une décoction de solanum, d'armoise, de persicaire, de chamœdrys, de nicotiane, de verveine, de lavande, de thim, & de pouliot, ou avec une décoction de racine de cucurma, autrement dit souchet des Indes; si ces décoctions ne changent pas absolument la couleur des cheveux, elles valent toujours mieux que le peigne de plomb. Mais pour s'y bien prendre, il faut commencer d'abord par

couper les cheveux le plus près de la peau que l'on peut, & laver alors la peau de la tête avec une des décoctions ci-dessus, afin que le reméde pénétre plus à fond la racine des cheveux ; puis à mesure qu'ils croissent on a soin de les laver, ce qui se doit continuer nombre de semaines.

Cheveux ardens.

Les cheveux ardens viennent ; comme nous l'avons remarqué, de ce qu'ils se nourrissent de la partie rouge du sang, plutôt que d'aucune autre humeur. La saignée est d'un grand secours dans cette occasion ; mais il faut prendre garde d'en abuser, & de la pousser trop loing. Les fréquentes lotions des cheveux sont encore ici très-convenables. Ces lotions se doivent faire avec une forte décoction de renoüée, autrement dite trainasse ; herbe, dont nous avons parlé plusieurs fois ci-devant, laquelle croît par-tout sur les chemins à la campagne ; cette herbe, par sa qualité

aſtringente, modere la trop grande vehemence avec laquelle le ſang ſe jette dans les tuyaux des cheveux, qui, tranſparens comme ils ſont naturellement, laiſſent appercevoir la couleur de l'humeur dont ils ſont remplis.

Il faut raiſonner ici comme de ces ſueurs rouges, dont on a tant d'exemples, & qu'on appelle à juſte titre, ſueurs de ſang, parce qu'elles viennent effectivement de ce que les particules rouges du ſang, ſont pouſſées juſqu'au de-là des pores de la peau, & s'arrêtent ſur la ſuperficie du corps. Ce ſeroit ici l'occaſion de parler d'une maladie ordinaire aux Polonois, dans laquelle le ſang ſort par l'extrémité des cheveux; mais nous ne le pourrions faire ſans digreſſion, & cette digreſſion nous écarteroit.

Cheveux fourchus.

Ce ſont des cheveux fendus par le bout, & dont les fentes qui ſont au nombre de deux ou trois, pourroient être ſéparées par une main

legere & adroite, en autant de filets égaux, depuis le bas jusqu'en haut. Cette fourchure vient d'un suc acre & corrosif, fourni par la masse du sang, & arrêté dans l'exrêmité du cheveu.

Le moyen de prévenir & de corriger cette difformité, c'est 1°. de raffraichir souvent avec des cizeaux, la pointe des cheveux ; 2°. de délayer dans de l'eau, un peu de fiel de bœuf, & de les laver avec cette eau ; 3°. de boire tous les jours, pendant quelques semaines, soit aux repas, soit hors des repas, de l'eau d'esquine, laquelle se prépare en mettant infuser à froid, dans deux livres d'eau commune, deux gros, ou environ, de cette racine, qu'on y laisse tremper quatre ou cinq heures, ou davantage si c'est en hyver ; après quoi on ôte la racine, pour boire de cette eau en la maniere que nous venons de dire, soit avec du vin, soit sans vin, & en guise d'eau ordinaire : elle est sans gout & très-souveraine pour émousser dans le sang, l'acreté qu'il transmet aux cheveux.

Difformités de la Tête, par rapport au Visage.

Suivant la division que nous avons faite, nous parlerons ici du visage, premierement en général, par rapport à l'air & à la mine; puis en détail par rapport aux différentes parties qui le composent, dont les unes sont tout-à-fait extérieures, comme le front, les sourcils, les paupieres, les yeux, le nez, les joües, les oreilles, les lévres, le menton & la peau; les autres, moins apparentes, comme les gencives, les dents, & la langue.

Du Visage en général, par rapport à l'air & à la mine.

L'agrément & le désagrément du visage, consistent moins dans la forme particuliere des traits, que dans l'air & la mine. On voit plusieurs personnes avoir un visage laid, & cependant une mine noble, agréable, & avenante; d'autres, au contraire, avoir un beau visage, &

une mine baſſe, déſagréable, & rebutante.

L'air du viſage dépend des ſentimens de l'ame. Voulez-vous, peres & meres, que vos enfans ayent une mine noble, un air agréable & qui plaiſe? inſpirez-leur des ſentimens nobles & humains. Ces ſentimens ſe peindront ſur leurs viſages.

Les gens de néant, qui ne puiſent d'ordinaire, dans l'éducation qu'ils reçoivent, que des ſentimens bas & rampans, ont preſque tous, la mine baſſe & rampante.. Le viſage prend, pour ainſi dire, les traits de l'ame, & s'y moule. Un Comédien pour joüer ſon rôle, s'imprime-t-il une paſſion de colere? ſon viſage alors prend de lui-même, un air de colere. Eſt-on touché de compaſſion à la vûë de quelque objet? le viſage, ſans qu'on y penſe, marque auſſi-tôt la compaſſion ſecrette dont on eſt émeu. Il en eſt de même des ſentimens habituels de l'ame; un enfant eſt élevé dans des maximes d'honneur, les traits de ſon viſage ſe forment inſenſiblement là-deſſus,

& deviennent enfuite inéfaçables, pourvû que cette éducation continuë jufqu'au temps où les traits s'affermiffent. Les fentimens paffagers de l'ame, ne font fur le vifage, qu'une impreffion paffagere ; mais les fentimens habituels, tels que ceux qui fe contractent dans la bonne ou dans la mauvaife éducation, dans les bonnes ou dans les mauvaifes habitudes, ceux-là, par des coups redoublés, impriment fur le vifage, des caracteres fi profonds, que ces caracteres ne s'effacent plus. C'eft ce qui fait la bonne, ou la mauvaife phyfionomie. Une jeune perfonne fera colere de fon naturel, on ne travaillera point à corriger en elle, cette paffion ; le vifage, à force de prendre les plis, & les froncemens que la colere y caufe, en confervera des traces qui ne difparoitront jamais, & qui, fans que la perfonne foit actuellement en colere, marqueront fon humeur emportée, ce qui fera un air rude. La réflexion a beau venir enfuite, on peut fe faire violence, & fe corriger, mais l'air rude & colere qu'on a con-

tracté, reste toujours, & on porte toute la vie, sur le visage, de quoi déplaire à tout le monde.

Ce que je dis de la passion de colere, se doit entendre de toutes les autres passions; on s'accoutumera par exemple, dès sa jeunesse, à des airs d'orgueil & de mépris pour la plûpart des personnes que l'on verra; des parens ne veilleront pas à corriger d'abord ce défaut; le visage prendra alors, peu à peu, des traits d'orgueil & de hauteur, & ces traits, à force de se renouveller & de se retracer tous les jours sur la peau du visage, s'y graveront de telle maniere, qu'on aura ensuite tout le reste de la vie, un air méprisant, qui est le plus choquant de tous les airs, & le plus capable d'attirer sur soi le mépris même qu'on a pour les autres.

Un enfant sera élevé d'une maniere triste, son visage prendra un air triste & déplaisant. Ainsi, peres & meres, qui voulez que vos enfans ayent un air gai, élevez-les d'une maniere qui les tienne gais; mais prenez garde, aussi de leur don-

ner trop de liberté, & de souffrir qu'ils parlent & qu'ils agissent étourdiment. Une trop grande condescendance sur ce point, leur procureroit, pour le cours de leur vie, un air étourdi, quand même ils viendroient ensuite, à bout de se corriger.

On se plait quelquefois, à voir des enfans contrefaire les grimaces qu'ils voyent faire à certaines personnes; c'est le vrai moyen qu'ils les fassent ensuite eux-mêmes sans s'en appercevoir; la peau du visage à force de se froncer & de se sillonner d'une certaine façon, contracte des plis qui ne peuvent non plus s'effacer, que ceux qu'on a faits à du papier, lesquels ne disparoissent jamais si bien, que la marque n'y reste.

Il résulte de tout cela, que les parens sont comme les maîtres de la physionomie de leurs enfans, puisque cette physionomie dépend des sentimens de l'ame; que les sentimens de l'ame dépendent de l'éducation, & que l'éducation dépend des parens. Un pere & une mere ne

ſçauroient rendre réguliers à un enfant, les traits de ſon viſage, s'ils ne le ſont pas. Mais ils peuvent former l'eſprit & le cœur de cet enfant, & c'eſt en lui formant l'eſprit & le cœur, qu'ils lui formeront l'air du viſage.

Quand les enfans ſont ou diſent quelque choſe de bien, approuvez-les par quelque petit mot de loüange; l'approbation leur éleve l'ame, & ſi l'on y veut prendre garde, on verra que leur viſage, lorſqu'on approuve ce qu'ils ont fait ou dit, prend des traits nobles. Mais ſous ce prétexte n'allez pas donner à vos enfans, des loüanges outrées. Ces loüanges les rendroient fiers, peut-être même inſolens, & en conſéquence imprimeroient ſur leur viſage, des traits de fierté & d'inſolence qui les rendroient odieux dans la ſocieté. Ces réflexions ſuffiſent pour exciter la vigilance des parens ſur pluſieurs autres points que je ſupprime.

En voilà aſſez pour ce qui concerne le viſage en général, paſſons aux difformités de ſes différentes parties.

Du Viſage conſidéré en détail, par rapport à ſes différentes parties.

Il y a, comme nous l'avons dit, neuf parties très-apparentes dans le viſage; ſçavoir le front, les ſourcils, le nez, les paupieres, les yeux, les joües, les oreilles, les lévres & le menton, à quoi il faut ajoûter la peau qui recouvre le viſage. Nous parlerons d'abord de ces parties; puis nous viendront à celles qui ſont moins apparentes, telles que les gencives, les dents & la langue.

LE FRONT.

Diverſes difformités du Front.

Aux jeunes perſonnes, le front doit être uni & ſans plis. Peres & meres, ayez ſoin d'inſpirer de la douceur & de la joye à vos enfans, élevez-les dans la tranquilité; ils auront le front uni & ſans plis; mais ſi vous les élevez triſtement, ſi vous les rendez chagrins & rêveurs, leur front ſe pliſſera dès leurs

premieres années ; car l'ennui & la trisstesse font plisser le front. Mais enfin, soit qu'il y ait de votre faute, soit qu'il n'y en ait pas, si vous voyez qu'ils ayent le front plissé, commencez toujours par leur inspirer une humeur gaye, puis ayez recours au moyen suivant pour effacer les traces des plis, & continuez ce moyen plusieurs mois, jusqu'à ce que les plis disparoissent entierement. Mettez-leur sur le front, une bande qui y reste jour & nuit. Cette bande, si elle serre un peu le front, le rendra uni, pourvû que l'on continuë long-temps, & qu'on ait soin d'entretenir l'enfant gai. Il faut prendre garde que la bande ne descende point trop sur les yeux, car cela pourroit lui faire contracter un regard sombre & pesant.

Bien des enfans ont le haut du front couvert de cheveux qui leur viennent jusques sur la racine du nez. On croit bien faire de raser ce surplus de cheveux ; mais le rasoir ne sert qu'à le faire croître davantage, & si fort, que le haut du front, quand il a été rasé plusieurs fois,

dévient tout couleur d'ardoiſe. Un menton raſé qui pâroît de cette couleur, ſied très-bien à un homme; mais cette pointe ardoiſée du front, laquelle deſcend juſques ſur le nez, ne ſied ni aux hommes ni aux femmes; comment donc s'y prendre pour empêcher la production des cheveux qui cauſent cette pointe? c'eſt de froter ſouvent l'endroit avec de l'eſprit de ſel dulcifié; cet eſprit de ſel ſe trouve chez tous les Apotiquaires, & une once ſuffira pour long-temps. On en met une goute avec un petit pinceau, puis on frotte légerement l'endroit avec un linge. Cela amortit la racine du cheveu, & au bout de quelques ſemaines, cette plante, je veux dire, le cheveu, (car, comme nous l'avons remarqué plus haut, c'eſt une véritable plante) cette plante dis-je, ne prenant plus de nourriture, ſe deſſéche, faute d'aliment, & tombe.

Il vient quelquefois au-deſſus du front, quoique le cas ſoit rare, une éminence, ou élévation longue, dure, ronde & pointuë, qui reſſem-

ble à une corne. Cette difformité commence quelquefois dès l'âge de sept ans, comme celle d'un paysan dont parle Mezeray, & dont voici l'histoire dans les mêmes termes qu'il la raconte.

» Au Pays du Maine, en l'année « 1599. il se trouva un paysan, nom- » mé *François Troüillu*, âgé de trente- » cinq ans, qui avoit une corne à » la tête, laquelle avoit percé dès » l'âge de sept ans. Elle étoit faite » à peu près comme celle d'un Bé- » lier ; hormis que les rayes n'étoient » pas spirales, mais droites, & qu'el- » le se rabatoit en dedans, comme » pour rentrer dans le crâne........ » Il s'étoit retiré dans les bois, pour » cacher cette difformité monf- » trueuse, & y travailloit aux Char- » bonnieres.

» Un jour que le Maréchal de » Lavardin alloit à la chasse, ses » gens l'ayant vû qui s'enfuyoit, cou- » rurent après, & comme il ne se » découvroit point pour saluer leur » Maître, ils lui arracherent son » bonnet, & ainsi apperçurent cette » corne. Le Maréchal l'envoya au

»Roy, qui le donna à quelqu'un »pour gagner de l'argent, en le »montrant au peuple ; ce pauvre »homme eut tant de chagrin & »d'ennui de se voir mené comme »un ours, & sa difformité exposée »en vûë à tout le monde, qu'il en »mourut bientôt après *.

On trouve dans les Auteurs de Médecine plusieurs exemples d'excroissances qui ont du rapport à celle dont parle ici Mezeray. Ces excroissances sont formées de la substance même des cheveux. Car les cheveux ne sont autre chose que de la corne en fil. Lorsque le trou de la filiere, par lequel passe la matiere du cheveu, a un grand diametre, cette matiere qui se présente en un gros volume, se proportionne au passage qu'elle trouve & sort en gros volume ; ce qui fait la corne. Si au contraire, le trou de la filiere est étroit, la matiere en question sort en fil, de la même maniere qu'on voit l'argent, le cuivre

* *Mezeray, Histoire de France, Tom. 7. pag.* 109.

& le fer, se réduire en fils aussi menus que l'on veut, selon le plus ou le moins de largeur des trous de la filiere, par lesquels on les fait passer. C'est ainsi que se forme le fil d'archal, les cordes d'épinettes, les fils d'or & d'argent. Le cheveu est une plante, il est vrai; mais cette plante ne laisse pas de prendre la figure de l'espace dans lequel elle entre. J'ai vû une grande & longue asperge qui, pour avoir cru à l'étroit, entre deux grosses pierres plates, étoit toute plate comme du carton; elle avoit un poulce & plus de largeur.

Les ongles sont de la même matiere que les cheveux, ce n'est que la forme des trous de la filiere par lesquels la matiere des ongles passe, qui leur fait prendre la forme plate qu'ils ont. Il en est de cela comme de l'asperge dont je viens de parler. Aussi a-t-on vû des gens avoir des cornes à certains doigts, au lieu d'ongles. On lit dans la Bibliotheque Anatomique du célébre Médecin Manget l'histoire d'une femme dont les ongles des pieds

étoient en façon de corne de Bélier, & presque de la longueur de deux doigts. Il y est aussi fait mention d'une fille qui avoir aux orteüils, des cornes plus longues que les orteüils même d'où elles sortoient, lesquelles tomboient plusieurs fois l'année, & renaissoient au bout de huit ou dix jours. Mais ce qui fait bien voir que les cheveux ne sont que de la corne, c'est la qualité de la fumée qu'ils rendent quand on les brûle. Cette fumée a la même odeur que celle que rendent les ongles que l'on brûle, il n'y a point de différence. Le poil des bêtes à corne rend aussi sur le feu, la même odeur que leurs cornes.

Il s'agit à présent de voir comment le front peut être préservé des excroissances dont il s'agit, & par quel moyen, lorsqu'elles sont venuës, on peut y remédier. Si celle qui étoit sortie à la tête de ce paysan, * dont parle Mezeray, n'avoit pas été d'abord négligée, comme il y a bien de l'apparence qu'elle le

* *Voyez ci-dessus page 37.*

fut

fut, veu la condition pauvre du ſujet, peut être n'auroit-elle pas eu de ſuite. Quoiqu'il en ſoit, voici comment cette difformité peut être prévénuë, dès qu'on a lieu de la ſoupçonner. Elle s'annonce d'abord par une petite groſſeur qui fait ſoulever la peau, & qui réſiſte au toucher. Il faut, auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, recourir au moyen que nous avons propoſé ci-deſſus, pour empêcher les cheveux de croître trop ſur le front, qui eſt de frotter ſouvent l'endroit avec de l'eſprit de ſel; mais ſi, nonobſtant cette précaution, ou faute de l'avoir priſe, la corne pouſſe & vient à paroître, il faut alors ſe donner quelque patience, parce qu'il arrive ſouvent que ces ſortes de cornes tombent peu après d'elles-mêmes. Lorſque cette chute ſurvient, il faut profiter de l'occaſion, & frotter promptement l'endroit, avec l'eſprit de ſel dont nous venons de parler. Il eſt difficile, ſi l'on réïtere fréquemment la choſe, que la racine de la corne ne ſe deſſéche, & ne devienne par-là, hors d'état de repouſſer.

Que si cette chute n'arrive pas, ce qui ne va gueres au-delà de deux mois, il ne faut pas laisser le temps à la corne de durcir davantage; mais la frotter perpétuellement avec l'esprit de sel, tandis qu'elle est encore tendre.

La purgation est ici d'un grand secours. La plus souveraine qu'on puisse mettre en usage dans cette occasion, est le sel d'ebson, dont la moindre dose pour un enfant de huit à dix ans, est de demi-once dans un boüillon.

Les enfans sont sujets à se donner des coups au front, soit par des chutes ou autrement; ces coups font des bosses qu'il ne faut jamais négliger, parce que quelquefois elles rendent le front inégal en s'y durcissant. Le moyen de prévenir ce mal, est d'appliquer sur la bosse encore récente, une petite plaque de plomb, ou un sol, puis de mettre une compresse d'eau-de-vie pardessus, serrer la compresse avec un bandeau, & la laisser deux ou trois jours sans y faire autre chose que de la moüiller par dehors avec beau-

coup d'eau-de-vie, enforte qu'elle en ſoit toute pénétrée. Je ne parle point ici des bourrelets qu'il faut mettre autour de la tête des enfans, chacun ſçait cela ; mais une choſe à quoi l'on ne prend pas aſſez garde, c'eſt que ces bourrelets ſont ſouvent poſés trop haut ſur la tête ; enſorte que lorſque l'enfant vient à donner de la tête contre quelque choſe de dur & d'aigu, comme une corniche de table ou de cheminée, ſon bourrelet ne lui ſert de rien pour le garantir. Je répéterai ici ce que j'ai déja dit plus haut, ſçavoir qu'il ne faut jamais gronder les enfans, quand ils ſe ſont donné quelques coups ; ils ſont aſſez punis par le mal qu'ils ſouffrent ; & lorſque dans ces occaſions vous les querellez, ou ce qui eſt bien pis, que vous les frappez, comme il arrive ſouvent, que faites-vous? vous les obligez à ſe cacher de vous lorſque le même accident leur arrivera, & à faire quelquefois d'une bagatelle que ce ſeroit, un mal de conſéquence faute de ſecours.

La ſeconde partie du viſage, de

laquelle il nous faut parler à préſent ; eſt le ſourcil.

Des Sourcils.

Quatorze conditions ſont requiſes pour les ſourcils.

1°. Il faut qu'ils ſoient ſuffiſamment garnis de poils.

2°. Qu'ils ne ſoient néanmoins que médiocrement épais.

3°. Qu'ils forment ſur le front une ligne concave en maniere d'arc, & dont la cavité faſſe une petite voute au-deſſus des yeux, telle que la répréſente M. de Voiture dans cette Stance, où il dépeint les ſourcils d'une jeune perſonne qu'il rencontra dans un Bal.

Sur un front, blanc comme l'yvoire ;
Deux petits arcs de couleur noire,
Etoient mignardement voutés,
D'où ce Dieu qui nous fait la guerre ;
Foulant aux pieds nos libertés,
Triomphoit de toute la terre.

4°. Il faut que la tête des ſour-

cils soit plus garnie de poils, que la queuë *

5°. Que l'entrecil soit absolument nud.

6°. Que les poils ne rebroussent point, mais soient couchés de maniere, qu'ils tendent du nez vers les tempes, & non des tempes vers le nez.

7°. Qu'ils soient courts & sans interruption.

8°. Qu'aucun ne soit herissé & n'enjambe sur l'autre.

9°. Qu'ils soient noirs ou chatains, & non ardens, ni roux.

10°. Qu'ils fassent l'arc entier.

11°. Que cet arc ne soit que médiocrement élevé.

12°. Qu'il y ait de chaque côté un sourcil.

13°. Qu'on n'en soit point absolument dénué.

14°. Qu'il n'y en ait point deux l'un sur l'autre.

* *Voyez dans le Livre premier, ce que c'est que la tête des sourcils, la queuë des sourcils, & l'entrecil.*

1°. *Sourcils trop peu garnis.*

Nous avons dit, en premier lieu, que les fourcils doivent être fuffifamment garnis de poils. S'ils le font trop peu, il faut commencer par y paffer le rafoir, enforte qu'on n'y laiffe pas le moindre duvet; puis faire boüillir dans du vin blanc, de l'abfynthe, de la bétoine, & de la fauge, pour fomenter avec cette décoction, plufieurs fois le jour, l'endroit rafé. Continuer un mois, ou au moins trois femaines; après quoi paffer de nouveau le rafoir, & & oindre alors l'endroit avec les huiles de miel, de cire & d'œuf, mêlées enfemble, réïterer cette onction pendant un mois, tous les foirs avant le coucher, & mettre fur le fourcil, un linge pour y retenir les huiles.

2°. *Sourcils trop épais.*

Nous avons dit, en fecond lieu, que les fourcils, ne doivent point être extrêmement épais. S'ils le font

trop, brûlez un chou, faites une lexive de sa cendre, & de cette lexive frottez souvent les sourcils de l'enfant; l'huile de noix est encore fort efficace dans ce cas. On en met de temps en temps sur les sourcils.

Au reste, ne rasez jamais les sourcils quand ils sont trop épais, ce seroit le moyen de les rendre encore plus épais. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les éclaircir avec des ciseaux; mais c'est un assujettissement que cela, la lexive de chou que nous venons de proposer, vaud mieux, aussi bien que l'huile de noix.

3°. *Soureils trop droits.*

Nous avons dit en troisiéme lieu, que les sourcils doivent former au dessus des yeux, une ligne concave, en maniere d'arc. Lorsque cette perfection manque, il est difficile de la réparer, & le meilleur parti qu'il y ait à prendre là-dessus, c'est de se tenir comme l'on est.

Des sourcils un peu trop en ligne

droite, ne ſont pas, après tout, un défaut ſi choquant, qu'on doive beaucoup s'en embaraſſer; c'eſt une imperfection, mais non pas une difformité. On peut, abſolument parlant, faire faire la voute aux ſourcils, par le moyen du raſoir, pourvû qu'ils ſoient extrémement toufus; mais c'eſt toujours à recommencer; & d'ailleurs pour peu qu'on regarde de près une perſonne qui a ainſi les ſourcils ajuſtés par le raſoir, la choſe ſe reconnoît.

4.° *Tête des ſourcils trop peu garnie.*

Nous avons dit, en quatriéme lieu, que la tête des ſourcils doit être plus garnie que la queuë; quand cela ne ſe rencontre pas, il eſt aiſé d'y remedier. C'eſt de raſer l'endroit le plus près qu'il ſe peut; le poil recroîtra, & quand il aura repouſſé, il faut le raſer de nouveau; il recroîtra encore, & alors il faudra recommencer; ce qui n'ira pas à une douzaine de fois, pourvû qu'on ait ſoin de frotter avec de

l'huile

l'huile d'œuf & de cire, l'endroit rasé.

5°. *Sourcils joints.*

Nous avons ajouté, en cinquiéme lieu, que l'entre-deux des sourcils, autrement dit l'*entrecil*, doit être absolument nud; car lorsqu'il ne l'est pas, c'est une difformité parmi nous; je dis, parmi nous, parce qu'il y a des pays, où c'est au contraire une beauté, d'avoir ainsi les sourcils joints. Quelques Auteurs anciens parlent de ces sortes de sourcils, comme d'un agrément, & entre autres Petrone & Ovide; ce dernier remarque que les Dames de son temps, recouroient à l'artifice, pour se procurer de tels sourcils *. On en juge autrement parmi nous; un Auteur moderne a écrit que les sourcils joints marquoient de la méchanceté; un autre a dit que le *Maréchal de Turenne avoit les sourcils gros & rassemblés, ce qui lui faisoit une physionomie malheureuse;* mais ces sortes de décisions sont

* *Arte supercilii confinia nuda repletis.*

ſans fondement. Les ſourcils joints, non plus que les ſourcils gros & raſſemblés, n'annoncent ni mal ni bien, & tout ce qu'on en dit de mauvais, ne gît que dans l'imagination. Il y a des perſonnes qui ont les ſourcils joints, & qui ſont très-douces. Il y en a qui les ont gros & raſſemblés, & qui ſont très-heureuſes; M. de Turenne a eu un ſuccès infini, dans toutes ſes entrepriſes. Il eſt vrai qu'ayant grimpé ſur une hauteur pour découvrir le camp ennemi, il fut tué malheureuſement d'un coup de canon. Mais qu'eſt-ce que cette infortune peut avoir de commun avec les ſourcils gros & raſſemblés qu'il avoit, & que l'on prétend qui lui faiſoient une phyſionomie malheureuſe? Combien de Capitaines, ſans avoir de gros ſourcils, ont été enlevés par une mort triſte? ou ont été infortunés toute leur vie? Je le répéte, les ſourcils joints, non plus que les ſourcils gros & raſſemblés, n'annoncent ni bonne ni mauvaiſe fortune; & quant aux ſourcils joints, M. de Voiture ſe mocque avec raiſon, de l'indication que

Meſſieurs les Phyſionomiſtes en tirent. » Ne penſez pas, *dit-il*, dans une *de ſes Lettres à Mademoiſelle Paulet*, » que je ſois encore cette foible »créature que vous avez vûë autre»fois, je ſuis tout autre que vous »ne ſçauriez vous imaginer : Je ſuis »cru de ſix grands doigts dans mon »voyage. J'ai le viſage plus long »que je ne l'avois, les yeux noirs, »la barbe noire, & ſelon que je me »figure, qu'eſt fait le Baron de »Ville-Neuve ; je lui reſſemble »plus à cette heure, qu'à M. de »Seriſay. Cette mine entre douce »& niaiſe, eſt paſſée en une autre »toute contraire, & il ne m'eſt plus »rien reſté qui ne ſoit changé ; ſinon »que j'ai encore les ſourcils joints, »qui eſt la marque d'un fort mé»chant homme *. Voilà comme M. de Voiture raille Meſſieurs les Phyſionomiſtes au ſujet des ſourcils joints Nous ajouterons qu'Auguſte les avoit ainſi **, ce n'étoit cependant pas un méchant homme.

* *Voit. quatriéme Le. tr.*

** *Suet. in Auguſt.*

Au reste, il ne faut pas confondre les sourcils joints dont il s'agit, avec ces sourcils joints qui viennent de ce que l'on fronce le front, & qu'on approche, par ce moyen, les deux sourcils l'un contre l'autre. Dans ce dernier cas, si les sourcils sont joints, ce n'est pas que l'entreceil soit couvert de poil, comme les sourcils; mais c'est qu'il est caché par les rides du front, lesquelles rapprochent les deux têtes des sourcils l'une contre l'autre, comme chacun peut s'en convaincre en ridant le front devant un miroir. Or, alors la jonction des sourcils venant de ce que l'on fronce le front, & ce froncement étant ordinaire aux personnes rêveuses & mélancholiques, il n'y a rien d'absurde à dire, en parlant de ces sortes de sourcils, qu'ils sont la marque, je ne dis pas d'un méchant homme, car c'est aller trop loin, mais d'un homme rêveur & mélancholique. Chacun peut même observer, s'il veut se consulter là-dessus, que lorsqu'on est appliqué à quelque chose qui demande de

la méditation, on a coutume de joindre les ſourcils ; ce qui ne ſe fait alors que parce qu'on plice la partie du front qui eſt entre les ſourcils.

Quoiqu'il en ſoit, quand les ſourcils ſont ſi joints, faute d'entrecil, que leurs têtes ſe touchent indépendamment de toute ride du front, il n'y a pas de meilleur moyen pour y remedier, que celui que nous venons d'indiquer pour les ſourcils trop épais *, qui eſt de brûler un chou, d'en prendre la cendre, & de faire de cette cendre une lexive, dont on frote l'entre-deux des ſourcils ; évitant d'y paſſer le raſoir, pour la même raiſon alleguée au même endroit.

6°. *Sourcils rebrouſſés.*

Nous avons dit, en ſixiéme lieu, que les poils des ſourcils doivent être couchés de maniere, qu'ils tendent du nez vers les tempes, & non des tempes vrs le nez. Quand

* *Page 47.*

le contraire ſe trouve, on ne ſçauroit tâcher trop-tôt de remédier à une telle difformité. Dès le moment qu'on s'apperçoit qu'un enfant a les ſourcils ainſi tournés à contre-ſens, il faut ſe mettre à y paſſer ſans ceſſe les doigts, depuis le deſſus du nez, juſques vers les tempes, & continuer tous les jours ſans ſe laſſer. Il faut auſſi paſſer dans le même ſens, une petite broſſe légere, comme celles dont on ſe ſert pour froter les dents. Il n'y a pas d'autre moyen que celui-là; il eſt auſſi ſûr qu'il eſt ſimple; mais il demande une grande perſévérance. Les racines des ſourcils, & les cavités dans leſquelles ces racines tiennent, ſont d'un tendre infini, juſqu'aux ſix ou ſept premiers mois après la naiſſance Ainſi il faut ménager ce temps-là; elles obéïront ſans beaucoup de peine au mouvement tant des doigts que de la petite broſſe, & s'inclineront du ſens que l'on voudra; mais je le répéte, il faut une grande perſévérance, & ne pas abandonner ce ſoin à des nourrices.

7°. *Poils des ſourcils trop longs, & interrompus.*

Nous avons dit, en ſeptiéme lieu, que les poils des ſourcils doivent être courts; & outre cela, ſans interruption. Pour les rendre courts, lorſqu'ils ſont trop longs, l'unique moyen eſt de retrancher avec des ciſeaux, ce qui excéde. Il n'y a pas d'autre expédient.

Quant à ce qui concerne l'interruption, il faut, pour y remédier, raſer de temps à autre, les endroits où ils manquent; on ne l'aura pas fait dix à douze fois, qu'ils croîtront en ſuffiſante quantité, & recouvriront les endroits nuds.

8°. *Sourcils hériſſés.*

Nous avons dit, en huitiéme lieu, qu'aucun poil des ſourcils, ne doit être hériſſé & s'élever ſur l'autre. Quand cela eſt, il faut raſer tout le ſourcil deux ou trois fois, & avoir ſoin, lorſqu'il eſt raſé, de paſſer ſouvent les doigts par deſſus, de-

puis la tête du fourcil, jufqu'à la queuë, les poils en deviendront bien-tôt unis, fans qu'aucun fe dreffe fur l'autre.

9°. *Sourcils roux.*

Nous avons dit, en neuviéme lieu, que les fourcils doivent être noirs, ou chatains. La plus défagréable couleur dont ils puiffent être, c'eft la rouge, ou la rouffe; & la plus agréable, c'eft la noire, ou tirant fur le noir. Pour la leur procurer, non pas radicalement, car la chofe eft impoffible, mais feulement pour quelques jours, il faut allumer, environ un gros d'encens, & de maftic, en recevoir la fumée par le moyen d'une carte qu'on paffe à plat au-deffus de la flamme, & avec cette fumée froter les fourcils; prenant garde de toucher à la peau nuë, de peur de la noircir, ce qui ne s'en iroit pas aifément; car ce noir eft fort tenace.

10°. *Arc des sourcils, non entier.*

Nous avons dit, en dixiéme lieu, qu'il faut que l'arc des sourcils soit entier ; c'est-à-dire qu'il atteigne depuis le dessus d'un côté du nez, jusqu'au près de la tempe. Quand cette perfection manque, & qu'il n'y a pas une distance suffisante entre la tête du sourcil, & la queuë, il faut absolument recourir au rasoir, & le passer sur l'endroit où le poil manque vers la tête du sourcil, & sur celui où il manque vers la queuë, réïterer plusieurs fois à différens jours, & quoiqu'il n'y ait rien à raser, puisqu'il n'y a pas de poil, ne pas laisser cependant de passer le rasoir, tout comme s'il y en avoit. Cette action du rasoir rappelle le suc nourricier du sourcil, ranime la racine des poils, & élargit la cavité trop étroite, où cette racine se trouve resserrée, laquelle cavité, faute d'un diamétre suffisant, empêche la racine dont il s'agit, de pousser, & l'étouffe. Ce que je dis, suppose que cette racine, existe vé-

ritablement ; car s'il n'y en a du tout point, il ne faut pas s'attendre que le mouvement du rasoir en fasse naître aucune.

11°. *Arc des sourcils trop élevé.*

Nous avons dit, en onziéme lieu, que l'arc des sourcils ne doit être que médiocrement élevé. Quand il l'est trop, il donne un air hardi, qui ne sied pas à tout le monde, sur-tout au sexe. Mais comment le réduire à la médiocrité ? la chose est difficile. Le rasoir sembleroit favorable à ce dessein ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il le soit. Car si l'on s'avise de raser quelque chose du haut du sourcil, on ôte à ce haut sa proportion, en le rendant plus mince que le reste, qui ne doit pas être plus épais que ce milieu ; si d'un autre côté, pour conserver cette proportion, l'on rend plus minces les parties latérales du sourcil, que fait-on ? L'on fait un sourcil tout nouveau qui n'a rien de naturel, & dont l'artifice saute aux yeux. Ainsi le parti qu'il y a à prendre

alors, est celui que nous avons conseillé ci-dessus, en parlant des sourcils trop droits, qui est de rester comme l'on est.

Il y a cependant ici un tempérament, & ce tempérament regarde principalement les personnes du sexe; c'est que si les sourcils dont il s'agit, viennent à donner un air trop hardi; on peut corriger cet air, en levant moins les yeux, en baissant un peu plus le front, sans néanmoins le rider, & en prenant certaines manieres modestes, qu'on est toujours maître de prendre, pour peu qu'on veüille faire attention sur soi-même.

12°. *Sourcil unique.*

Nous avons remarqué, en douziéme lieu, qu'une grande difformité pour ce qui concerne les sourcils, est de n'en avoir qu'un. Cette difformité, à moins qu'elle ne vienne de quelque brûlure, ou de quelque autre accident (auquel cas, il est impossible d'y remédier) ne peut avoir d'autre cause, qu'une des trois

ſuivantes : La premiere, l'abſence du germe employé par la nature, à la production du poil des ſourcils; la ſeconde, le défaut de l'humeur qui doit ſervir à nourrir ce germe, & à le faire pouſſer, laquelle humeur ou manque totalement, ou n'eſt pas en une quantité ſuffiſante; La troiſiéme, l'étreciſſement, ou l'obſtruction des paſſages par leſquels ce germe doit pouſſer ſa tige qui eſt le poil.

Si c'eſt la premiere cauſe, ſçavoir l'abſence du germe d'où ſe produit le ſourcil, on ne ſçauroit y ſuppléer: ſi c'eſt la ſeconde, il peut y avoir du reméde, pourvû que l'humeur dont il s'agit, ne manque pas abſolument; & ſi c'eſt la troiſiéme, on peut y remedier auſſi. Mais comment démêler laquelle de ces trois cauſes, doit être accuſée ici? la choſe n'eſt pas poſſible. Mais ce qu'il y a à faire, c'eſt de ne point s'en embaraſſer, & de ſe conduire toujours dans ce doute, comme ſi l'on étoit aſſuré que ce fût la ſeconde cauſe, ou la troiſiéme, c'eſt-à-dire, que ce manque de ſourcil, dût être attribué à

la disette de l'humeur nourriciere, ou au peu de capacité des tuyaux par lesquels les poils doivent sortir. Le pis qu'il puisse arriver alors, c'est que si le mal auquel on veut remédier, ne vient pas de la seconde ou de la troisiéme cause, on travaillera en vain pour la corriger, & ce ne sera que peine perduë, au lieu que s'il en vient, on pourra réüssir.

Cela posé, il faut avoir soin de passer souvent le rasoir sur l'endroit où le sourcil manque, quoiqu'il ne s'y présente rien à raser, puis d'humecter cet endroit avec choses qui soient analogues à l'humeur dont la nature se sert pour humecter les parties du corps sujettes à avoir des poils. Pour peu que dans l'endroit où le sourcil manque, il reste de cette humeur, on la pourra augmenter par cet expédient, & en même temps assouplir & dilater les petits tuyaux, qui, à cause de leur étrécissement, ou de leur obstruction, refusent le passage aux poils.

Il s'agit à présent de sçavoir quelle est la nature de l'humeur qui abreuve les parties du corps couvertes de

poils ; telles, par exemple, que les aiſſelles, le deſſus de la tête, les ſourcils. Or cette humeur, à examiner celle qui nourrit les cheveux de la tête, & le poil des aiſſelles, eſt un humeur aqueuſe, huileuſe, un peu ſalée, & amère. Qu'elle ſoit aqueuſe & huileuſe, on le voit par l'humidité & par la graiſſe des calotes qui ont reſté quelque temps ſur la tête, & par celles des linges qui ont reſté auſſi quelque temps ſous les aiſſelles. Qu'elle ſoit ſalée & amere, on le reconnoît par la ſaveur qu'elle a. Or, c'eſt cette humeur qui, dans tous les endroits où il y a des poils, nourrit ces poils, & les entretient ſuivant la longueur qui leur eſt fixée par la nature.

Ainſi, pour préparer quelque choſe qui ſoit analogue à cette humeur, & avec quoi on puiſſe froter l'endroit où le ſourcil manque, il faut recourir à la compoſition ſuivante, qui ſe doit renouveller tous les jours pendant trois mois qu'on en doit uſer ; huile de miel, huile d'abſynthe & huile d'amandes ameres, de chacune deux goutes ; urine de la

personne, trois goutes ; mêler le tout ensemble, & le faire tiédir; puis en froter l'endroit, plusieurs fois le jour, pendant trois mois & plus, jusqu'à ce que les poils du sourcil commencent à percer ; & quand ils perceront, continuer plus soigneusement encore, à froter l'endroit avec la même composition, jusqu'à ce que le sourcil soit tout-à-fait éclos. Voilà ce qu'on peut faire de mieux.

13°. *Point de sourcil du tout.*

La treiziéme difformité que nous avons remarquée en fait de sourcils, est de n'en avoir point du tout ; cette difformité est moindre que de n'en avoir qu'un : A peine ceux qui vous regardent, quand vous n'en avez point, s'en apperçoivent-ils, & si c'est une difformité, elle frappe si peu, qu'elle ne vaut presque pas la peine qu'on songe à la corriger. Mais comme il vaudroit mieux cependant n'avoir point ce défaut, on peut essayer d'y remédier par le même moyen que nous venons de

propofer, qui eft de faire pour deux fourcils, ce que nous avons dit de faire pour un. C'eft tout ce qui eft à remarquer là-deffus.

14°. *Deux fourcils l'un fur l'autre.*

Cette difformité, qui eft la quatorziéme que nous avons remarquée pour ce qui regarde les fourcils, eft très-difficile à corriger; mais elle n'eft pas incorrigible. Il faut examiner lequel de ces deux fourcils, mérite d'être confervé; ou celui de deffus, ou celui de deffous, & quand on a pris fon parti, voici comment on doit proceder. 1°. Rafer d'abord le fourcil fuperflus; & à l'inftant, avec un petit pinceau, mettre fur l'endroit rafé, un peu d'efprit de fel dulcifié, prenant garde qu'il n'en tombe dans l'œil; continuer l'application de cet efprit de fel, deux jours de fuite, matin & foir; puis le troifiéme jour, froter l'endroit, avec de l'efprit de vin. Le quatriéme, recommencer comme auparavant, mais pour ce jour-là feulement; y revenir huit jours

jours ensuite, & demeurer en repos après cela pendant quinze jours. Si au bout de ces quinze jours ou environ, le sourcil repousse, réitérer la même manoeuvre, c'est-à-dire, raser de nouveau, l'endroit, & procéder ainsi que dessus, pour recommencer encore, si le sourcil s'obstine à repousser.

Difformités du Nez.

Le plan que nous nous sommes fait, demande que nous venions à présent aux difformités qui concernent le nez; lesquelles sont : 1°. le manque de nez, 2°. le nez plat ou épaté, 3°. le nez en pied de marmite, 4°. le nez de travers, 5°. le nez boutonné, 6°. le nez polypeux, 7°. le nez pointillé, 8°. le nez trop gros, 9°. le nez fendu, 10°. le nez chevalin, 11°. le tic du nez. Onze articles que nous allons passer en revûë.

Manque de Nez.

C'est une grande difformité de

n'avoir point de nez, ou de l'avoir ſi court, qu'il vaille preſque autant n'en point avoir. Cette difformité eſt elle réparable ? c'eſt ce qu'il nous faut examiner. Un Auteur moderne que je m'abſtiens de nommer, définit le nez : *Une excroiſſance de chair qui s'avance entre les deux yeux* *. Il ſeroit à ſouhaiter, comme nous l'avons dit ailleurs **, & très-à ſouhaiter pour la conſolation de ceux à qui cette partie manque, que tout le monde fût dans une telle penſée ; mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas encore ſitôt, & en attendant, je crois toujours pouvoir avancer, comme je viens de faire, que c'eſt une grande difformité de n'avoir point de nez, ou de n'en avoir preſque point.

Cette difformité peut être apportée de naiſſance, ou être l'effet d'un accident ſurvenu enſuite. De quelque cauſe qu'elle procede, il y a

* *Recherche analytique de la ſtruct. du corps humain.*

** *Dans le Journ. des Sçav. du* 30. *Janvier* 1703.

des gens qui prétendent qu'elle peut ſe réparer, & ſe réparer ſi avantageuſement, qu'une perſonne ſans nez, puiſſe s'en faire fabriquer un véritable, auſſi long & auſſi bien taillé qu'elle voudra, ſans qu'on puiſſe s'appercevoir que ce ſoit l'effet de l'art.

D'autres ſoutiennent qu'on ne peut rétablir que les nez qui viennent d'être ſéparés dès le moment, & qui tiennent encore au viſage par quelque bout. » Le nez, *dit un célébre Anatomiſte* *, » peut recevoir toutes ſortes de playes; mais celles qui requierent une plus prompte opération, c'eſt lorſque par quelque coup d'eſtramaçon, il eſt preſque ſéparé du viſage, & tombe ſur la bouche. Il faut auſſitôt, le remettre en ſa place, & faire un point d'aiguille à ſa partie ſupérieure, & dans ſon milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille enfilée d'un fil ciré;

* *Feu M. Dionis, premier Chirurgien de feuës Meſdames les Dauphines, Cours d'Opérations de Chirurgie.*

» commençant à coudre de dehors » en dedans, par la partie inférieu» re de la playe, laquelle partie on » appuye avec le bout d'une canule » courbée, afin que l'aiguille passe » plus vîte : L'on continuë d'en faire » autant à la partie supérieure, de » dedans en dehors ; & on lie les » deux bouts du fil sur une petite » compresse, à la partie la plus hau» te du nez. On met des pluma» ceaux sur la playe, on les couvre » de baume du Pérou, ou de celui » d'Arcoeus, & on fait tenir le tout » par le moyen d'un emplâtre, d'u» ne compresse, & d'une bande, » prenant garde de tirer un des » chefs de la bande, plus que l'au» tre, ce qui rendroit le nez tortu.

Cette reprise de nez, de laquelle parle l'illustre M. Dionis, n'a rien de surprenant, vû que le nez dont il s'agit, tient encore, par une partie, à l'endroit d'où il a été séparé; mais qu'un nez totalement coupé, ensorte qu'il ne tienne plus à rien, puisse reprendre vie, étant ainsi présenté à sa place ; c'est ce que le même Auteur regarde, avec raison,

comme une fable. Il rapporte, à cette occasion l'Histoire suivante. » On raconte, *dit-il*, que des voleurs ayant la nuit, attaqué des passans, un de ces brigands reçut sur le nez, un coup qui lui abbatit entierement cette partie, & qu'étant allé pour se faire panser, le Chirurgien demanda le bout de nez pour le recoudre; que ses camarades sortirent aussi-tôt, & allerent couper le nez à un malheureux qu'ils rencontrerent en chemin, & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la suture, par le moyen de laquelle, cette partie fut antée, & prit sur ce qui restoit du nez du voleur, comme auroit fait une greffe à un arbre.

Notre Auteur traite de chimere cette Histoire, & en rapporte une autre à laquelle il ne fait pas plus de grace.

» On raconte, *ajoute-t-il*, qu'un Chirurgien fit une incision au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé, qu'il lui mit l'endroit saigneux du nez, dans l'incision;

» que par un bandage il le tint quel-
» que temps dans cet état, & que le
» nez s'étant colé avec la chair du
» bras, l'Operateur coupa de cette
» chair autant qu'il en falloit pour
» figurer un nez, & que par cette
» opération il en ſubſtitua un à la pla-
» ce de celui qui avoit été perdu. Je
» crois, *continue-t il*, ces Hiſtoires
» apocrifes, & je les prends plutôt
» pour des contes inventés à plaiſir,
» que pour des faits véritables.

Pluſieurs Auteurs, du nombre deſquels eſt le fameux Taliacot, ont fait mention d'opérations ſemblables à celles dont ſe mocque ici avec tant de raiſon, M. Dionis, & les ont débitées comme des faits certains; mais ſi ce Chirurgien ennemi des fables, vivoit aujourd'hui, & qu'il eût connoiſſance de celle qui ſe lit dans un nouveau Traité d'Opérations de Chirurgie, où il eſt parlé d'un bout de nez arraché avec les dents, par un Soldat qui ſe battoit avec un autre; puis jetté par ce Soldat dans un ruiſſeau plein de bouë, foulé enſuite aux pieds, par le même; lavé & relavé

après cela, par un Chirurgien, à une fontaine d'eau fraîche, comme on y auroit lavé un pied de veau prêt à mettre au pot, enfin appliqué en son ancienne place, par ce Chirurgien, y reprit si parfaitement, qu'au bout de trois ou quatre jours, à peine s'apperçut-on qu'il eût jamais été retranché. Si, dis-je, ce Chirurgien ennemi des fables, vivoit aujourd'hui, & qu'il eût connoissance de celle-ci, combien ne se recrieroit-il pas sur une fiction si puérile ? fiction cependant avancée par son inventeur, comme un fait dont il n'est pas permis de douter.

On lit dans l'*Extrait du Journal d'Italie, de M. l'Abbé Nazari, contenant quelques Observations curieuses de Michel Leyseré*, que le nez venant d'être coupé par le Bourreau, à un Criminel, puis posé dès le moment, au milieu d'un pain chaud, & recousu sans délay en sa place, reprit parfaitement. Ce cas, comme nous l'avons remarqué ailleurs *,

* *Dans Cleon à Eudoxe, pag.* 412. *seconde Edition.*

n'a rien que de naturel, & autant que celui qui se lit dans le nouveau Traité d'Operations de Chirurgie, que nous venons de citer, est comique, autant celui-ci paroit-il digne d'attention.

Mais, pour revenir à ce que nous avons remarqué de cette restitution de nez, par le moyen d'un morceau de chair, que l'on coupe au bras pour en former un nez, nous ne sçaurions nous empêcher de rapporter sur ce sujet, les paroles d'un célébre Auteur en Médecine, mais un peu trop crédule, lequel prétend que l'opération dont il s'agit, est très-possible : » Ce n'est point une » fable, *dit-il* *, qu'un nez qui aura » été retranché, ou qui manquera » naturellement, puisse être restitué, » par le moyen d'un nez que l'on

* *Ad επαγωγην referenda est ea Chirurgica operatio, quâ nasus aut abscissus, aut à nativitate curtus, ex brachii carne, aut servi naso reficitur; namque hoc fieri posse fabulosum non est, ut testatur Calentius epistolâ quâdam ad Orpianum. Barth. Perdulcis, universa Medecina, Lib. 1. cap. 11.*

» coupera

» coupera à quelque misérable, qui
» voudra bien se prêter à cette opé-
» ration, ou bien par un morceau
» de chair que l'on retranchera du
» bras de la personne à qui le nez
» manquera. L'Auteur cite sur cela, *Calentius*, autrement nommé *Calenio*, célébre Poëte Latin, natif du Royaume de Naples, qui vivoit vers l'an 1480. lequel a écrit en ces termes, à un de ses amis, nommé Orpien.

„ Mon cher Orpien, si vous vou-
„ lez avoir un nez, accourez ici pré-
„ sentement, vous y verrez une
„ merveille des plus surprenantes;
„ c'est un Sicilien nommé *Branca*,
„ homme inventif, qui a trouvé le
„ sécret de faire des nez qu'il cons-
„ truit avec de la chair qu'il coupe
„ aux bras des personnes, ou avec
„ des nez même qu'il ôte à des Es-
„ claves qui veulent bien s'en priver
„ pour de l'argent. Dès que j'ai eu
„ connoissance de ce que je vous
„ dis, je n'ai pû m'empêcher de vous
„ l'écrire sur le champ, rien ne me
„ paroissant plus digne de vous être
„ mandé. Si vous venez, sçachez

,, que vous vous en retournerez
,, avec un des plus grands nez que
,, vous puissiez souhaiter; ne tardez
,, donc pas, mais volez.

Telle est la Lettre du Poëte *Calentio* à *Orpien*. Mais comme les fictions sont familieres aux Poëtes, n'en feroit-ce point ici une ? & n'auroit-on point pris pour une Lettre sérieuse une plaisanterie ? On ne sçait d'ailleurs quel est cet *Orpien*, à qui la Lettre est adressée, & il y a bien de l'apparence que tout ceci n'est qu'un jeu. La fin de la Lettre le donne assez à soupçonner, quand on y dit à Orpien, (qui, par plaisanterie, apparemment, est supposé n'avoir point de nez, ou en avoir un trop petit) que s'il veut venir pour s'en faire mettre un, il s'en retournera avec un des plus grands qu'il puisse souhaiter; ce qui semble faire entendre qu'il s'en retournera avec un pied de nez, pour dire qu'il sera bien trompé dans son espérance *.

* *Orpiane, si tibi nasum restitui vis, ad me veni. Profectò res est apud homines mira. Bran-*

Calentio, à ce que disent les Historiens, avoit beaucoup d'esprit, & il s'étoit acquis par cet endroit, une grande réputation Ainsi sa Lettre a tout l'air d'une raillerie qu'il a voulu faire du prétendu réparateur de nez, le sieur Branca Sicilien Ce Poëte, de la maniere dont en parle l'Histoire, n'étoit pas homme à s'en laisser imposer, & on ne lui a jamais reproché d'autre vice qu'un trop grand penchant à l'amour, vice qui le rendit malheureux, & fut un obstacle à sa fortune, comme il le déclare lui-même par ces Vers qu'il ordonna en mourant, qui fussent gravés sur son Tombeau, afin de détourner ceux qui les liroient, de se livrer comme lui, à une passion si nuisible tout ensemble & à la cons-

ca Siculus, ingenio vir egregio, didicit nares inserere quas vel de brachio reficit, vel de servis mutuatas impingit. Hoc ubi vidi, decrevi ad te scribere, nihil existimans charius esse posse. Quod si veneris, scito te domum grandi quantumvis naso rediturum. Vale.

ſcience & à la fortune.

Ingenium natura dedit, fortuna Poëtæ
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

C'eſt-à-dire, *il eut du génie, mais il n'eut point de fortune ; la nature lui donna l'un, & l'amour lui ravit l'autre.* Mais en voilà aſſez ſur ce point ; paſſons aux autres difformités concernant les nez, deſquelles nous venons de faire l'énumération, page 65. tels que ſont 1°. les nez plats, 2°. les nez en pied de marmite, 3°. les nez de travers, 4°. les nez bourtonnés, 5°. les nez polypeux, 6°. les nez pointillés, 7°. les nez trop gros, 8°. les nez fendus, 9°. les nez chevalins, 10°. les tics du nez.

1°. *Nez plats ou épatés.*

C'eſt une grande difformité parmi nous, qu'un nez plat & épaté, quoi qu'en certains Pays ce ſoit une beauté *. Cette difformité vient

* *Voyez ci-devant Livre premier page 56.*

ſouvent de la faute des nourrices, qui, en ſmouchant leurs enfans, leur appuyent trop le mouchoir ſur le nez. Il faut leur eſſuyer légérement le nez en leur paſſant doucement le mouchoir d'une narine à l'autre, ſans preſque appuyer. Mais ſi nonobſtant cette précaution, ou faute de l'avoir priſe, il arrive que le nez de l'enfant ait la difformité dont il s'agit, il faut, pour la corriger, approcher ſouvent avec les deux doigts, les deux aîles du nez l'une de l'autre, & recommencer tous les jours ſans ſe laſſer. Si l'enfant eſt bien jeune, ce ſoin pourra réüſſir. Il y a des gens qui, dans cette occaſion, veulent qu'on frotte les narines tant en dedans qu'en dehors, avec des choſes aſtringentes qui les reſſerrent ; mais c'eſt un mauvais moyen que celui-là, & capable en fronçant trop les membranes du nez, de faire à cette partie, deux torts conſidérables, l'un de retenir les mucoſités qui doivent s'en échapper, par le moucher, ce qui ne peut avoir que des ſuites facheu-

ſes, & l'autre de détruire l'odorat. Il vaudroit bien mieux être un peu camus, que de ceſſer de l'être à ce prix.

2°. *Nez en pied de marmite.*

Le nez retrouſſé en pied de marmite, eſt un défaut qui n'eſt pas plus facile à corriger que le précédent, & qui vient ſouvent comme celui là, de la faute des nourrices, leſquelles, en mouchant leurs enfans, leur rebrouſſent le nez vers le front; & à force de réïterer, lui font prendre cette figure de pied de marmite, qui reſte toute la vie, ſi l'on ne ſonge promptement à y mettre ordre. L'unique remede qu'on y puiſſe apporter, c'eſt pendant pluſieurs mois, de paſſer & repaſſer à toutes les heures du jour, un des doigts ſur le deſſus du nez de l'enfant, depuis le haut juſqu'en bas, & d'appuyer un peu fortement ſur le bout. Il y a cependant ici un inconvénient, c'eſt qu'en appuyant ſur ce bout, on oblige les narines déja aſſez larges, à s'élargir encore

davantage, ce qui eſt une autre difformité. Comment donc s'y prendre ? C'eſt d'empêcher alors cet écartement des narines, en les preſſant un peu entre le doigt indice, & le poulce. Ceci eſt vétilleux, & demande une extréme patience ; mais quand on aime bien un enfant, rien ne coûte pour lui épargner quelque difformité.

3°. *Nez de travers.*

Les nez de travers viennent, pour la plûpart, de la négligence des nourrices & des ſévreuſes, qui en mouchant leurs enfans, ou leur eſſuyant les yeux, leur pouſſent le nez plus d'un côté que de l'autre. Lorſque le nez eſt ainſi de travers, il n'y a pas non plus, d'autre remède à cette difformité, que le ſecours des doigts ; mais il faut pour que ce ſecours réüſſiſſe, que l'enfant ſoit très-jeune, faute de quoi toutes les tentatives ſeront inutiles, pour ne pas dire dangereuſes ; car le ſecours dont il s'agit, conſiſtant à repouſſer le nez du côté oppoſé

à celui d'où il paroît s'éloigner, il eſt viſible que ſi tout le corps du nez n'obéït pas aiſément, comme il obéït dans le temps de l'enfance, on court riſque de meurtrir l'endroit que l'on pouſſe, ou de le rendre plus étroit qu'il ne faut, au lieu que lorſque tout le corps du nez obéït, ce qui arrive dans le temps de l'enfance, on ne court point ce riſque; parce qu'en pouſſant un côté du nez, l'autre céde en même temps.

4°. *Nez boutonnés.*

Il vient ſouvent aux enfans, comme aux perſonnes faites, des bourgeons ſur le nez; il faut bien prendre garde alors, de rien faire qui puiſſe repouſſer au dedans, l'humeur de ces bourgeons ou boutons, il n'y faut mettre ni eau de plantain ni autre choſe de rafraichiſſant ou d'aſtringent, mais ſeulement de la ſalive au ſortir de la bouche, empêcher l'enfant d'y porter les doigts, & c'eſt tout. Mais ſi l'on chaſſe au dedans ces petites tumeurs, ſoit par

des onguents ou autrement, elles disparoissent pour quelque temps, & renaissent ensuite de plus belle; si tant est qu'elles renaissent; car souvent elles disparoissent pour toujours, ce qui est un très-grand mal; parce que cette disparition vient alors de ce que l'humeur chassée au dedans, se jette ou sur l'organe de l'odorat, ou sur celui du goût, & du parler, ou sur celui de la vûë, ou sur celui de l'oüie, ce qui peut rendre un enfant, ou insensible aux odeurs, & aux saveurs, ou bégue, ou aveugle, ou sourd, selon la quantité & la qualité de l'humeur repoussée.

5°. *Nez polypeux.*

Le nez polypeux est celui au dedans duquel il y a un polype; ce polype est une excroissance qui quelquefois remplit tellement ou une narine, ou toutes les deux, que le nez ne peut admettre librement, souvent même en aucune maniere, l'air qui se présente aux narines; ce qui trouble la respira-

tion, altere la voix, rend la parole difficile, & enfle confidérablement le nez.

Pour guérir ce mal, il ne faut pas s'y prendre rudément, mais y aller avec beaucoup de douceur. Quelques-uns croyent qu'il n'y a qu'à couper & trancher, mais c'eft le moyen d'envenimer le polype au point de le faire dégénérer en cancer.

Ou le polype occupe toute la cavité du nez, ou il n'en occupe qu'une partie. Il y a du reméde dans l'un & dans l'autre cas; mais plus difficilement dans le premier. Si la cavité du nez n'eft pas toute remplie, il faut, pour tout reméde, fe contenter d'y introduire un peu de boüillon tiéde fait avec le veau & les écreviffes. On aura une petite éponge imbibée de ce boüillon, on la preffera dans le creux de la main, & l'on tirera par le nez, le boüillon qu'elle rendra, ce qui fe doit réïtérer plufieurs fois le jour pendant plufieurs femaines.

Quant au premier cas, qui eft celui où cette excroiffance occupe

toute la capacité du lieu, il n'y a pas non plus, de meilleur remede pour la détacher, que de l'humecter avec du boüillon au veau & aux écréviſſes. Mais comment introduire ce boüillon lorſqu'il n'y a point d'eſpace pour le recevoir ? la choſe paroît impoſſible, mais elle ne l'eſt pas. Il le faut introduire par le moyen d'une canule très-fine, que l'on pouſſe peu à peu, dans la narine ; cette canule ſe fait jour facilement, pourvû qu'on l'inſinue entre le polype, & un des côtés de la narine auquel il eſt adhérant ; mais il faut le faire peu à peu, comme nous venons de dire, & ſans rudeſſe. Quand elle eſt inſinuée, on lance fortement, par le moyen d'une petite ſeryngue, le boüillon dans la canule, & on réïtere deux ou trois fois par jour, pendant un mois & plus, ſelon l'opiniatreté du mal.

Ce qui ordinairement donne occaſion au polype dont il s'agit, c'eſt de s'arracher avec l'ongle, certaines mucoſités qui s'attachent au dedans des narines, & qui y forment des croutes. Ces croutes ſont

quelquefois ſi adherantes, que lorſqu'on ne veut pas attendre qu'elles viennent à un certain point de maturité, & qu'elles tombent d'elles-mêmes, ce qui ne va gueres au-delà de ſix ou ſept jours, on ne les peut enlever ſans écorcher l'endroit auquel elles tiennent; il ne faut ſouvent qu'une écorchure de cette ſorte, pour produire un polype.

Il vient quelquefois dans le nez des jeunes perſonnes, comme des autres, de petits poils longs qui ſortent hors des narines; comme ces petits poils ne ſont pas gracieux à voir, il arrive ſouvent qu'au lieu de ſe les couper, on ſe les arrache pour avoir plûtot fait. Si l'on vouloit examiner de près, la cauſe occaſionnelle de la plûpart des polypes du nez, on verroit qu'il y a peu de ces excroiſſances qui ne tirent de-là leur origine.

6°. *Nez pointillé.*

Il y a des nez tout pointillés de petits trous, comme des noyaux d'amandes. On croit ordinairement

que ces petits trous ſont des loges de vers ; & dans cette penſée, on a coutume de pincer entre deux ongles, ces endroits-là, pour en faire ſortir les prétendus vers, leſquels ne ſont qu'une craſſe durcie. Ce pincement fait ſortir effectivement cette craſſe qui reſſemble à de petits vers, ſans en être. Mais d'un autre côté il produit trois mauvais effets ; le premier, de rougir le nez ; le ſecond, de le groſſir ; & le troiſiéme, d'y faire quelquefois élever des tumeurs.

Le meilleur moyen d'effacer ces pointillures, c'eſt de mettre tout le long du nez, avec le doigt, ou avec un petit pinceau, un peu d'huile de muſcade. Cette huile appliquée pluſieurs fois le jour pendant quelques ſemaines, ramollit les petits paquets de craſſe engagés dans ces trous, & les fait ſortir, lorſqu'on paſſe un petit linge ſur le nez. Puis avec quelques goutes de vinaigre roſat, dont on frotte doucement le nez, on vient à bout de reſſerrer ces petites ouvertures, enſorte qu'il n'en paroît plus.

7°. *Nez gros.*

J'entends par un *nez gros*, un nez difforme en grosseur. Il y en a qui deviennent tels tout d'un coup; D'autres qui le deviennent peu à peu, & d'autres qui sont héréditaires.

Quand un enfant vient au monde avec un nez excessivement gros, & que cette difformité n'est point héréditaire, on peut espérer qu'il guérira, pourvû toutefois que la mere pendant sa grossesse, n'ait point été frappée de quelque objet qui ait eu cette difformité, comme certains masques, certains tableaux, certaines personnes; car en ce cas, le mal est incurable. Si donc le pere & la mere de l'enfant, ont le nez bien conformé, & qu'outre cela, la mere n'ait point été frappée par la vûë de quelque objet tel que nous venons de dire, il y a lieu, je le répéte, d'avoir bonne espérance; d'autant plus que cette grosseur, se dissipe quelquefois, d'elle-même, au bout d'un certain temps, pendant

lequel on peut patienter. Mais ſi la difformité perſiſte au-delà de ſix ou ſept mois, il faut humecter le nez de l'enfant, avec du jus de pourpier & de laituë, qui ſoit un peu chaud, & tout nouvellement exprimé, faire tirer par les narines, du jus de bette, & recommencer pluſieurs fois le jour, pendant des mois entiers, en cas que la groſſeur ne diminuë pas aſſez promptement; mais ſi, après huit ou dix mois, elle s'obſtine, il faut abandonner le tout à la nature; car il n'eſt pas ſans exemple, qu'un enfant ait eu juſqu'à deux ou trois ans, un nez difforme en groſſeur, & que cette difformité ſoit paſſée enſuite avec l'âge.

Quelques-uns conſeillent ici les ſaignées & les ſudorifiques; d'autres, les purgatifs, d'autres, d'appliquer ſur le nez, des linges paſſés à la flamme de l'encens & du maſtic. Ces remédes ne produiſent pas grand effet; mais on les peut tenter pour n'avoir rien à ſe reprocher. Il n'y a que les ſaignées que je ne permettrois pas ſi l'enfant eſt bien jeune.

Quant aux nez exceſſivement gros, devenus tels tout d'un coup, ſans cauſe manifeſte, le cas eſt difficile à comprendre, mais il n'eſt pas ſans exemple; on a vû des nez groſſir ſi promptement, qu'en peu d'heures, ils ſont devenus, les uns deux fois, les autres trois fois plus gros qu'ils n'étoient auparavant *.

Lorſque le nez groſſit ainſi tout d'un coup à un enfant, ſans cauſe manifeſte, & que l'enfant, non plus que ſa nourrice, n'a ni fiévre, ni autre maladie, ou l'enfant eſt alors à la mammelle, ou il eſt en ſévrage, ou il a paſſé ce temps-là. Dans le premier cas il n'y a pas beaucoup à craindre, parce que cette groſſeur ne vient que du regorgement d'un lait non digeré qui s'eſt jetté dans les tuyaux capillaires du nez, ſuppoſé, que la nourrice ſe porte bien d'ailleurs.

Il y a des enfans qui, par un regorgement

* *Vidimus ejuſmodi tumorem ſæpe intrà paucas horas, adeò auctum, ut duplo triplove major naſus evaſerit. Theod. Zuing. Theatr. Praxeos Med.*

gorgement de lait, ont les mammelles si gonflées, qu'il en sort du lait quand on les presse un peu. Le proverbe trivial, *si on lui tordoit le nez, il en sortiroit du lait*, pour faire entendre que la personne dont on parle, est encore bien jeune, fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on suppose qu'il se porte du lait dans le nez des enfans.

Quoiqu'il en soit, voyons quel remede on peut apporter à cet excessive grosseur de nez. Allons à la source. La grosseur dont il s'agit, vient d'un lait simplement indigeste, or le lait peut être tel pour l'une des raisons suivantes, ou parce qu'il est donné en trop grande quantité à l'enfant, ou parce qu'il est mal conditionné de lui-même. Si c'est la premiere cause, il est facile d'y remédier, en donnant moins à tetter à l'enfant; & si c'est la seconde, il faut, ou changer de nourrice & en prendre une qui ait le lait mieux conditionné, ou corriger son lait, soit par le régime, soit autrement. Quant au changement de nourrice, il n'y faut venir que lorsqu'il n'y

a pas moyen de s'en difpenfer; car le moins qu'on peut changer de nourrices aux enfans, c'eft le mieux.

Pour ce qui eft de corriger le lait, comme fon vice dans l'occafion préfente, eft d'être trop épais, il eft aifé de remédier à cette épaiffeur, 1°. en faifant boire à la nourrice, beaucoup d'eau, & la réglant fur le vin, fi elle en boit. 2°. En empêchant qu'elle ne mange trop de pain, comme font quelques-unes. 3°. En lui faifant manger beaucoup de potage bien trempé. 4°. En lui donnant tous les jours, une ou deux prifes d'orgeat bien clair, & non citronné. 5°. en la purgeant de temps en temps, avec un peu de moëlle de caffe dans du petit lait, fi le ventre n'eft pas libre.

Quant au fecond cas, c'eft-à-dire fi l'enfant eft en févrage, il y a moins d'efpérance de guérifon, mais il ne faut pas laiffer de garder toujours la même conduite que nous venons de marquer.

Pour ce qui eft du troifiéme cas, fçavoir quand l'enfant eft hors de

févrage, il faut tous les jours lui bassiner le nez avec du vin blanc de Champagne, dans lequel on ait fait boüillir de l'écorce de grenade, un morceau de coin & de l'alum, ce qui se doit préparer en la maniere suivante. On prendra une livre de vin blanc de Champagne, du plus fort & du plus pétillant, la moitié d'un coin médiocre, coupé en trois ou quatre morceaux, & deux gros d'alum de roche ; on fera boüillir le tout une minute ou deux ; puis on retirera le pot du feu ; on le bouchera bien, & on le laissera reposer environ une demi-heure ; après quoi on trempera un petit linge dans cette décoction encore tiéde, & on en bassinera le nez. On réïtérera plusieurs fois par jour pendant nombre de mois.

Quand l'excessive grosseur du nez est venuë peu à peu, dans le cours par exemple d'un an ou de deux, il n'y a point de remede à y faire ; il ne faut songer qu'à en empêcher le progrès ; c'est tout ce qu'on peut espérer ; & pour cela on retranchera l'usage du vin, si la personne en

boit ; on la purgera ſouvent avec la manne, le ſenné, & les tamarins, dont on réglera la doſe ſelon l'âge & le temperamment. Faire quelque choſe de plus ſera inutile.

Si la groſſeur exceſſive du nez eſt l'effet d'une petite vérolle, & que cette petite vérolle ſoit paſſée depuis un an ou environ, il n'y a rien à y faire ; mais ſi la maladie n'eſt pas encore terminée, ou qu'il n'y ait guéres qu'un mois qu'elle le ſoit, le meilleur reméde pour diſſiper cette groſſeur du nez, c'eſt de purger ſouvent la perſonne avec le ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, & celui de fleurs de pêcher, délayés enſemble dans de l'eau de fumeterre. Six gros de ſyrop de chicorée & demi-once de ſyrop de fleurs de pêcher, ſuffiſent pour un enfant de ſix ans ; on peut juger par-là des doſes qui conviennent dans les autres âges.

8°. *Nez fendu.*

Il arrive ſouvent aux perſonnes enrhumées du cerveau, qu'il leur

diſtille par le nez, une ſéroſité acre & mordante qui leur ronge le bord des narines, & les fait fendre vers leur extrémité. Cette fente paſſe quelquefois d'elle-même; mais quelquefois auſſi elle reſte toute la vie, non à la vérité avec écorchure, mais cicatriſée de maniere, qu'on voit toujours la trace de l'ancienne fente, ce qui eſt fort déſagréable; c'eſt pourquoi il eſt bon d'y remédier promptement, en oignant ſans délai, & pluſieurs fois les narines avec d'excellent beurre frais, & un peu d'huile d'œuf, mêlés enſemble dans le creux de la main. Ce reméde ſimple qu'il faut continuer pluſieurs ſemaines, vaudra mieux que toutes les Pommades.

9°. *Nez chevalin.*

On appelle *nez chevalin*, un nez ouvert comme celui d'un cheval, ce qui eſt bien différent du nez ſimplement épaté. Quand un enfant vient au monde avec un tel nez, & qu'il tient en cela, de pere ou de mere, dont l'un ou l'autre l'a ainſi

fait naturellement, la difformité eſt ſans reméde ; mais ſi elle n'eſt pas héréditaire, & que d'ailleurs on ne puiſſe ſoupçonner que la mere pendant ſa groſſeſſe, ait rien vû de ſemblable qui lui ait frappé la vûë, il y a de l'eſpérance, pourvû que dès les premiers jours, on ſonge à y remédier ; ce reméde conſiſte à preſſer doucement avec les doigts pendant pluſieurs ſemaines, les narines de l'enfant, & de recommencer vingt & trente fois le jour ſans ſe rebuter ; prenant garde en même temps, que lorſque l'enfant tette, ſon nez n'appuye trop contre la mammelle, ce qu'il eſt difficile d'éviter, lorſqu'elle eſt trop groſſe & trop charnuë ; c'eſt pourquoi dans cette occaſion, il faut avoir ſoin de choiſir une nourrice qui ait le ſein petit, le mammelon pointu, & fort en avant.

Après avoir continué cette légere preſſion, non-ſeulement pluſieurs ſemaines, mais même pluſieurs mois, s'il le faut, on fera conſtruire de petites lunettes de nez ſans verre, proportionnées au nez de l'enfant,

& on les lui fera porter tous les jours quelques heures ; ensorte qu'elles ne pressent pas trop le nez, & qu'elles ne gênent point la respiration ; ce qui se doit continuer des deux & des trois ans ; même davantage en cas que le nez n'obéïsse pas assez aisément. Si par ce moyen on ne vient pas à bout de corriger absolument la difformité, on aura toujours le plaisir de la diminuer considérablement, & l'enfant en sera au moins quitte pour avoir le nez un peu épaté ; ce qui après tout, comme nous l'avons remarqué, est bien moins difforme que le nez chevalin.

10°. *Tic du Nez.*

Le nez est quelquefois attaqué d'un mouvement convulsif qui le fait mouvoir involontairement dans de certaines occasions. On appelle ce mouvement, *Tic du nez*. Le Cardinal Commendon * en avoit un

* *Histoire du Cardinal Commendon par M. Fléchier.*

dont il lui étoit impoſſible de s'empêcher lorſqu'il rioit ou ſoûrioit. D'autres éprouvent ce tic en ſe fâchant, en parlant avec chaleur, en regardant quelque choſe avec attention. D'autres l'éprouvent en tout temps indifféremment.

Le tic du nez, lorſqu'il eſt invétéré, n'admet point de reméde; mais on le peut guérir quand il eſt récent. Le moyen pour cela, c'eſt toutes les fois qu'un enfant en eſt attaqué, de lui mettre promptement au nez & autour du nez, un petit linge trempé dans de l'eau fraîche, & de réïterer diverſes fois. Il n'y a guéres de tics récens qui ne cédent à l'application de l'eau fraîche, en quelque partie du viſage qu'il arrive.

11°. *Nez ſtupide.*

Je ne me ferois jamais aviſé de mettre cet article avec les précédens, ſi je n'avois lû quelque part*,

* *Recherche analytique de la ſtructure des parties du corps humain, où l'on explique leur reſſort, leur jeu, & leur uſage. Par M.... Docteur en Médecine.*

que la *délicateſſe, ou la groſſiereté d'eſprit, ſe montre ouvertement dans le nez.* C'eſt-à-dire, qu'il n'y a point ici à deviner, & que ſelon une certaine forme de nez, on connoît tout d'un coup, ſi la perſonne à qui il appartient, a l'eſprit délicat, ou groſſier; mais quelle eſt cette forme de nez qui marque ouvertement qu'on a l'eſprit groſſier? L'Auteur ne le dit point, & comme ſelon lui, la choſe ſaute aux yeux, puis qu'il dit qu'elle *ſe montre ouvertement*, il a cru apparemment pour cette raiſon, ne devoir pas s'expliquer. Quoiqu'il en ſoit, nous ne chercherons point par quel moyen, on peut déguiſer, ou corriger cette malheureuſe conformation de nez, qui annonce tout d'un coup, & d'une maniere ſi traitreſſe, qu'on a l'eſprit groſſier; car nous ne ſçavons point en quoi elle conſiſte. On dit ordinairement en parlant d'une perſonne qui a l'air ſpirituel, qu'elle a des yeux d'eſprit; mais on n'a point encore dit, que je ſçache, qu'elle a un nez d'eſprit. On dit, à la vérité, d'un homme fin & pénétrant, qu'il a bon nez,

ce qui est une comparaison empruntée de la sagacité des chiens de chasse, qui ont l'odorat fin, & qui sentent le gibier de loin. On étend cette comparaison encore plus loin, on dit, par exemple, d'une jeune fille qui paroît aimer le monde, qu'elle n'a pas le nez tourné du côté du Couvent. Expression qui vient de ce que les chiens de chasse ont toujours le nez tourné du côté où ils sentent le gibier qu'ils guettent. Mais ces manieres de parler, & autres semblables, ne conduisent ni de près ni de loin, à croire que la *délicatesse ou la grossiereté d'esprit, se montrent ouvertement dans le nez.*

En voilà suffisamment sur l'article des difformités du nez; passons aux autres parties du visage. Nous avons fait mention du front, des sourcils & du nez; viennent à présent les paupieres, les yeux, les joues, les oreilles, les lévres, & le menton; à quoi il faut ajoûter, comme nous avons dit, la partie commune & générale du visage, qui est la peau qui le recouvre. Nous passerons ensuite, selon notre projet, aux

gencives, aux dents, & à la langue, qui sont les parties les moins apparentes du visage.

Les Paupieres.

Les paupieres sont sujettes aussi à plusieurs difformités. J'en compte neuf entre autres ; la premiere, le rebroussement de la paupiere supérieure ; la seconde, le renversement de celle d'en bas ; la troisiéme, la chassie ; la quatriéme, le grain de grêle, petite tumeur dure entre les tuniques de la paupiere superieure ; la cinquiéme, l'hydatide. tumeur molle à la même paupiere, & quelquefois, à l'inférieure ; la sixiéme, le grain d'orge, autrement dit orgelet, ou orguilleux ; la septiéme, le manque de cils ; la huitiéme, les cils trop courts, ou en trop petite quantité ; la neuviéme, le hérissement des cils, contre l'œil.

Nous allons examiner ces neuf articles, dans le même ordre que nous venons de les détailler.

1°. *Rébrouſſement de la paupiere ſupérieure.*

Il y a des perſonnes qui ont la paupiere ſupérieure tellement rebrouſſée vers le front, que lorſqu'elles veulent fermer l'œil, elles ne le peuvent qu'à demi, enſorte même qu'elles dorment l'œil ouvert, comme les liévres ; ce qui fait qu'on appelle cette difformité, *œil de liévre*. Elle vient, ou de naiſſance, par une mauvaiſe conformation, ou de l'habitude qu'on laiſſe prendre aux enfans lorſqu'ils ſont au berceau, de regarder toujours en haut, ce qui, à force d'être renouvellé, leur fixe la paupiere vers le front, enſorte que cette paupiere, que la nature a poſée au-deſſus de l'œil, comme une eſpéce de *ſtore*, pour ſe hauſſer & ſe baiſſer ſelon la volonté, ne peut plus recouvrir l'œil, & demeure toujours rebrouſſée.

La même difformité peut venir encore ou d'une humeur acre qui ſe jette ſur les membranes muſculeuſes de la paupiere, & les fronce par

ſon acreté, ou bien d'une cicatrice ſurvenuë après quelque ulcere de cette partie : Quatre cas différens dans deux deſquels ſeulement, la difformité dont il s'agit, peut guérir, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop ancienne. Ces deux cas ſont 1°. celui où le mal vient de la mordacité d'une humeur acre qui ſe jette ſur la partie ; 2°. celui où il vient d'habitude. Dans le premier cas, il faut employer des remédes internes, & des remédes externes. Les internes ſont en grand nombre ; mais dans ce grand nombre, il n'y en a pas un qui vaille ici, la confection d'hyacinte. On en peut donner à la jeune perſonne pendant pluſieurs jours, ſoir & matin, un demi-gros, ou un gros, ſoit ſeul, ſoit délayé dans un peu d'eau de pourpier diſtillée. Ce reméde a cela de propre, qu'il adoucit conſidérablement l'acreté des ſucs. Or dans l'occaſion dont il s'agit, la principale vûë qu'on doit avoir, c'eſt d'adoucir la maſſe du ſang, puiſque le mal auquel on veut remédier, vient de l'acreté des ſucs que fournit cette maſſe.

C'eſt une erreur populaire de croire que la confection d'hyacinthe échauffe ; elle ne renferme que des abſorbans capables de calmer la chaleur étrangere, tels que ſont, entre autres, les pierres précieuſes dont cette confection eſt compoſée Il eſt vrai qu'elle renferme auſſi de la graine de kermes & de la myrrhe ; mais ce que ces drogues peuvent avoir d'échauffant, eſt tellement châtié par les autres ingrédiens, qu'elles ne peuvent faire ſur les entrailles, la moindre impreſſion de chaleur, & qu'elles ne ſervent qu'à empêcher le reméde de peſer ſur l'eſtomac.

Au reſte, comme dans cette compoſition il entre quelquefois du muſc, & de l'ambre-gris, j'avertis qu'il les faut retrancher, & qu'en demandant à un Apoticaire, de la confection d'hyacinthe, il la lui faut demander ſans muſc ni ambre.

Il y a dans certaines Pharmacopées, une confection d'hyacinthe, qu'on appelle *réformée*, où l'on a retranché & changé quantité de choſes qui entrent dans la confection.

d'hyacinthe ordinaire ; ce n'eſt point cette confection d'hyacinthe prétenduë réformée, que je conſeille ici ; il faut s'en tenir à l'ancienne qui vaut, ſans comparaiſon, beaucoup mieux.

Quant aux remedes externes, autrement appellés *topiques*, il y en a pluſieurs qu'on peut mettre ici en uſage ; mais le meilleur de tous eſt de faire chauffer une compreſſe, de la moüiller d'eau roſe, & de l'appliquer ſur la paupiere ; il faut avoir ſoin de renouveller de temps en temps, la compreſſe, & de ne la point laiſſer ſécher ſur la partie.

Pour ce qui eſt du ſecond cas, ſçavoir celui où cette difformité vient de l'habitude contractée par l'enfant dans ſon berceau, de regarder toujours en haut, il n'y a autre choſe à y faire, ſinon de mettre & de laiſſer long-temps ſur le front de l'enfant, un bandeau qui lui deſcende juſques ſur la paupiere, & la lui couvre totalement, enſorte que l'enfant, pendant ce temps-là, ne puiſſe plus regarder en haut : bien entendu qu'avant que d'aſſu-

jettir ce bandeau, il faut avoir ſoin de tirer doucement la paupiere en bas.

Quand les enfans ſont un peu grands, ils ont coutume de ſe divertir à joüer au volant ; ce divertiſſement peut leur nuire, lorſquils ont eu la paupiere ſupérieure ainſi rebrouſſée, ou qu'ils l'ont actuellement, le volant les oblige à lever ſans ceſſe les yeux. On voit par-là le danger qu'il y a de les laiſſer alors, joüer long-temps à ce jeu.

2°. *Renverſement de la paupiere inférieure en dehors.*

Ce renverſement de la paupiere inférieure eſt plus difforme que le rebrouſſement de la paupiere ſupérieure, duquel nous venons de parler. Il laiſſe voir la paupiere toute pendante, & elle reſſemble alors à ces portieres de vieux coches par terre, lorſqu'elles ſont abbatuës.

Le mal dont il s'agit, pourvû qu'il ne ſoit point l'effet de quelque bleſſure à la paupiere, vient pour l'ordinaire, d'un trop

grand relâchement de cette paupiere, produit par une humidité surabondante qui l'abbreuve & qui lui ôte son mouvement & son ressort ; car quoiqu'on puisse la regarder comme immobile, en comparaison de l'autre, elle ne l'est pas absolument. Elle se meut en même temps que la supérieure ; toutes deux ont un même mouvement, un mouvement qui leur est commun ; j'entends, par exemple, que lorsque la supérieure se meut pour couvrir l'oeil, ou pour le découvrir, l'inférieure en fait autant. A la vérité, le mouvement de celle-ci est moins sensible, mais il n'en est pas moins réel.

Pour s'en assurer on n'a qu'à pincer avec le poulce & l'indice, la paupiere inférieure, pendant qu'on remuë la supérieure, & l'on sera convaincu qu'elle se meut, & que son mouvement est le même. On n'a de plus, qu'à regarder de près & avec attention, les yeux de quelqu'un ; même les siens si l'on veut, dans un miroir ; on verra qu'en remuant la paupiere supérieure, l'in-

férieure remuë aussi. L'Anatomie au reste apprend que ce sont les mêmes muscles, les mêmes fibres qui exécutent les mouvemens dont il s'agit. Or ces muscles & ces fibres ne peuvent gouverner ici la paupiere inférieure, à cause de l'humidité surabondante qui la pénétre ; il s'ensuit que pour lui rendre son mouvement, la raffermir, & l'empêcher de tomber davantage, il faut d'abord recourir à des hydragogues, c'est-à-dire à des remédes qui évacuent les sérosités dominantes, & ensuite employer les astringens & les fortifians.

Pour remplir la premiere indication, on purgera de temps en temps avec la poudre coranchine, dont on proportionnera la dose à l'âge de la personne. Un demi-gros dans un boüillon est la dose ordinaire; mais aux enfans on la diminuë à proportion. Le vésicatoire à la nuque, conviendra aussi. Un petit morceau de racine de *Thymelœa* est un très-bon vésicatoire dans cette occasion : il tire une très grande quantité de sérosités, sans causer de

douleur ; on le fait tenir à la nuque, par le moyen d'une petite bande, & on le retire lorsqu'il a produit une suffisante évacuation, sauf à recommencer quelques jours après s'il le faut.

Quant à la seconde indication qui est de recourir aux astringens & aux fortifians, on la remplira en moüillant souvent la paupiere avec de l'eau de plantain & de fenoüil, dans lesquelles on aura éteint un fer chaud, tout rouge.

3°. *La Chassie.*

La chassie est une maladie où il découle sans cesse des paupieres, une humeur qui en rougit les bords, & les colle l'un contre l'autre. Lorsqu'on examine ce mal de près, on voit que c'est une traînée de petits ulceres superficiels & presque imperceptibles, rangés tout le long du bord de chaque paupiere tant en dedans qu'en dehors. Ces petits ulceres sont difficiles à guérir quand on n'y apporte pas promptement remede. Ce reméde c'est d'appli-

quer fouvent fur les paupieres, des linges trempés dans une décoction de graines de lin, & de fenoüil, de fleurs de pas d'âne, de feüilles de mauve & guimauve, à quoi on ajoute un peu de fucre de Saturne. Voici comment fe doit faire cette décoction : Prenez une poignée de feüilles de mauve & de guimauve, demi-poignée de fleurs de pas d'âne, demi-once de graines de lin, & trois gros de graines de fenoüil; faites boüillir le tout dans une livre d'eau commune pendant un demi-quart d'heure; puis le coulez par un linge, & dans la colature, jettez un demi-gros de fucre de Saturne. Au refte, il eft bon de purger avec un peu de manne délayée chaudement dans de l'eau de fumeterre, & de fcabieufe; l'ufage du thé ne doit pas être oublié.

4°. *Le Grain de Grêle.*

Il fe produit quelquefois, entre les membranes de la paupiere fupérieure, une petite tumeur luifante, mobile, ronde, dure, & indo-

lente, de la grosseur d'un pois, laquelle tient à une queuë extrémement mince, & ressemble en quelque sorte, par sa figure, à un grain de grêle; cette tumeur ne menace d'aucun danger, pourvû qu'on ne l'irrite point, par des remédes faits mal-à-propos. On en voit même qui après avoir duré quelques années, se dissipent sans remédes. Il faut éviter dans le traitement de cette tumeur, toute application d'emplâtres, & n'avoir recours qu'à des fomentations en forme de vapeurs. Pour cela on fera cuire ensemble dans de l'eau commune, les herbes suivantes bien séches: Mélisse, basilic, origan, marjolaine, chardon-benit, de chacune une poignée; on y ajoutera demi-poignée de bayes de laurier, & de geniévre, concassées, & cinq ou six pincées de caffé bien roti, & bien pulvérisé. Quand le tout fumera bien, on en fera aller par le moyen d'un entonnoir, la fumée, à l'œil malade, qu'on aura soin alors, de tenir bien clos.

Ce reméde doit être réïteré plu-

fieurs fois le jour, & continué fans intermiffion d'aucun jour, jufqu'à guérifon entiere. Mais il faut bien fe garder de toucher rudement à la tumeur; ce feroit le moyen de la rendre incurable.

5°. *L'Hydatide.*

L'Hydatide eft une petite tumeur molle & indolente, à l'une ou à l'autre paupiere, mais plus ordinairement à la fupérieure; cette tumeur qui eft ordinairement luifante, rouge, tranfparente, & qui empêche d'ouvrir l'œil, eft caufée par une humeur aqueufe, extravafée entre les membranes de la paupiere. Les enfans y font fort fujets, & à moins qu'on ne prenne promptement foin d'y remédier, elle peut, d'indolente qu'elle eft de fa nature, devenir très-douloureufe, & dégénérer en ulcere fiftuleux, ou laiffer fur la paupiere, une cicatrice auffi difforme qu'incommode. Le remède à ce mal, eft d'appliquer fur la paupiere, un cataplâme fait avec l'armoife, la fcabieufe, la fauge, le

fenoüil & l'aigremoine, cuits dans du vin blanc. Si après l'ufage de ce cataplâme, la tumeur paroît difpofée à fuppuration, il en faut alors appliquer un autre, fait avec la mauve, la guimauve, les figues, la camomille, le faphran & la mie de pain, cuits dans du lait; le continuer jufqu'à ce que la fuppuration s'enfuive. Puis avec le miel rofat, & un peu de tutie, confolider la paupiere.

6°. *Le Grain d'Orge, autrement dit Orgelet, ou Orguilleux.*

C'eft une petite tumeur enflammée, longue, immobile, de la figure d'un grain d'orge, laquelle vient au bord des paupieres dans les cils. Elle commence d'abord par une petite élévation rouge, qui groffit enfuite peu à peu, & excite de la démangeaifon, & de l'ardeur; puis, au bout de quelques jours blanchit & fuppure. Elle différe du grain de grêle, en ce que le grain de grêle eft fans inflammation, ni douleur, qu'il n'eft pas dans les cils, mais au

milieu de la paupiere ; qu'il eſt mobile, dur, rond, luiſant, & de la même couleur de la peau ; qu'il tient à une petite racine d'où il pend, & qu'il ne ſuppure point. Le grain d'orge eſt ſans danger, pourvû qu'on n'y porte point trop ſouvent les doigts, & il guérit ordinairement de lui-même. Quelquefois il rentre pour un temps, & ſe remontre enſuite ; quelquefois même il durcit, & ſemble ſe refuſer à la ſuppuration. Quand cela eſt, il faut prendre la moëlle d'une pomme cuite, & en appliquer un peu ſur le mal, c'eſt le vrai moyen de faire venir l'orgelet à maturité. Lorſqu'il y eſt parvenu, ce qui ſe reconnoît à un petit point blanc qui paroît au milieu, ou à un des côtés, il n'y a qu'à preſſer légérement la tumeur, le pus en ſortira, & elle ſera guérie. Au reſte, il faut bien ſe garder de mettre ſur l'orgelet, rien de rafraichiſſant, ni d'aſtringent, on feroit rentrer l'humeur au dedans, ce qui feroit dangereux pour l'œil.

7°. *Le manque de Cils.*

Ce n'eſt pas une grande difformité d'avoir les paupieres dénuées de cils, mais cependant c'eſt une difformité. La cauſe la plus ordinaire de l'abſence de ces poils dans les enfans, ſont les larmes trop fréquentes qu'ils verſent. Ces larmes ſont cauſtiques, & rongent les racines des cils ; elles ont même quelquefois une ſi grande acreté *, qu'elles entâment les joües. Ainſi, il ne faut pas s'étonner qu'elles puiſſent ronger les cils. Prenez garde à cela, peres & meres, ne laiſſez point trop pleurer vos enfans ; mais d'un autre côté, s'ils retiennent trop leurs larmes, cette ſuppreſſion peut leur cauſer la fiſtule lacrymale. D'ailleurs les larmes ne contribuent pas peu, à décharger le cerveau des enfans, ce qui leur ſauve bien des maladies. C'eſt pour cette raiſon, qu'en cer-

* Voyez l'Ouvrage de Chrétien Warlitz, intitulé : *Scrutinium lacrymarum*, imprimé à [illegible]rg, vol. *in*-12. année 1705.

tains Pays des Indes, où les enfans à la mammelle ne pleurent jamais d'eux-mêmes, on a toujours auprès de leur berceau, des orties prêtes, dont on les touche de temps en temps, pour les faire pleurer. Les Philosophes du Pays disent que si un enfant pleure au moins une heure par jour, il en devient plus grand, & vit plus long-temps *, en quoi ils ont très-raison. Comment donc se conduire en cette rencontre? c'est sur quoi il est difficile de donner une regle bien sure. Il y a cependant ici un tempérament à prendre; qui est de ne laisser pleurer les enfans ni trop ni trop peu. S'ils pleurent trop, leurs cils tombent; & s'ils pleurent trop peu, leur santé en souffre. On évite l'un & l'autre, en prénant le tempérament que je dis.

Quand les racines des cils sont absolument rongées, ils ne reviennent plus, quelque chose que l'on fasse. On a beau, quoiqu'en disent

* Voyez l'Ouvrage ci-dessus cité, *Scrutinium lacrymarum.*

certains Empiriques, appliquer alors sur les paupieres, la graisse d'ours, la moelle de cerf, le miel, & autres remédes semblables qu'ils disent avoir éprouvés; rien ne réüssit, c'est vouloir faire croître une plante lorsqu'elle n'a ni racine, ni semence. Mais s'il reste encore quelques racines de cils, & que les ouvertures par lesquelles ces racines peuvent pousser leurs tiges, ne soient pas absolument effacées, il y a de l'espérance, & l'on peut rappeller les cils, en frottant les tarses, c'est-à-dire les bords des paupieres, avec de la décoction de bétoine, de sauge, de lavande, de mélisse, & d'origan, y ajoutant un peu de miel.

8°. *Cils trop courts, ou en trop grande quantité.*

Les cils doivent être un peu longs, & bien garnis, sans quoi les paupieres, quelque belles qu'elles soient d'ailleurs, ont une grace de moins. Pour les faire croître lorsqu'ils sont trop courts, & les rendre

plus touffus lorsqu'ils sont trop clairsemés, il n'y a qu'à oindre souvent les paupieres avec de l'huile de genièvre, & de l'huile d'ambre, mêlées ensemble. Ou bien prendre une trentaine de mouches ordinaires, les écraser, & avec un peu de thérébenthine dissoute par le moyen d'un jaune d'œuf, en faire un emplâtre qu'on appliquera sur la paupiere. Cet emplâtre est excellent pour procurer la sortie des cils.

9°. *Hérissement ou recourbement des Cils contre l'œil.*

Ce hérissement n'est pas seulement difforme, mais il incommode l'œil considérablement, en le picotant sans cesse, & y causant de l'inflammation. Le meilleur reméde qu'on y puisse apporter, c'est de couper avec des ciseaux bien déliés, & le plus près que l'on peut, ces cils recourbés ; puis, de frotter aussitôt l'endroit chaudement avec du suc de fleurs de pas d'âne, & avec du lait ; ce reméde doit être recommencé souvent.

Des Yeux.

Après les difformités des paupieres, l'ordre demande que nous parlions d'abord ici de celle des yeux ; sçavoir, 1°. de l'œil louche ; 2°. de l'œil enflammé ; 3°. de l'œil égaré ; 4°. de l'œil squameux ; 5°. de l'œil clignotant ; 6°. de l'œil plus petit que l'autre ; 7°. de l'œil hagard.

1°. *L'œil louche.*

Les enfans sont louches, ou dès la naissance, ou seulement après la naissance. Quand c'est de naissance, la difformité n'est pas pour cela incurable, comme le croyent quelques Auteurs, à moins qu'elle ne soit héréditaire ; ce qui change bien le cas. Et comme l'enfant qui vient au monde, sans être louche, peut le devenir dans la suite, ainsi qu'il arrive si souvent, un enfant tout de même qui naît avec cette difformité, peut en guérir. L'œil est une partie extrémement fléxible dans

cette occaſion ; un rien peut rendre louche un enfant dès le ventre de la mere, & un rien peut enſuite, lui redreſſer l'œil ; mais il faut avoüer cependant, que la difformité dont il s'agit, eſt bien plus facile à guérir quand elle eſt contractée après la naiſſance ; elle procede preſque toujours alors, de la faute des nourrices, qui couchent leurs enfans dans de faux jours, où la lumiere ne leur vient pas du ſens qu'il faut ; au lieu qu'on doit les coucher de façon, qu'ils ayent la lumiere ſoit du jour, ſoit de la chandelle, vis-à-vis eux. Il y a peu de peres & de meres qui ne ſçachent cela ; mais ce n'eſt pas aſſez qu'ils le ſçachent, s'ils n'y font attention. Or ils n'y en font preſque jamais ; c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop les réveiller là-deſſus.

Une autre faute des nourrices, c'eſt lorſque pour appaiſer leurs enfans qui crient, elles leur préſentent tout contre leurs yeux, une poupée, un hochet, un chapelet, un colier, & autres choſes ſemblables qu'elles font voltiger, & qu'ils

ne peuvent regarder de ſi près ſans loucher.

Quand le *Strabiſme* (c'eſt le nom qu'on donne à cette maladie) eſt tout nouveau, on y remédie facilement; & quand il eſt invétéré, il ne céde à aucun reméde; mais invétéré ou non, il faut toujours en entreprendre le traitement, parce qu'il y a quelquefois des reſſources dans la nature, qui ne peuvent être devinées par les plus experts.

La premiere choſe à quoi il faut ſonger, c'eſt de ne laiſſer jamais les enfans regarder rien de trop près, ou trop de côté, ou qui ſoit ſitué trop directement au deſſus de leurs yeux.

Quelques-uns conſeillent de donner à lire aux enfans louches, des écritures menues, ou de les faire travailler à des ouvrages fins, comme tapiſſeries à petits points, broderies délicates, découpures; mais c'eſt de quoi il faut bien ſe garder; ce ſeroit le moyen d'augmenter le mal.

Pour ce qui eſt de la lecture, le moins qu'on y peut appliquer les

enfans louches, c'eſt le mieux. J'en ai vû qui apprenant à lire à trois ans & à quatre ans, devenoient encore plus louches, & dont on a redreſſé parfaitement la vûë, en diſcontinuant pendant ce temps-là de les faire lire. Qu'un enfant ſçache lire un an ou deux plus tard qu'il ne feroit; le mal n'eſt pas grand, & ce mal ſi c'en eſt un, eſt-il comparable avec celui dont on fait courir le riſque à un enfant, qui eſt d'être louche toute ſa vie?

Le ſecond moyen qu'on doit employer, c'eſt de faire pendant pluſieurs jours, matin & ſoir, environ l'eſpace d'un quart d'heure chaque fois, contempler à l'enfant louche, ſes propres yeux dans un miroir; avec cette précaution que chaque œil, ne contemple que celui qui lui répond dans le miroir; c'eſt-à-dire, que le droit ne regarde que le droit, & que le gauche ne regarde que le gauche. Ce petit aſſujettiſſement n'eſt pas grand choſe; l'on ne ſçauroit exprimer cependant, combien il eſt efficace pour redreſſer la vûë. Il vaut mieux que toutes les

beſicles

besigcles ; pourvû toutesfois que la difformité ne soit pas héréditaire ; auquel cas (je le répete) elle ne sçauroit guérir, de quelque maniere qu'on s'y prenne.

Si le Strabisme n'est pas considérable, on peut le négliger comme un défaut qui, absolument parlant, ne mérite pas le nom de difformité. Il y a des louches qui ne déplaisent pas. On aimoit dans le Duc de Montmorency, son œil un peu tourné, & même aujourd'hui on voit des personnes à qui c'est une espéce d'agrément, d'avoir le regard comme il l'avoit; on appelle cela *avoir l'œil a la Montmorency*. Mais il faut que la chose soit peu sensible; car d'avoir la vûë tout-à fait renversée, ne fut jamais un agrément L'Histoire rapporte que dans le Paganisme, on consacroit les Louches au service des Autels; mais peut-être n'étoit-ce pas toutes sortes de Louches. Quoiqu'il en soit, le Strabisme lorsqu'il n'a rien de trop apparent, n'est pas une véritable difformité. Ovide aimoit les yeux un peu lou-

ches, & Venus, selon lui, les avoit tels *.

2°. *Oeil en feu.*

On appelle cette maladie inflammation de l'œil, ou *ophthalmie*; les enfans y sont plus sujets que les autres. Elle empêche d'ouvrir l'œil, & fait beaucoup de douleur quand on s'expose à la lumiere; ce qui est cause qu'on est obligé alors de tenir sur les paupieres, un morceau de tafetas noir ou verd, pour empêcher les rayons de la lumiere de frapper la vûë. Ce mal vient d'un sang extrémement acre qui picote les vaisseaux délicats de l'œil, les gonfle & les rougit, ce qui cause en même temps une grande difformité.

Il y a deux sortes d'ophthalmies; l'une séche, l'autre humide. Dans cette derniere, l'œil pleure beaucoup, & dans l'autre il est sans écoulement de sérosités; ce qui vient de

* *Si Pœta est, Veneri similis. Ovid. de art. am.*

ce que le ſang qui dans celle-là gonfle les vaiſſeaux de l'œil, eſt moins aqueux : Mais dans l'une & dans l'autre le même traitement convient, qui eſt d'adoucir l'acreté du ſang, tant par des remédes internes que par des remedes externes.

Les remédes internes ſont 1°. d'évacuer d'abord par de douces purgations, les ſels acres du ſang. Ces purgations doivent être fort ſimples. Un peu de caſſe dans du petit lait, ſuffit, ou un peu de manne dans du boüillon, avec des tumarinds. Mais elles doivent être réïterées de temps en temps. il faut au reſte, éviter ici tous les Emétiques.

Le lendemain de la premiere purgation, il eſt à propos d'ouvrir la veine du bras, & le ſurlendemain celle du pied, obſervant là-deſſus, à l'égard du ſexe, les regles générales.

2°. Il faut faire boire au malade, des boüillons adouciſſans, faits avec le veau, le poulet, les écréviſſes, & la laituë, ſans boeuf, ni mouton.

3°. Il eſt néceſſaire de s'abſtenir

abſolument de vin, juſqu'à parfaite guériſon.

Les remédes externes ſont 1°. de raſer la tête, 2°. de prendre la moitié d'un blanc d'oeuf dur, dont on aura ôté le jaune, de le faire tremper pendant une demi-heure, dans de l'eau de fenoüil bien chaude, d'appliquer chaudement ſur l'oeil, le creux de cette moitié; ce qui ſe doit faire deux ou trois fois par jour, & une fois ſeulement par nuit, à quelque moment de réveil, & cela durant l'eſpace d'une ſemaine ou de deux, ſelon l'obſtination du mal.

3°. *Oeil égaré.*

Rien ne contribuë plus à rendre aux enfans, l'oeil égaré, que de leur faire regarder à la fois, une grande foule d'objets en mouvement; tels, par exemple, qu'une multitude d'hommes qui ſe ſuivent les uns les autres, ou un nombre conſidérable de gens qui danſent & qui ſautent, comme il arrive ſouvent à la campagne, dans certaines réjoüiſſances, où les nourrices portent leurs

enfans. Cette multiplicité d'objets ſur aucun deſquels ils n'ont pas le temps de repoſer la vûë, la leur égare ſouvent, pour peu qu'ils y ayent de diſpoſition, & fait qu'ils ne peuvent plus rien regarder que d'une maniere égarée. Ce défaut croît enſuite avec l'âge, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on voit tous les jours tant de gens qui en vous parlant, & ſemblant avoir les yeux ſur vous, ne vous regardent néanmoins pas. Ils ont la vûë ailleurs, & vous ne ſçauriez dire où ils l'ont; ce qui eſt une difformité d'autant plus fâcheuſe, qu'une perſonne qui n'a pas la vûë arrêtée, paſſe pour l'ordinaire, quoique ſouvent à tort, pour n'avoir pas, non plus, l'eſprit arrêté.

Ainſi prênez y garde, peres & meres, & ne ſouffrez jamais que les nourrices ou les ſévreuſes de vos enfans les portent ou les menent dans de grandes foules, comme proceſſions, & autres concours de monde.

Une autre cauſe encore qui égare quelquefois la vûë des enfans,

ſont ces joüets qu'on leur donne, & qu'on appelle des chaſſes, où par le moyen d'une petite manivelle qu'ils tournent, ils voyent tout d'un coup paroître diverſes figures qui ſe ſuivent les unes les autres, comme Liévres, Renards, Loups, avec un Chaſſeur en queuë qui ſemble les pourſuivre ; ils regardent attentivement ces petites figures fugitives, & à force de les faire paſſer & repaſſer devant leurs yeux, ils ſe troublent la vûë. Voilà à quoi l'on ne prend pas garde ; & cependant il ne faut quelquefois que cela, pour rendre à certains enfans, la vûë égarée.

Il n'y a rien de petit dans l'éducation des enfans, & tant pour le corps que pour l'eſprit, tout y eſt de conſéquence.

Au reſte, ce n'eſt pas toujours de regarder à la fois trop d'objets en mouvement, qui peut rendre la vûë d'un enfant égarée : cette difformité vient ſouvent auſſi de tenir trop long-temps, & trop fréquemment la vûë penchée ſur certains objets qui exhalent une odeur en-

nemie des yeux, comme 1°. sur certaines couleurs fraichement broyées; d'où vient que beaucoup de Peintres ont la vûë mal assurée ; 2°. sur des cadavres ouverts ; d'où vient que plusieurs Anatomistes qui sont toujours occupés à disséquer, ont aussi la vûë mal assurée. Je dis plusieurs; car tous les Anatomistes, non plus que tous les Peintres, ne contractent pas ce défaut, & il y en a plusieurs des uns & des autres, qui ont la vûë très-posée, ce qui est dû à la bonne constitution de leurs yeux. Mais toujours la chose est vraye en général, & je connois, entre autres, un jeune Anatomiste, qui, pour s'être appliqué dès ses tendres années, à faire des dissections, & avoir toujours eu alors, comme il les a encore aujourd'hui, les yeux frappés d'une odeur cadavéreuse, est devenu un exemple de ce que j'avance ici; sans parler du teint blême & livide que cette odeur de cadavre lui a procurée. Peres & meres, dont les enfans embrassent certaines professions qui peuvent quelquefois nuire aux yeux, prenez

bien garde s'ils ont la vûë propre à s'en accommoder, & ne les expoſer pas témérairement à l'avoir difforme toute leur vie.

La plûpart des enfans quand ils boivent, égarent leurs yeux de tous côtés, au lieu de regarder dans le gobelet où ils boivent, ce qui à la longue, lorſqu'on leur en laiſſe contracter l'habitude, leur égare la vûë. Le plus ſûr moyen de les corriger là deſſus; lorſque les avertiſſemens ſont inutiles, c'eſt de gliſſer adroitement un petit morceau de liége dans leur gobelet, lorſqu'on leur préſente à boire, & qu'ils ont les yeux ailleurs. Dès qu'ils ſentent ce liége à leurs lévres, ils regardent dans leur gobelet, & on ôte alors le liége; puis s'ils recommencent à regarder ailleurs en beuvant, on recommence tout de même à leur mettre le liege; enſorte qu'à la fin, ils ſont obligés pour boire, de baiſſer les yeux en beuvant, ce qui leur aſſure la vûë.

4°. *La Squamie, ou, l'Oeil ſquameux.*

L'œil ſquameux, ainſi appellé du mot latin *ſquama*, qui ſignifie écaille, eſt une difformité produite par de petites pellicules dures & écailleuſes, formées entre la paupiere, & le globe de l'œil, leſquelles ou empêchent abſolument la viſion, ou du moins la troublent conſidérablement, & dans l'un & l'autre cas, font faire à l'œil diverſes contorſions.

Quand la ſquamie eſt traitée ſelon l'art, & qu'elle l'eſt à temps, il arrive quelquefois que les petites écailles dont il s'agit, tombent de l'œil comme des parcelles de ſon*.

Une grande lumiere qui heurte les yeux juſqu'à les éblouïr extraordinairement, & à les ébranler dans leurs parties les plus intimes, eſt

* *Vitium in quo ſquamoſæ aut furfureæ particulæ è palpebrarum tunicis ſecretæ decidere ſolent. Zuing. Theatr. Prax. Med.*

fouvent la caufe de cette maladie. Outre plufieurs exemples qu'on en pourroit rapporter, on en a un bien remarquable dans la perfonne de Saint Paul, fur les yeux duquel, comme l'on fçait, fe formerent de ces petites pellicules en forme d'écailles, après qu'il eut été frappé de l'éclat de lumiere qui le renverfa par terre. Ces écailles l'empêcherent de voir le jour, & il ne recouvra la vûë qu'après qu'elles furent tombées. Ceux qui voyagent parmi les neiges, font obligés de porter des lunettes d'un verre particulier, pour défendre leurs yeux contre le grand éclat de la neige, & les préferver de ces écailles qui ôtent l'ufage de la vûë, lefquelles, lorfqu'elles font invétérées, s'incorporent tellement avec l'œil, qu'il faut toute l'induftrie de l'art pour les enlever.

Il y a des nourrices qui ne font pas difficulté d'expofer leurs enfans à toutes fortes de lumieres indifféremment, & à celle même du plus grand Soleil, fous prétexte que ce n'eft que pour quelques momens,

comme en traverſant un jardin, une cour, &c. mais il ne faut quelquefois qu'un de ces momens pour donner lieu aux écailles dont il s'agit, ſi tant eſt qu'on en ſoit quitte pour cela ; car en certains cas, un ſimple rayon de Soleil, dardé fortement ſur les yeux d'un enfant, peut l'éblouïr au point de lui faire perdre tout-à-fait la vûë.

Une autre précaution néceſſaire, c'eſt de ne jamais ſouffrir que les enfans ſoient à contre jour, lorſque le jour eſt trop grand ; mais de mettre un leger rideau entre eux & l'endroit d'où leur vient la lumiere ; ou bien de les tourner de façon qu'ils ayent le jour au dos, ou de côté.

Quand les enfans apprennent à lire ou à écrire, c'eſt une imprudence aſſez ordinaire à leurs Maîtres & à leurs Maîtreſſes, de les faire lire & écrire à contre jour ; il n'en faut pas d'avantage, en certaines circonſtances, pour leur rendre les yeux ſquameux, & leur renverſer tout-à fait la vûë.

Que dire ici de ces Maîtres, & de

ces Maîtresses qui ont assez peu de génie pour les laisser même lire & écrire au Soleil? En général, il ne faut jamais, quand on applique fortement ses yeux, les avoir à l'opposite de la lumiere; on voit souvent de jeunes Demoiselles travailler en tapisserie, ou coudre à contre-jour; leurs meres quelquefois, leur en donnent l'exemple, exemple pernicieux, & contre lequel on ne sçauroit trop déclamer.

Comme les Graveurs travaillent à contre-jour, la plûpart d'entre eux ont quelque chose d'altéré dans la vûë, malgré le soin qu'ils se donnent de mettre devant leurs fenêtres, certains papiers, pour rompre la trop grande lumiere. On peut juger par-là des précautions qu'il faut apporter pour ménager la vûë des enfans, par rapport aux contre-jours.

Lorsque nonobstant toutes les précautions, ou faute d'en avoir pris, il arrive qu'un enfant a les yeux squameux, qu'est-il à propos de faire pour le guérir? Il ne faut pas s'attendre que les écailles de

ſes yeux tombent miraculeuſement comme firent celles de Saint Paul. On doit recourir aux moyens naturels, dont un des meilleurs eſt le ſuivant. Ayez un gros de tutie préparée, un demi-gros de diaphorétique mineral, ſix grains de verd de gris, trois grains de camphre, & demi-gros de ſucre candi blanc; le tout bien réduit en poudre, mêlez cette poudre avec deux onces d'excellent beurre frais, lavé trois ou quatre fois dans de bon vin blanc. Puis détachez de cette mixtion la valeur d'un pois, dont vous oindrez les paupieres, & ferez entrer une partie dans les yeux; recommencez deux ou trois fois par jour. & continuez plus ou moins de ſemaines, ſelon l'opiniâtreté du mal.

5.° *La Clignote, ou l'Oeil clignotant.*

Il ne faut jamais, quand un enfant s'éveille, l'expoſer tout d'un coup au grand jour, cela le fait clignoter violemment; & lorſqu'on

ne veut point se gêner pour le ménager là dessus, son clignotement à force de recommencer tous les jours, tourne en habitude, & l'enfant clignote ensuite toute la vie, comme si quelque grain de poussiere, ou quelque brin de paille venoit de lui entrer dans l'œil, ce qui est très-difforme. On voit tous les jours de ces gens-là, & si on vouloit les interroger, on apprendroit de la plûpart, qu'ils ne sont devenus tels que par la cause que nous disons. Ce clignotemenr outré & habituel, quand il est ancien, ne se guérit pas aisément; mais quelque mal aisée qu'en soit la guérison, elle n'est pas absolument impossible; & voici un reméde bien simple pour en venir à bout, s'il y a de la ressource; c'est d'appliquer sur les paupieres, & autour des paupieres, un petit linge trempé dans du jus de pourpier; ce qu'il faut réïtérer plusieurs fois le jour, pendant des mois entiers.

Le clignotement n'est pas le seul mal qu'il y ait à craindre en exposant ainsi un enfant à la grande lu-

miere dès le moment qu'il s'éveille, & qu'on le tire de l'obscurité de son berceau ; on court risque de lui affoiblir considérablement la vûë, & souvent même de la lui faire perdre. Du temps de Charles-Quint, le Roy de Tunis fut aveuglé par la réverbération d'un bassin luisant qui lui fut mis devant les yeux ; Démocrite s'aveugla lui-même, par le brillant d'un bouclier. Théophile le Protaspataire raporte que Denys Tyran de Siracuse, aveugloit certains criminels en les tenant dans un cachot où l'on n'appercevoit pas la moindre lumiere, & en les faisant ensuite exposer tout d'un coup au plus grand jour, * après qu'ils avoient été un très-long-temps enfermés dans les plus épaisses ténebres.

* *Le origini della Lingua Italiana, compilata dal Sign. Egid. Menagio Gentiluomo Francesc Fol. in Genevâ, 1686.*

6°. *Monopie, ou, Oeil plus petit que l'autre.*

Il y a des perſonnes qui ont un œil ſi petit, qu'on diroit preſque qu'elles n'ont qu'un œil; c'eſt ce qui a fait donner le nom de *Monopie* à cette difformité, & appeller tout de même, du nom de *Monope*, celui en qui elle ſe trouve : expreſſions imitées du grec, dont la premiere ſignifie *œil unique*, & la seconde, *qui n'a qu'un œil*. Ceux & celles qui naturellement n'en ont qu'un, ou pour parler plus juſte, qu'on ſuppoſe n'en avoir qu'un, on les nomme auſſi *Monocules*, terme grec qui ſignifie pareillement *qui n'a reçu de la nature qu'un œil*. On les nomme encore *Arimaſpes*, du nom d'anciens Peuples de Scythie, que quelques Auteurs ont écrit fabuleuſement n'avoir qu'un œil, & l'avoir au milieu du front. Mais quoique cette unité d'œil, ſoit une fiction, & qu'entre les animaux qui voyent, il n'y en ait point à qui la nature n'ait donné qu'un œil, on n'a pas

laiſſé

laissé d'appeller ces Peuples *Arimaspes*, terme qui en langue Scythique, veut dire, *qui n'a qu'un œil*, *Ari* dans cette langue, signifiant *seul*, & *Maspe* signifiant *œil*. *

Ce qui a donné occasion à la fable dont il s'agit, est que les Scythes en question, passoient toute leur vie à tirer de l'arc, & que comme pour bien tirer de l'arc, on ferme un œil, tandis que l'autre est ouvert, ils s'étoient si fort habitués à ne se servir que d'un œil, que l'autre, à force d'être tenu si souvent fermé, ne paroissoit presque plus. ** Ils s'accoutumoient à cet exercice, dès l'enfance, ensorte qu'il n'y avoit chez eux ni jeune ni vieux qui n'eût un œil plus petit que l'autre. On voit par-là combien il est facile de devenir Arimaspe. Les enfans s'amusent souvent à regarder des moucherons, & autres petits insectes, dans des microscopes; il faut pour cela, qu'ils ferment un œil, & s'ils

* *Anton. Muret. Opera, Tom. 3. variar. Lection. Lib. 13. cap. 8.*

** *Id. ibid.*

reviennent fréquemment à la charge, les voilà dans le cas des *Arimaſpes.*

Quand les enfans ſont un peu grands, on leur donne, ſi ce ſont des garçons, des cannes à lorgnettes. Or pour ſe ſervir de ces lorgnettes, il faut, tout de même, qu'ils ferment un œil, & s'ils recommencent ſouvent, les voilà encore dans le cas des Arimaſpes. Ce n'eſt pas tout, on leur donne bientôt des lunettes d'approche, pour ſe divertir pendant les vacances, & autres temps de loiſir. Ces lunettes ne ſont de nul uſage, ſi pour les employer, on ne ferme un œil; autre cas ſemblable à celui des Arimaſpes. Comment après cela veut-on qu'un enfant, qui aura de la diſpoſition à la Monopie, ne devienne pas *Monope*, ou ce qui eſt la même choſe, *Arimaſpe*, dans le ſens que nous l'entendons? Mais comment ſçavoir ſi un enfant a de la diſpoſition à la *Monopie*? La choſe eſt difficile; c'eſt pourquoi dans ce doute, il vaut mieux prendre le parti le plus ſûr, qui eſt de faire enſorte

qu'avant un certain âge, il ne connoiſſe ni microſcopes, ni lorgnettes, ni lunettes d'approche.

7°. *Oeil Hagard, ou Oeil féroce.*

Cette difformité eſt ordinairement l'effet d'une mauvaiſe éducation. On laiſſe prendre à un enfant, la coutume de regarder avec colere, ceux qui le contrediſent, & qui ne ſe ſoumettent pas à tout ce qu'il demande ; il n'en faut pas davantage pour lui rendre l'œil hagard. Une gouvernante ſage combattra l'humeur emportée & hautaine d'un enfant, une mere peu prudente lui paſſera tout. L'enfant qui ſe verra ſoutênu s'en prévaudra : Il deviendra encore plus emporté, plus hautain, plus féroce. Il regardera tout le monde avec un air altier, & juſqu'à ſa mere même.

Voilà ce qui gâte ordinairement les enfans, & leur rend les yeux hagards. Défaut que rarement l'âge corrige, & que ſouvent il augmente.

L'œil hagard a je ne ſçai quoi de

furieux & de menaçant. Ce qui a fait dire à Boileau dans ſon Lutrin, en parlant de l'Orlogere irritée contre ſon mari, & auſſi boüillante, de colere, que cette femme que décrit Plaute dans la Comedie de *Caſine* *, & que cette autre qu'il décrit dans la Comédie du *Phantôme* **.

Elle tremble, & ſur lui roulant des yeux hagards,
Quelque temps ſans parler laiſſe errer ſes regards,
Mais enfin ſa douleur ſe faiſant un paſſage,
Elle éclate en ces mots, que lui dicte la rage, &c.

Puis, dans le même Poëme, en faiſant parler le Marguillier Sydrac à ceux qui ont peur du hibou caché dans le Lutrin.

* *Caſin. Act. 2. Scen. 5. v. 17. où le valet Olimpio en ſe plaignant de ſa maitreſſe qui s'emporte, dit:* Nunc in fermento tota eſt, ita turget mihi.

** *Moſtel. Act. 3. Scen. 2. v. 10. où le vieillard Simon, en parlant de ſa femme qui fait le diable au logis, dit:* Tota mihi turget uxor, nunc ſcio domi.

Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre,
J'ai, moi seul, autrefois, plaidé tout un Chapitre,
Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.

Enfin, les yeux hagards sont tout l'opposé des yeux doux, & c'est en ce sens que Desmarets a dit dans ses Visionnaires.

Doncques rigoureuse Cassandre,
Tes yeux, entre doux & hagards,
Par l'optique de tes regards,
Me vont pulvériser en cendre.

Quels remédes, au reste, peuvent corriger les yeux hagards dans les personnes qui ont passé un certain âge ? Il n'y en a point. C'est pourquoi il est d'une grande importance de s'y prendre de bonne heure, pour empêcher les enfans de contracter une telle difformité.

Premierement, peres & meres, ne leur donnez que des nourrices qui ayent le regard doux ; secondement, quand ils sont un peu grands, & qu'ils commencent à comprendre ce qu'on leur dit, ne souffrez pas qu'ils regardent personne avec

des yeux de colere ; troifiémement, ne les reprenez jamais avec emportement ; car ils imiteront, en tout, vos mauvaifes manieres ; quatriémement ; ne permettez pas qu'ils faffent rien qui choque le bon naturel : Ils feront fouvent portés à s'éloigner de ce bon naturel, par l'exemple de certains domeftiques, qui tueront, de fang froid, un chien, un chat, un oifeau, &c. Chaffez ces domeftiques, & que vos enfans ne les voyent jamais ; cinquiémement empêchez qu'on ne leur perfuade que les bêtes ne fentent rien. Cette doctrine eft toute propre à rendre les enfans cruels ; ils tueront tranquillement un moineau, un ferin, &c. ce qui peut aller loin, & à force de fe faire un naturel féroce, ils en contracteront jufqu'à la phyfionomie, qui fera d'avoir les yeux hagards.

Il eft dit de Caïn dans la Genefe, qu'après fon meurtre, Dieu lui imprima une marque pour empêcher que ceux qui le rencontreroient, ne le tuaffent ; plufieurs prétendent que cette marque confiftoit dans

un air affreux qui faisoit fuir tout le monde, ensorte que personne n'osoit aborder Caïn. Cet air affreux étoit, à ce qu'on croit, ce qu'on entend par les yeux hagards, dont le seul aspect ne se peut qu'à peine soutenir, comme le témoigne Boileau, dans ces vers que nous venons de citer.

Et le Barreau n'a point de monstres si hagards ;
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.

Bien des gens appellent les yeux hagards, *des yeux a la Caïne*; autre motif, peres & meres, qui doit vous engager à apporter tous vos soins, pour garantir vos enfans d'avoir de tels yeux. Mais que faut-il faire à une jeune personne qui les a tels? C'est de lui répréfenter combien cette difformité est choquante, & de l'engager par-là à régler sa vûë dans un miroir. A force d'y travailler elle en pourra venir à bout; pourvû toutefois qu'elle sçache se commander, & qu'elle réprime son humeur pétulante ; car il est difficile qu'une personne grave & posée ait les yeux hagards.

Au reſte, quand on les a ainſi, il faut abſolument s'abſtenir de vin, pour peu qu'on en boive ; à plus forte raiſon le doit-on faire lorſque l'on en boit beaucoup. Il faut éviter, outre cela, tous les alimens capables d'enflammer le ſang, & n'uſer que de ceux qui peuvent l'adoucir.

Mais en voilà aſſez ſur le ſujet des yeux, venons aux Joües.

Des Joües.

Les joües doivent être unies, médiocrement rondes & pleines, & d'égale groſſeur. C'eſt un défaut 1°. de les avoir plattes, 2°. de les avoir creuſes, 3°. de les avoir remplies de boutons, & d'éleveures, 4°. de les avoir bourſouflées, 5°. de ne les avoir pas d'égale groſſeur. Nous allons traiter par ordre ces cinq articles.



1°. *Joües plattes.* 2°. *Joües creuses.* 3°. *Joües pleines d'éleveures, de boutons, de d'artres, &c.*

Rien ne contribuë plus aux deux premiers défauts, qu'une bouche où il manque quelques grosses dents ; ainsi l'on ne sçauroit trop ménager ces dents-là aux jeunes personnes par rapport aux joües. Ceci concerne les enfans déja un peu grands. Mais une faute considérable que l'on commet journellement quand ils sont encore bien petits, & qui leur gâte extrémement le visage, c'est de permettre qu'ils soient baisés par toutes sortes de personnes ; rien n'est plus capable de leur applatir les joües, & outre cela d'y causer des boutons, & autres difformités semblables.

Vous souffrez tranquilement, peres & meres, que les premiers venus appliquent leurs lévres souvent très-mal-propres, sur les joües tendres & délicates de vos enfans.

C'eſt une grande imprudence de votre part, & qui eſt cauſe ordinairement, que leur viſage devient plein de galles, de dartres, & d'autres malpropretés dangereuſes *. Empêchez donc qu'on ne baiſe ſi librement vos enfans, & lorſque par ces baiſers, ou par d'autres cauſes, leur viſage aura contracté les malpropretés que nous venons de dire, gardez-vous d'employer aucun reméde qui puiſſe renvoyer au dedans, l'humeur qui les produit. Prenez plutôt le parti de ne rien faire, que de faire quelque choſe de mal-à-propos ; un peu de petit lait tiede eſt tout ce que la prudence permet alors d'appliquer ſur les joües.

Voilà pour ce qui regarde les joües dartreuſes, boutonnées, &c. Venons aux joües bourſouflées.

* *In facie quoque hoc malum erumpit; quandò nimirùm infantes frequentibur admodùm oſculis ancillarum lambuntur, atque harum ſalivâ madent.* Theod. Zuing. Theatr. Prax. Med.

4°. *Joües boursouflées.*

On laisse quelquefois prendre à un enfant la coutume d'enfler les joües, comme s'il s'agissoit de soufler sur un charbon, pour l'allumer. Cette habitude tourne souvent en nature, & devient alors d'autant plus choquante ; qu'elle donne un air rude & colere ; car naturellement, lorsqu'on se met en colere, on enfle les joües. Cela s'est fait de tout temps ; & Horace parlant de certaines gens qui mériteroient, selon lui, que Jupiter se mît en colere contre eux, ne dit autre chose, pour exprimer sa pensée, sinon qu'ils mériteroient que *Jupiter enflât ses joües contre eux* *.

Il ne faut pas, aureste, confondre ici les joües enflées de vent, avec les *jouflues* ; ces dernieres sont un effet d'embonpoint, & n'ont rien de désagréable ; on dit tous les jours,

* *Quid causæ est, meritò quin illis Jupiter ambas Iratus buccas inflet?*

Horat. Sat. Lib. 1. *Sat*, 1.

un gros joufflu, une grosse joufluë, sans exprimer par-là aucune difformité; au lieu que lorsqu'on dit de quelqu'un qui s'enfle sans cesse les jouës avec le soufle de sa bouche, que c'est un *boursouflé*, on fait entendre un véritable défaut.

Il est surprenant au reste, que ce défaut n'étant qu'une habitude, si peu de gens s'en corrigent; mais c'est que passé un certain âge, l'habitude devient une seconde nature.*

5°. *Joüe plus grosse que l'autre.*

Il y a des enfans qui naissent avec une joüe plus grosse que l'autre. Cette difformité se dissipe quelquefois d'elle-même; mais quelquefois aussi, elle dure toute la vie, si l'on ne songe promptement à y remédier; le moyen de le faire, c'est sitôt que l'enfant est né, de lui étuver la joüe avec du vin chaud, dans lequel ayent boüilli des feüilles de chardon benit, puis d'y appliquer

* *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.* Hor.

une compresse trempée dans le même vin, & renouveller ce topique de quatre en quatre heures pendant quelques jours ; il faut avoir soin en même temps de frotter légérement la joüe avec les doigts, pour dissiper l'humeur qui l'abreuve, laquelle n'est ordinairement qu'une simple sérosité. Mais cette sérosité toute simple qu'elle est, peut prendre de la consistance par le repos : & l'on prévient cet accident par la fomentation ci-dessus, aidée du mouvement des doigts que l'on passe & repasse doucement sur la joüe de l'enfant.

Des Oreilles ; des Lévres ; du Menton, & de la Peau du Visage.

Les oreilles, les lévres, le menton, & la peau du visage, sont les autres parties extérieures de la face, desquelles il nous reste à parler ; avant que de venir à ce qui concerne les gencives, les dents & la langue, qui sont moins extérieures.

Des Oreilles.

Conditions qu'elles doivent avoir.

Les oreilles font un grand ornement de la tête quand elles font bien faites ; comme de ne pas excéder une certaine grandeur ; d'être bien plaquées, bien ourlées, & d'avoir tous ces petits jours & replis vermeils, qui en compofent le veftibule. *

Les grandes oreilles ne fe peuvent corriger ; & quand on les a telles, le meilleur parti à prendre, c'eft de les cacher, ou du moins de ne les pas découvrir entierement, ce qui eft bien facile. Il fe trouve cependant tous les jours, de jeunes filles qui, ayant les oreilles prefque auffi larges que la paulme de la main, fe coëffent en *belle oreille*, ce qui eft d'une difformité horrible. D'autres ont les oreilles écartées, comme des aîles de moulin à vent, & ne

* Voyez Liv. premier, pag. 12. toutes les parties de l'oreille extérieure.

laissent pas tout de même, de se coëffer en arriere, ce qui est d'une difformité encore plus grande. On est à plaindre d'avoir des défauts qu'on ne puisse cacher; mais d'en étaler que l'on peut dérober à la vûë, & de les étaler comme des perfections, c'est être encore plus à plaindre.

On ne sçauroit apporter trop de soin pour rendre les oreilles d'un enfant, bien plaquées. On voit quelquefois, des nourrices, des févreuses, & qui plus est, des meres, qui en coëffant un enfant, lui laissent toujours échapper l'oreille en dehors, au lieu de l'assujettir sous le bonnet; cette oreille, à force d'être ainsi abandonnée à elle-même, se recourbe en bas, & semblable à un camelot qui a pris son plis, elle ne revient jamais. Un sçavant Anatomiste remarque que *les oreilles qui n'ont pas été contraintes par des bandes, pendant la jeunesse, sont naturellement courbées en devant.* * Aureste, il faut

* *M. Winslow. exposit. Anatom. de la structure du corps humain.*

que l'oreille, pour être bien plaquée, soit comme colée contre la tête, & qu'elle y joigne si fort qu'on ne puisse, sans l'écarter, mettre le plus mince papier entre elle & la tête.

On a, dans quelques Pensions, & quelques Colleges, la mauvaise coutume, pour punir les enfans, de leur tirer les oreilles. Peres & meres qui avez des enfans dans de telles Pensions, ou de tels Colleges, ne les y laissez que le moins qu'il est possible. Il ne faut pas avoir tiré bien des fois les oreilles à un enfant, pour qu'elles deviennent grosses, longues & pendantes; car ces parties, comme nous le verrons dans un moment, ont une grande disposition à s'étendre. Encore n'est-ce pas là tout le mal qui en est à craindre; la dureté de l'oüie, & quelquefois même la surdité, peuvent être l'effet de ce tirement d'oreilles.

Ce n'est pas assez que les oreilles soient bien plaquées, bien * our-

* *L'ourlet de l'oreille est le rebord dont elle*

lées, & qu'elles ayent tous les petits tours & replis dont nous venons de parler. Il faut, outre cela, qu'elles soient très-unies de peau, tant en devant qu'en arriere, & qu'on n'y apperçoive pas le moindre poil. On doit, tant pour leur conserver cette perfection si elles l'ont, que pour la leur procurer, si elles ne l'ont pas, les laver tous les matins, assiduëment, avec un peu d'eau & de vinaigre; & si l'on y apperçoit quelques poils, les couper; je dis les couper, & non, les arracher; parce qu'en les arrachant on les rend plus épais.

Je reviens aux oreilles grosses & pendantes, pour avertir qu'on ne doit donner de lourds pendants d'oreilles aux jeunes personnes, que le plus tard que l'on peut, de crainte de leur allonger les oreilles. Il est parlé d'un Roy des Indes, qui a pour sa garde un noble corps de troupes, dont les principaux

est environnée, depuis le haut jusqu'en bas, & qui aboutit à cette partie molle & charnue où se mettent les pendants d'oreille.

Officiers ont les oreilles si grandes qu'elles leur descendent sur les épaules ; ce qui vient de ce que dès leur naissance, on a soin de les leur percer, & d'y insinuer des pendants lourds, qui les tirent en bas. On lit aussi que les Naïres, ou Nobles de la côte de Malabar, destinés par leur naissance, à porter les armes, se distinguent de même des autres Indiens, par ces oreilles longues & pendantes qu'ils se procurent à dessein, en les tirant. Ils se font reconnoître à cette marque.

Parmi les femmes du Royaume d'Aracan, les plus longues oreilles sont les plus belles, & pour se les rendre bien longues, elles se les font traverser avec certains rouleaux de parchemin que l'on grossit de temps en temps, & qui sont construits de maniere qu'ils font pendre le bout de l'oreille, jusques sur l'épaule. * On voit par-là combien les oreilles ont de disposition à s'étendre.

* *Voyage de Gautier Schouten aux Indes Orientales.*

Des Lévres.

Les difformités des Lévres, dont nous allons parler, sont 1°. le Bec de Liévre, 2°. l'Inversion, 3°. la Gersure, 4°. l'excessive Grosseur, 5°. les Lévres béantes.

1°. *Bec de Liévre.*

Le Bec de Liévre dont il s'agit ici, est un vice naturel de conformation dans lequel l'une des deux lévres, mais plus souvent la supérieure, se trouve fenduë perpendiculairement dans le milieu, comme celle du lievre. M. Dionis dans son excellent Cours d'Opérations de Chirurgie, raconte que la femme d'un Officier du Roy, étant accouchée à Versailles dans le grand Commun, (où lui, M. Dionis, demeuroit alors) l'envoya chercher aussi-tôt, pour voir son enfant qui étoit né avec un bec de liévre; Qu'il lui demanda si pendant sa grossesse, elle avoit regardé, avec attention, quelque lievre, & qu'elle lui répon-

dit, que dans le commencement on lui en avoit fait présent d'un qu'on pendit à sa fenêtre, & qu'elle eut quelque temps, la vûë attachée sur ce lievre.

Zuinger & plusieurs autres Auteurs de Médecine, sont tous de même, de ce sentiment, que la difformité en question vient ordinairement de l'imagination de la mere *. Quoiqu'il en soit, il s'agit de sçavoir quelle conduite il faut tenir à l'égard d'un enfant qui vient au monde avec un bec de lievre. Presque tous les Médecins s'accordent à dire qu'il en faut venir à l'opération Chirurgique, qui est de couper avec des ciseaux les deux bords de la division l'un après l'autre, puis de les recoudre avec plusieurs points d'aiguille. Mais cette opération peut devenir mortelle à l'enfant, si on la

* *Quoad causam verò efficientem hujus deformitatis, verisimile est illam non nisi à spiritibus animalibus, in diducendis sufficienter labiorum musculorum filamentis, per aliquam matris gravidæ fortem imaginationem, impeditis provenire. Zuing. Theatr. Prax. Med.*

lui fait trop tôt après sa naissance. On doit attendre qu'il ait atteint l'âge de cinq à six ans, & encore bien examiner alors si les deux bords du bec de lievre ne sont point trop distans l'un de l'autre, pour pouvoir être raprochés facilement ; car en ce cas il ne faut pas souffrir qu'aucun Chirurgien en entreprenne la réünion. C'est de quoi on ne sçauroit trop vous avertir, peres & meres.

Quant à l'âge, il y a des Chirurgiens qui n'y regardent pas de si près, & qui croyent qu'un enfant peut souffrir cette opération dès l'âge le plus tendre ; mais pour un à qui elle réüssira, il y en aura cent à qui elle sera malheureuse, soit par la mort qu'elle leur causera, soit par son inutilité & la difformité extréme qui s'en suivra ; M. *Rabouhuise*, Chirurgien Hollandois, dit l'avoir toujours faite avec succès, à des enfans, dès leurs plus tendres années *. Mais c'est un point sur lequel on ne sçauroit trop suspendre

* *Anat. Chir. de Palfin, part. 4. chap.* 11.

ſon jugement. M. Dionis, en parlant de cette Dame dont nous avons fait mention ci-deſſus, laquelle l'envoya querir pour un enfant dont elle venoit d'accoucher, lequel avoit un bec de lievre, avertit qu'il remit à faire l'opération jusqu'à ce que l'enfant eût quatre ou cinq ans, âge auquel cet enfant ne parvint pas, étant mort à trois ans. Puis il ajoûte qu'il la pratiqua ſur un autre enfant de Verſailles qu'il avoit fait attendre juſqu'à ce même âge, & qui guérit parfaitement, ne lui étant reſté qu'une legere cicatrice très-peu difforme. C'eſt à vous, peres & meres, à prendre là-deſſus vos meſures

2°. *Inverſion des Lévres.*

L'Inverſion des lévres conſiſte en un renverſement du dedans des lévres en dehors; quand un enfant naît avec cette difformité, il ne faut point s'en inquieter d'abord; parce que ſouvent la nature la répare d'elle-même au bout de quelques jours. Tout ce qu'on peut faire en atten-

dant, c'eſt de fomenter de temps en temps, la lévre avec un peu de vin chaud, en la repouſſant doucement dans ſa place. Puis, ſi la nature ne fait rien, c'eſt d'appliquer à la nuque un petit morceau de racine de thymeléa, & de l'y laiſſer juſqu'à ce qu'il ait tiré une certaine quantité de ſéroſité, dont l'abondance & l'acreté eſt la cauſe ordinaire de ce renverſement.

3°. *Gerſures, Elevûres, Fentes, Crevaſſes, Galles des Lévres.*

Les lévres ſont recouvertes d'une peau extrémement mince, qui, dans les jeunes perſonnes, ſe gerſe, ſe fronce, & ſe fend aiſément au froid; ſur-tout au vent de biſe. Une chaleur exceſſive d'entrailles deſſéche auſſi quelquefois cette même peau, & la fait éclater de maniere qu'elle ſe partage en petites lames comme des parcelles de ſon. Il arrive encore très-ſouvent qu'ayant touché des choſes malpropres, & ſe portant auſſi-tôt les doigts à la bouche, on ſe fait gerſer & élever

la peau des lévres. Mais quand on a touché certaines choses vénimeuses, on n'en est pas quite pour une simple gersure ou élevûre ; un Auteur moderne parle d'une servante, qui, pour s'être porté la main à la bouche, peu après avoir touché une salamandre qu'elle rencontra dans du fumier, eut les lévres enflées d'une maniere énorme. *

Boire après des personnes malpropres, ou qui ont l'haleine forte, fait aussi très-souvent élever la peau des lévres, & y cause des boutons.

Le reméde à la gersure des lévres quand elle est simple, & à la galle des lévres, c'est de les frotter avec la pommade suivante, dont on trouve la description dans plusieurs Pharmacopées, & qui est la meilleure de toutes celles que l'on peut choisir en cette occasion : Prendre trois onces de graisse de roignon de veau, faire fondre cette graisse sur un petit feu, puis la couler, & ensuite la laver dans plusieurs eaux. Cela étant fait, la remettre sur un très-petit feu, avec autant de cire blanche,

* *Traité du Ch. par M. Vir,*

deux

deux onces d'huile d'amandes douces, tirée par expreſſion, demi-once de blanc de baleine, & un petit morceau de racine d'orcanette bien écraſée, laiſſer fondre doucement le tout, juſqu'à ce que la racine d'orcanette ait communiqué ſa rougeur, & le bien remuer; après quoi retirer la pommade, & la mettre dans un petit pot de fayence bien propre.

Cette pommade ne ſert de rien quand on a les lévres enflées ou galeuſes pour y avoir porté les doigts après avoir touché quelque choſe de vénimeux, ou pour avoir beu après des perſonnes d'une haleine forte, ou qui ont mal aux lévres. L'eſprit de vin, ou l'eau thériacale dont on frotte les lévres, eſt alors le meilleur reméde.

Une choſe qui fait beaucoup de tort aux lévres des enfans, & à quoi l'on ne prend pas garde, ce ſont les chifflets qu'on leur donne. Toutes ſortes de perſonnes chifflent dans ces chifflets, & il n'y a pas dans une maiſon, un domeſtique galeux qui n'y applique ſes lévres.

L'enfant porte à la bouche ces chifflets, qui quelquefois sont encore pleins de la salive des domestiques malpropres qui y ont chifflé. Jugez de ce qui en doit arriver.

Il y a des personnes qui ont mal aux lévres par une cause qu'on ne s'est pas non plus jusqu'ici avisé de soupçonner, & qui est cependant très-commune. On a coûtume, lorsqu'on se met à écrire avec une plume nouvellement taillée, de porter à la bouche le bec de la plume pour le moüiller, & lui faire prendre par ce moyen, plus facilement l'encre. A moins qu'on n'ait taillé soi-même la plume, ou qu'elle ne l'ait été par une personne qu'on sçache certainement être tres-saine, il faut bien se garder de la porter ainsi aux lévres, parce que ceux qui taillent les plumes, ne manquent jamais de les porter eux-mêmes à leur bouche pour les essayer; après quoi ils les secouënt, mais d'une maniere à y laisser toujours un peu de leur salive; or ce peu de salive, en quelque petite quantité qu'il soit, & quoique desséché depuis, est un le-

vain, qui, si la personne a mal aux lévres, & qu'elle soit attaquée de quelque maladie contagieuse, peut faire beaucoup de tort aux lévres tendres & délicates d'une jeune personne qui portera ces plumes à sa bouche.

Il y a des fiévres dans lesquelles il vient des galles aux lévres, ce qui est l'annonce d'une parfaite guérison; ces galles ne demandent aucun remède; il les faut laisser & n'y point toucher, elles s'en vont avec la fiévre.

4°. *Grosses Lévres.*

On prétend que les grosses lévres marquent peu de génie. Ce signe néanmoins est bien équivoque. Il y a des personnes qui, avec de grosses lévres, ont beaucoup d'esprit, & d'autres, qui avec de petites lévres bien mignones ont très-peu de génie. Mais comme, en général, les grosses lévres ne préviennent pas favorablement, & que l'on ne sçauroit corriger les préjugés publics, les peres & les meres qui ont des

enfans en qui ſe trouve ce défaut, ne doivent pas négliger d'y chercher des remédes. Il n'y en a point paſſé un certain âge. Mais dans l'enfance, & dans la grande jeuneſſe, il y en a quelquefois. Qui ſont-ils? Ce ſont les hydragogues, c'eſt-à-dire les remedes qui purgent les ſeroſités. Ces remedes ſont, ou internes ou externes; les internes ſont entre autres, la poudre cornachine, & le ſel d'ebſon; les externes ſont les maſticatoires & les véſicatores. On ne ſçauroit trop recommander ici la poudre cornachine & le ſel d'ebſon pour les jeunes perſonnes. On les purge de mois en mois, avec la poudre de cornachine, délayée dans un boüillon, & de quinze en quinze jours avec le ſel d'ebſon, délayé de la même maniere. Quant aux maſticatoires, il les faut employer tous les jours ſans interruption, & n'en point choiſir d'autres que le maſtic en larmes; on en mâche une médiocre quantité tous les matins à jeun. La racine de pyrethre doit être évitée ici avec grand ſoin, elle décharge les eaux,

mais elle brûle la bouche, & desséche trop.

Pour ce qui est des véficatoires, le meilleur dans cette occasion, c'est la racine de thimelæa appliquée vers les oreilles ; les grosses lévres ne procédent que d'une sérosité surabondante qui les abbreuve. Ainsi il n'y a pas de meilleur expédient pour en diminuer l'excessive grosseur, que d'évacuer la sérosité superfluë, mais il faut s'y prendre de bonne heure ; car passé l'enfance & la premiere jeunesse, il n'est plus temps.

Je ne dis rien du régime de vivre ; l'on comprend assez, qu'il doit être desséchant, & qu'ainsi il faut éviter tous les alimens capables de produire un sang trop séreux, tels que sont les salades, la grande quantité de fruits, &c. la biére, le cidre.

Dans la Guinée, les filles qui veulent paroître belles, employent plusieurs artifices pour se grossir les lévres. * Mais dans ces pays-ci, on est d'un autre goût. De grosses lé-

* *Histoire des Indes Orientales. Liv. 5. ch. 44.*

vres à un homme ſont déſagréables, mais à une femme c'eſt une difformité des plus grandes. Aureſte, ſi après avoir tenté les remédes cideſſus, on voit qu'ils ne ſuffiſent pas, il faut appliquer ſur la tête, des ſachées de ſauge, de marjolaine, de romarin, & de fleurs de camomille, en poudre, & les y laiſſer pluſieurs jours, excepté les nuits, de crainte qu'ils n'entêtent par une odeur trop forte.

5°. *Lévres béantes.*

Il y a des gens qui par habitude, ont continuellement les lévres ouvertes, comme ce Prince, qui, étant un jour à la chaſſe par une groſſe pluye, ſe plaignoit à ſes Officiers, qu'il lui pleuvoit dans la bouche, & qui s'attira pour réponſe, qu'il n'avoit qu'à la fermer. Avis qu'il eut bien de la peine à ſuivre, tant il avoit contracté l'habitude du contraire. Les enfans ont ſans ceſſe les doigts dans la bouche, & la tiennent preſque toujours ouverte, ce qui fait que la coutume s'en con-

tracte de bonne heure ; enforte qu'il n'est pas étonnant que dans la suite ils la conservent, si des parens ne sont vigilans à la prévenir. Au reste, l'habitude n'est pas toujours ici à accuser, & souvent le caractere des personnes contribuë beaucoup à la difformité dont nous parlons. Il est certaines gens à qui la seule vûë des objets qui les environnent, fait ouvrir la bouche, comme si c'étoit la premiere fois de leur vie, qu'ils vissent quelque chose. Gens stupides en qui l'on ne remarque, pour ainsi dire, que la *premiere apprehension de l'ame*, ils ont toujours les lévres écartées, & ne peuvent non plus, se corriger de cette difformité, que de leur imbécillité qui en est la cause.

Il est triste de voir (comme il n'arrive que trop souvent) des personnes d'ailleurs raisonnables & judicieuses, ressembler à gens de cette espece, par le seul effet d'une habitude que des parens négligens leur auront laissé contracter. C'est pourquoi l'on ne sçauroit trop recommander aux peres & aux meres,

d'être vigilans sur ce point, & de ne jamais souffrir que leurs enfans s'accoutument ainsi à écarter les lévres, & à ressembler à des imbécilles. Il faut cependant avoüer que ni l'habitude ni l'imbécillité, comme nous venons de l'observer, ne sont pas toujours la cause d'un tel défaut. Il y en a une autre très commune & fort naturelle que voici.

Pour que la respiration se fasse librement & parfaitement, il faut que l'air entre & sorte continuellement par les narines. On sçait la communication de ces parties avec la bouche pour le passage de l'air qui va aux poûmons. Il arrive souvent que les sinus, les glandes, ou les vaisseaux excrétoires du nez, s'obstruent, & s'engorgent de maniere que l'air ne peut entrer par le nez dans la bouche pour suivre les routes qui conduisent aux poûmons. Ce passage étant fermé ou bouché par des embarras, ou si l'on veut, par quelque défaut de conformation, il faut alors que tout l'air nécessaire à la respiration, entre par la bouche; & comme né-

cessairement & sans cesse il faut respirer, il faut aussi, dans le cas dont il s'agit, ouvrir nécessairement la bouche, & la tenir nuit & jour continuellement dans cette situation, pour recevoir une plus grande quantité d'air. C'est ce qui fait que l'on contracte, sans qu'on puisse s'en dispenser, la difformité d'ouvrir perpétuellement les lévres & la bouche, & d'avoir par conséquent la bouche béante Un autre effet fâcheux de cet embarras, c'est qu'on est presque toujours obligé de parler du nez. Si quelque défaut de conformation empêche l'air d'entrer, & de pénétrer par le nez dans la bouche, & qu'il s'ensuive une nécessité de tenir les lévres écartées, & la bouche ouverte, pour recevoir plus d'air, cette difformité, aussi-bien que celle de parler du nez, laquelle vient ordinairement de la même cause, est incurable; mais lorsqu'elle dépend de quelque obstruction dans les sinus, dans les glandes, ou dans les vaisseaux excrétoires du nez, ensorte que cet embarras est un obstacle à l'entrée

libre de l'air; alors il y a des remédes. Ce sont ceux qui amollissent, qui relâchent, qui ouvrent, qui fondent. De ce nombre est le lait de vache mêlé avec du suc de béte, de mauve, de pariétaire, de mercuriale, d'argentine, & de cresson. On introduit ce lait dans le nez le plus avant que l'on peut, & tout chaud. Ou bien l'on fait cuire ces herbes dans du beurre frais, & l'on met de ce beurre dans le fond du nez.

Les obstructions dont nous parlons, sont le plus souvent des humeurs extrémement épaisses; mais quelquefois aussi, ce sont des pierres produites dans le nez. Ces pierres nazales, ainsi appellées du mot latin *nasus*, qui signifie nez, ne passent, pas chacune la grosseur d'un petit pois, & sont enveloppées d'une membrane qui se rompt quelquefois d'elle-même, & laisse échapper alors la pierre qu'elle contient, ensorte qu'on est tout étonné de moucher des pierres; mais il est rare que cette membrane se rompe ainsi d'elle-même; le plus sûr est de

ne pas s'y attendre, & de chercher les moyens de la rompre doucement & ſans violence; je dis ſans violence, car comme elle eſt fort adhérente à l'organe, il eſt à craindre qu'en la voulant déchirer, on ne faſſe quelque déchirement à l'organe même, ce qui eſt à éviter. Comment donc s'y prendre? C'eſt d'introduire dans le nez une petite barbe de plume, & de l'y agiter légérement. Cette légere agitation produit un chatoüillement qui ébranle la pierre avec ſon enveloppe, & cet ébranlement, pourvû qu'on ne s'impatiente point, & qu'on recommence pluſieurs fois, dans le cours de quelques ſemaines, ce qui ſe doit faire principalement les matins, donne occaſion à la pierre de rompre peu à peu, la membrane où elle eſt enveloppée, & de ſortir, ſi tant eſt qu'elle n'entraîne pas en même temps avec elle, ſon enveloppe.

La pierre, ou ſi l'on veut, les pierres étant dehors, car quelquefois il en ſort pluſieurs enſemble; il faut tirer par le nez, quelques

goutes de vin rouge, dans lequel on ait fait boüillir du miel rosat, de l'essence de myrrhe, avec des feüilles de mille-pertuis, & cela pour consolider la partie, en cas qu'elle ait un peu souffert par ce détachement, qu'il ne faut au reste jamais procurer par des sternutatoires, c'est de quoi on ne sçauroit trop se garder.

Mais comment connoître si ce sont des pierres qui causent les obstructions dont il s'agit, ou si ce sont seulement des humeurs? La chose est difficile; mais que ce soit des pierres ou non, il n'y a nul danger à tenter le reméde de la plume, ainsi il faut toujours l'essayer.

Du Menton.

Il y a des mentons fort mal conformés naturellement. * Ce n'est ni pour prévenir ni pour corriger ces mauvaises conformations, (ce qui seroit impossible) que je mets ici cet article, mais uniquement par

* Voyez Livre 1. pag. 6.

rapport à certains vices qu'on remarque quelquefois dans cette partie, indépendamment de toute mauvaise conformation naturelle. Je réduis ces vices à trois : Le premier regarde les femmes, qui ont de la barbe comme des hommes ; le second, les hommes qui en sont dépourvûs comme des femmes ; & le troisiéme, est un mouvement involontaire qui fait aller le menton de divers côté.

1°. *Femmes barbuës comme des hommes.*

2°. *Hommes sans barbe comme des femmes.*

Il est plus facile à la femme barbuë, de déguiser sa difformité, qu'à l'homme sans barbe de déguiser la sienne. Celui-ci à beau rejetter sur le rasoir, ce qui lui manque, on ne voit jamais en lui, ce menton ardoisé & pointillé que le rasoir laisse toujours, au lieu que la femme, en enlevant adroitement les poils de sa

barbe, peut, abſolument parlant, déguiſer, comme nous l'avons dit, ſa difformité ; quoiqu'après tout on ne laiſſe pas d'appercevoir un peu la trace des poils enlevés.

Quant aux hommes, ſi le défaut de barbe vient de la conſtitution particuliere de la perſonne, enſorte qu'il n'y ait dans le menton aucun germe de barbe, ce défaut ne ſçauroit être réparé par aucun reméde ; mais s'il vient d'accident, pourvû que ce ne ſoit pas de brûlure, ou d'autre cauſe ſemblable qui ait abſolument anéanti la racine des poils, on peut y remédier. Je ſuppoſe, par exemple, qu'il y ait dans la peau du menton d'un jeune homme, une obſtruction conſidérable, ou un étréciſſement de vaiſſeaux, qui empêche la barbe de ſe faire jour, il faut alors frotter le menton avec choſes qui puiſſent lever ces obſtructions, & aſſouplir ces vaiſſeaux ; ce qui pourra s'obtenir en appliquant toutes les nuits, ſur le menton, pendant quelques mois, un peu de racine de mauve & de raifort, broyés enſemble, avec

une médiocre quantité de ſel commun & de graiſſe de porc, puis baſſinant la partie chaque lendemain au matin, avec du vin chaud.

Quant aux femmes, comme elles ne peuvent, non plus que les hommes, avoir de la barbe, ſans en avoir en même temps le germe, il eſt facile de voir que le vrai moyen de corriger en elles, cette ſuperfluité, c'eſt de détruire entierement le germe en queſtion, ou d'empêcher du moins, qu'il ne pouſſe; enſorte qu'on ne ſoit point obligé de recourir ſans ceſſe aux ciſeaux ou aux pincettes; mais l'un & l'autre eſt fort difficile. Si cependant quelque choſe y peut ſervir, c'eſt, après avoir tiré les poils avec des pincettes, de frotter ſur le champ, avec de l'eſprit de ſel dulcifié, les cavités qu'ils ont laiſſées, & pour cela d'en frotter tout le menton. Cet eſprit de ſel fait l'un ou l'autre des deux effets ſuivans, & quelquefois l'un & l'autre tout enſemble; ſçavoir de brûler les racines des poils, & de reſſerrer tellement les filieres par leſquelles ils paſſent, que quand même ces

racines ne feroient pas brûlées, elles ne pourroient plus pouffer, faute d'iffuë.

3°. *Tic, ou mouvement involontaire du Menton.*

La troifiéme difformité du menton, de laquelle nous avons à parler, eft un mouvement involontaire qui le fait aller de divers côtés. Ce mouvement eft l'effet d'une mauvaife habitude qu'on a prife de faire avec la machoire certaines grimaces. On a vû la femme d'un Laboureur, laquelle fe plaifant à voir ruminer fes bœufs, avoit tellement contracté le mouvement qu'ils faifoient en ruminant, que fa machoire inférieure alloit continuellement de droit à gauche, & de gauche à droite. *

Cet exemple fait voir de quelle importance il eft de regler les mouvemens de la machoire. Cette femme eut beau faire fon poffible pour arrêter ce mouvement, quand il fut

* Trait. du Ch. par M. V.

une fois contracté : elle n'en put venir à bout. Il eſt d'autres perſonnes dont la machoire inférieure va ſans ceſſe de bas en haut, & de haut en bas, comme quand on mange. Quels remédes trouver à ces ſortes de difformités ? Je n'en ſçache aucun, ſi ce n'eſt de fréquens avertiſſemens : & encore n'oſerois-je aſſurer que ces avertiſſemens, loin de contribuer à corriger les défauts dont il s'agit, ne puiſſent contribuer quelquefois à les rendre pires; ou n'en faſſe ſubſtituer à la place, quelque autre encore plus difforme. La perſonne avertie fait ſes efforts pour arrêter le mouvement dont on la réprend. Ce tic qui eſt tourné en nature, fait les ſiens pour revenir, & ce combat produit ſouvent une grimace qui fait peur.

Il n'en eſt pas du tic de la machoire, comme de ceux qui conſiſtent dans un ſimple froncement de la peau du viſage, lequel froncement ſe peut corriger à force de ſoins, & même quelquefois avec un peu d'eau froide dont on moüille l'endroit; mais pour le tic de la ma-

choire, c'eſt une dépravation de mouvement dans laquelle il s'agit de réprimer les efforts de pluſieurs muſcles auſquels il eſt comme impoſſible de réſiſter.

De la peau du Viſage.

La peau du viſage eſt ſujette à pluſieurs difformités qu'il eſt temps que nous examinions, après avoir examiné, comme nous venons de faire, celles du front, des ſourcils, des paupieres, des yeux, du nez, des oreilles, des joües, des lévres, & du menton.

Les plus conſidérables qui ont coutume d'attaquer la peau du viſage, viennent de la petite vérole, & c'eſt par celles-là que nous commencerons.

Difformités de la peau du viſage, par la petite vérole.

La plûpart des difformités qui arrivent à la peau du viſage en conſéquence de la petite vérole, viennent plutôt de la faute de ceux qui

traitent cette maladie, que de la petite vérole même.

L'on veut empêcher la petite vérole de groſſir la peau, d'y laiſſer des foſſes, & des cicatrices; l'on employe ſouvent pour cela, des moyens plus propres à procurer qu'à détourner ce qu'on veut prévenir. Quelques-uns, lorſque les grains de la petite vérole commencent à paroître, y appliquent de l'huile de raves, d'autres de l'huile d'amandes douces, d'autres de l'huile de noix. Il en eſt d'autres qui allument du lard piqué au bout d'une grande fourchette de fer, en reçoivent dans de l'eau roſe, les goutes enflammées, & après avoir lavé pluſieurs fois ces goutes, dans de nouvelle eau roſe, juſqu'à ce que le tout ſoit devenu bien blanc, étendent de cette graiſſe ſur le viſage. D'autres choiſiſſent le lard le plus récent, le coupent en tranches, & appliquent ces tranches ſur la peau; mais toutes ces graiſſes ſervent plutôt à boucher les pores qu'à les ouvrir; auſſi rendent elles la peau du viſage très-épaiſſe, & très-groſſiere. Ce qu'on

peut faire ici de mieux, c'eſt de prendre de la chair de mouton bien dégraiſſée, de la faire boüillir juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement cuite, puis de tremper une éponge dans ce boüillon, & de la promener doucement ſur le viſage, ayant ſoin de recommencer pluſieurs fois par jour, juſqu'à ce que les grains de la petite vérole ſoient parvenus à une maturité entiere, ce qui va à peu de jours. Trois onces de chair de mouton ſuffiſent pour une livre d'eau. Je ne dis rien ici de l'attention qu'il faut apporter pour empêcher que les malades, quelques démangeaiſons qu'ils ſentent, ne portent leurs doigts au viſage, & n'en enlévent les croutes qui commencent à s'y former. Chacun ſçait combien il eſt dangereux pour de tels malades, de ſe ſatisfaire là-deſſus.

Que dire ici de l'erreur de ceux qui s'imaginent bien ménager la peau du viſage en coupant, ou en piquant les grains de la petite vérole, lorſqu'ils les voyent blanchir par le pus qui y eſt enfermé ? Ceux qui tiennent cette conduite, ſe figurent

qu'ils empêchent par-là, le pus de ronger le fond de la peau ; ce que ce pus, disent-ils, ne manqueroit pas de faire si on le laissoit séjourner. Mais c'est un fait constant, que les creux de la petite vérole ne sont jamais plus profonds que lorsque les boutons dont il s'agit, ont été ouverts, soit avec des ciseaux, soit avec une aiguille, soit avec les ongles ; & la raison en est facile à comprendre ; car lorsqu'on ouvre ces boutons, & que l'on donne jour à la matiere qu'ils renferment, on introduit l'air à la place : cet air ainsi introduit, séche & endurcit tout d'un coup, la cavité tendre dans laquelle il entre. Ce desséchement & cet endurcissement empêchent la chair de dessous de se reproduire, & de venir remplir le creux que la petite vérole a causé ; au lieu qu'en ne faisant point d'ouverture, & laissant ainsi au pus, le tems de se sécher peu à peu de lui-même, la chair dont il s'agit, se conserve molle & tendre, & a le loisir de croître insensiblement jusqu'à l'entier desséchement du pus, & de remplir, par ce moyen, les

cavités de la petite vérole, enforte que lorfque les croutes ou galles font tombées, on ne voit aucune inégalité fur la peau; mais feulement des taches rouges, qui difparoiffent peu de femaines après, fans qu'on y faffe rien, fur tout fi c'eft en efté.

Aurefte, un excellent moyen pour garantir le vifage d'être marqué de la petite vérole, c'eft de le tenir clos. Si cette partie qu'on laiffe alors expofée à l'air, comme dans les autres temps, quoique ce ne foit qu'à celui de la chambre ou du lit, étoit tenuë cachée, elle ne feroit pas plus fujette aux difgraces de la petite vérole, que le refte du corps, qui, à caufe qu'il eft toujours couvert, n'eft prefque jamais marqué. Or pour tenir le vifage clos, il faut avoir foin de le couvrir de quelque étofe un peu forte, taillée en forme de coëffe, & dont les deux bords de devant ne foient éloignés l'un de l'autre, que de l'efpace qu'il faut pour laiffer la refpiration libre. Il n'importe au refte, de quelle couleur foit cette couverture, non plus

que celles du lit. Je fais cette remarque, parce qu'il se trouve tous les jours des gens qui s'imaginent qu'il ne faut employer dans la petite vérole que des couvertures rouges, mais c'est une erreur. Ce qui a donné lieu à cette imagination, est qu'anciennement c'étoit la coutume des ouvriers en couverture, de n'en faire aucune un peu épaisse, qui ne fût de couleur rouge : Quant aux couvertures minces ils les faisoient d'autres couleurs. C'est ce qu'on peut voir par plusieurs couvertures de l'ancien temps. Or, comme les rouges, à cause de leur tissu plus épais & mieux fourni, étoient plus chaudes que les autres, les Médecins, pour cette raison, ordonnoient celles-là dans la petite vérole, préférablement aux autres. Voilà tout le mystere. Si après cela ceux qui prétendent que dans la couleur rouge réside une vertu spécifique pour défendre le visage contre la petite vérole, veulent persister dans leur sentiment, il est inutile de les contrarier là-dessus, leur erreur n'ayant rien de

dangereux. La remarque que je viens de faire a été faite il y a long temps, par le célébre *Diemerbroech*, comme on le peut voir par les propres paroles de cet Auteur citées ici. *

On répondra peut-être que la feule vûë du rouge fuffit pour exciter la fortie de la petite vérole, &

** Omnes mihi errare videntur qui à rubro Colore ftragularum, aliquid fingulare expectant: Non enim color, fed calor à ftragulis provocatus, ad variolarum expulfionem facit. Illorum autem error hinc primam originem fumfiffe videtur, quod olim, & etiam tempore avorum noftrorum. (ut videmus in noftrâ familiâ, ex iftis ftragulis, quæ hereditate, ab illis ad nos. pervenerunt) optima & craffiora ftragula rubro colore tingebantur; tenuiora aliis coloribus. Atque hinc, cùm iftius temporis Medici, ægros fudaturos bene contegi videbant, juffiffe ut ftragulis rubris, id eft melioribus & craffioribus contegerentur. Hoc non fatis perfpicientes Medici pofteri, putarunt antecedentes Medicos, rubris ftragulis ægros fuos contegi voluiffe, quia ex rubro colore aliquid fingulare & notabile prodiiffe obfervaffent, quòd variolas foras eliceret. Isbrand. de Diemerbrock de variolis & morbiis. Lib. Singul.*

empêcher

empêcher que le visage n'en soit marqué ; mais cette pensée n'est pas une moindre erreur. La vûë du rouge étant plus capable de blesser les yeux & de troubler le cerveau, que d'exciter, le moins du monde, la sortie de l'humeur dont il s'agit.

Mais en voilà assez pour ce qui concerne le traitement extérieur de la petite vérole. Ce seroit ici le lieu de dire un mot de la maniere dont elle est traitée d'ordinaire par rapport au dedans. Je remarquerai seulement là-dessus, que les cordiaux échaufans & brûlans que l'on a coutume de donner à la plûpart des enfans dans cette occasion, sont plus propres à rendre acre & mordante, l'humeur de la petite vérole, qu'à l'adoucir, & ne peuvent par conséquent que faire un grand tort à la peau du visage, si tant est que ce soit là le plus grand mal qu'on en ait à craindre, la mort étant souvent l'effet de ces potions enflammées.

Je passe aux difformités du visage, indépendantes de la petite vérole ; telles que sont entre autres,

1°. le visage couperosé, 2°. les taches de rousseur, 3°. les envies, 4°. le teint livide, 5°. les pâles couleurs, 6°. le teint gros, 7°. le teint luisant, 8°. le teint flétri & ridé.

1°. *Visage couperosé.*

Cette difformité consiste en rougeurs de visage, accompagnées de boutons enflammés. On prétend qu'elle est causée par une intempérie chaude du foye. Cette opinion, vraye ou fausse, lui a fait donner le nom de *chaleur de foye*. On l'appelle aussi *goute rose*, parce que les pustules dont elle couvre le visage, ressemblent en quelque sorte, par leur couleur, au fruit du rosier sauvage.

Quoiqu'il en soit, ce mal est produit par un sang acre & épais, qui gonfle & qui ronge les petits vaisseaux dont la peau du visage est parsemée. Pour débarasser ces vaisseaux, il faut adoucir & détremper la masse du sang. On en viendra à bout par l'usage du cerfeüil & des écrevisses dans des boüillons. Ces

boüillons seront faits avec un peu de veau & de mouton, sans boeuf. On en prendra trois par jour, l'un à l'heure du lever, le second deux heures après, & le troisiéme une heure avant le souper qui doit être fort leger. On mettra de temps en temps sur le visage, de l'eau où aura trempé à froid, pendant la nuit, un peu de pimprenelle. Une demi-poignée de cette herbe sur deux livres d'eau, suffit. Il faut mettre l'eau un peu tiede sur le visage, mais jamais chaude.

Si la personne beuvoit du vin avant que de devenir couperosée, il faut lui en interdire l'usage, & si quand elle l'est devenuë elle n'en beuvoit point du tout, il faut le lui conseiller, mais moderé. Il y a pour cela de fortes raisons qu'il seroit trop long d'expliquer ici.

2°. *Taches de rousseur.*

Les teints blancs & délicats sont sujets à de petites taches rousses, qui ressemblent par leur couleur & par leur figure, à de petites lentil-

les. Les perſonnes blondes en ſont plus attaquées que les autres ; la chaleur du Soleil en eſt la cauſe ordinaire, c'eſt pourquoi il faut prendre garde d'y expoſer les enfans. Une jeune perſonne qui, par quelque occaſion que ce ſoit, eſt obligée d'aller au Soleil, doit toujours avoir ſur le viſage un maſque ciré, & aux mains des gands cirés ; car les taches de rouſſeur viennent auſſi très-ſouvent aux mains & aux bras. On ne manque pas de gens qui ſe vantent d'avoir des ſecrets particuliers pour ôter les taches de rouſſeur. Leurs prétendus ſecrets conſiſtent à appliquer ſur le viſage, des eaux corroſives qui le font peler, & qui, après cela, le laiſſent comme il étoit auparavant ; ce qui ne doit pas étonner, car il ne faut pas croire que ces taches ayent pour ſiége la ſurpeau. C'eſt à la peau même qu'elles ſont attachées ; mais comme cette ſurpeau eſt tranſparente, & qu'elle laiſſe appercevoir les taches qui ſont deſſous, on s'imagine aiſément que c'eſt à la ſurpeau qu'il faut s'en prendre, & qu'il

n'y a qu'à l'enlever pour les ôter, en quoi l'on se trompe fort. Il n'est point nécessaire de remédes si violens pour dissiper les taches de rousseur. Tout ce qui est capable de résoudre l'humeur épaissie qui fait ces taches, est propre à les dissiper ; car elles ne viennent que d'une humeur arrêtée dans les petits vaisseaux de la peau ; mais où trouver ce reméde capable de produire un tel effet? Il n'est point si rare. L'esprit de vin seul, mêlé avec un peu d'huile de Ben *, & appliqué tous les soirs sur le visage, par le moyen d'un petit pinceau, est ce reméde : Trois ou quatre goutes de l'un & de l'autre suffisent pour chaque fois. Mais il y a une circonstance à observer, laquelle est un peu gênante, c'est qu'il faut, pendant plusieurs semaines, si c'est en esté, s'emprisonner dans la maison les fenêtres fermées durant le jour lorsqu'il y a du Soleil, & ne les ouvrir que lorsque le Soleil est passé,

* *L'huile de Ben est aussi très-bonne pour les dartres du visage.*

ſans quoi tous les remédes du monde, ſeront inutiles. Aureſte, comme il n'eſt gueres poſſible, quand on ſe porte bien, de ſe tenir ſi long-temps enfermé, & que d'ailleurs il y a des devoirs de Religion qui obligent abſolument de ſortir; le parti qu'il y a à prendre alors, c'eſt de ſortir de grand matin, & puis de revenir chez ſoi avant que la chaleur du jour commence. Si l'on ne veut pas s'aſſujettir à tant de contrainte, il n'y a qu'à reſter comme l'on eſt. Des taches de rouſſeur, après tout, ne ſont pas une ſi grande difformité. D'ailleurs il arrive ſouvent qu'elles ſe diſſipent d'elles-mêmes, ſans que l'on s'en mette en peine, ſur-tout dans ces pays-ci. S l'on prend le parti de ſortir de grand matin, il ne faut pas laiſſer de ſe tenir le viſage bien caché de ſes coëffes; je dis de ſes coëffes, car on juge bien que c'eſt uniquement pour le ſexe que je parle ici.

3°. *Envies.*

Les envies, ainsi appellées, parce qu'on les attribuë à diverses envies que les meres ont euës pendant leurs grossesses, sont des marques bizarres que l'on apporte en naissant, & qui se trouvent les unes sur le visage, les autres sur d'autres parties du corps indifféremment. Il y a des enfans qui viennent au monde avec des représentations de cerises, de fraises, de meures, &c. d'autres avec des taches de vin, des taches de lait, &c. soit sur le visage ou ailleurs; & tout cela par un effet de la forte imagination des meres qui étant enceintes, ont souhaité ardemment d'avoir certaines choses qu'elles n'ont pû obtenir sur le moment, & qu'elles se sont représentées d'autant plus vivement, qu'elles n'ont pû contenter leur envie.

Pour ce qui est des taches de vin, des taches de lait, & d'autres taches, il est absolument impossible de les ôter, & quiconque promet de le faire, en impose. Il faut,

pour qu'une envie ſoit capable d'être enlevée, qu'elle tienne à une queuë qu'on puiſſe ſerrer avec un fil; & encore faut-il que cette queuë ſoit fort déliée, ſans quoi il ne faut pas s'aviſer d'y toucher. Mais ſi elle eſt menuë, on prendra une ſoye cirée, qu'on noüera d'abord d'un nœud, autour de la queuë, en ſerrant médiocrement, puis le lendemain on fera un ſecond tour plus ſerré; le jour d'après, encore un autre tour qu'on ſerrera davantage, & aſſez pour ôter à la ceriſe, à la fraiſe, à la meure, &c. toute communication de nourriture avec le reſte du corps. Alors la ceriſe, la fraiſe ou la meure, ſelon ce que ce ſera, tombera deſſéchée; & il ne ſe fera à l'endroit de la ſéparation qu'une petite galle, qu'il faudra laiſſer cheoir d'elle-même.

Voilà toute l'opération. Mais il ne faut s'aviſer que le moins qu'on peut, d'y employer le fer. Si l'envie paſſionnée qu'aura une femme enceinte pour certaines choſes qu'elle ne pourra obtenir ſur le champ, eſt quelquefois capable de cauſer des difformités

difformités à l'enfant qu'elle porte dans son sein ; la vûë d'un objet qu'elle regardera avec répugnance, ou avec horreur, en est encore plus capable. On n'en a que trop d'exemples ; & plût à Dieu que cette considération pût engager ceux qui ont le pouvoir en main, à empêcher tant d'estropiés de roder dans les Eglises, & de s'y donner en spectacle Mais ce n'est pas de ce genre de difformités que je me suis proposé de parler dans cet article, où je n'ai eu en vûë que celles qui portent, à juste titre, le nom d'envies.

4°. *Teint brun, livide, jaune ; bazané.*

Quand le teint est naturellement brun, jaune, livide, noiratre, il n'y a poit de reméde qui puisse le changer radicalement. Tout ce qu'y peuvent faire alors les jeunes personnes du sexe, c'est de recourir à des remédes palliatifs, non pas néanmoins au blanc & au rouge dont elles se servent ordinairement, &

qui leur gâte le teint; mais à des choses plus innocentes, telles que sont, entre autres, un peu de lait d'ânesse, mis sur le visage, & un peu d'*eau de talc* appliquée de même. On prend du lait d'ânesse tout fraîchement trait; on en moüille un petit linge le soir en se couchant, & l'on passe aussi-tôt ce linge sur le visage; puis le lendemain matin on essuye doucement le visage.

Quant à l'eau de talc, on en fait le même usage; mais comment se prépare-t-elle? le voici. Ayez du talc de venise qui soit bien molasse, écailleux, pesant, graisseux, tirant sur le verdâtre, un peu transparent, & se séparant par petites lames. Rapez-le avec une peau de chien de mer; & passez par un tamis bien fin, la poudre que cette peau de chien aura détachée. Quand elle sera passée, prenez quatre blancs d'œufs durs, coupez-les par la moitié, puis remplissez le creux de chacun avec votre poudre; après quoi mettez le tout dans un vaisseau de verre ou de fayance bien propre; posez ce

vaisseau à la cave sans le boucher, & l'y laissez jusqu'à ce que votre poudre se réduise d'elle-même en eau. Cette eau s'appelle *Eau de Talc.* * Conservez-la précieusement pour vous en mettre sur le visage tous les soirs en vous couchant; je dis, tous les soirs en vous couchant, car il ne faut point vous en servir le matin.

Il se fait une autre eau de talc, qui n'a pas moins de vertu que celle-là, pour l'embélissement du teint, & dont la préparation n'est gueres moins facile. On prend une douzaine de limaçons à coquille, autrement dits *domi-portes*, parce qu'ils portent leurs maisons avec eux; on les met dans une terrine avec trois onces de poudre de talc faite en la maniere ci-dessus. On les laisse dans cette terrine jusqu'à ce qu'ils ayent dévoré la poudre, ou la plus grande partie; puis on les distille. L'eau qu'on en tire par cet-

* *Je ne parle point ici de l'huile de Talc, si vantée par certains Auteurs, & que je regarde comme une fable.*

le diſtillation, s'employe au même uſage. Il n'y a rien à craindre de tels remédes; ils entretiennent la peau du viſage fraîche, & lui donnent de la blancheur, au lieu que le blanc & le rouge dont ſe maſquent tant de perſonnes du ſexe, minent la peau & produiſent tous les mauvais effets dont parle la Bruyere, quand il dit, que ſi les femmes veulent ſeulement être belles à leurs propres yeux, elles peuvent, dans la maniere de s'embellir, ſuivre leur goût; mais que ſi c'eſt aux hommes qu'elles déſirent de plaire, ſi c'eſt pour eux qu'elles ſe fardent & qu'elles s'enluminent, il leur déclare qu'il a recueilli les voix, & leur prononce de la part de tous les hommes, ou du moins de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuſes & dégoutantes, que le rouge ſeul les vieillit & les déguiſe; quils haiſſent autant à les voir avec de la céruſe ſur le viſage, qu'avec de fauſſes dents en la bouche, & des boules de cire dans les machoires; qu'ils proteſtent tous contre l'artifice dont elles uſent pour ſe rendre

laides; qu'il semble que Dieu ait réservé aux hommes, ce dernier & infaillible moyen de les guérir des femmes; enfin que si elles étoient telles naturellement, qu'elles le deviennent par artifice; c'est-à-dire qu'elles perdissent en un moment, toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé & aussi plombé, qu'elles se le font par le rouge & par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

Ce que remarque M. la Bruyere est de tous les temps, & de tous les pays, & sans nous jetter là-dessus dans un grand nombre d'exemples, nous nous contenterons de celui des Chinoises. Le fard est en usage chez elles, de temps immémorial. Il releve d'abord leur blancheur naturelle, & leur donne du coloris; mais il leur gâte ensuite tellement le teint, que, selon des Rélations du pays, il est rare de voir une Chinoise, qui, à cause de ce fard, ne soit pas ridée dès sa jeunesse. Les femmes de ce pays-ci sont dans le même cas. Cette peinture au reste,

qu'elles employent d'abord ſans beſoin, & ſeulement pour ſe rehauſſer un peu l'éclat du teint, leur devient dans la ſuite en quelque façon néceſſaire, pour dérober à la vûë les déſordres qu'elle a cauſés ſur la peau, en la deſſéchant, & la rongeant preſque juſqu'aux os; enſorte qu'on peut dire que le fard fait lui-même ſon portrait au naturel dans les vers ſuivans, où il s'explique ainſi par la plume d'un de nos Poëtes. *

Par-tout où l'on m'employe, on me cache avec ſoin;
Le grand jour m'eſt un peu contraire,
Si je ſers d'abord ſans beſoin,
Je me rends bien-tôt néceſſaire.

Tant que je ſuis caché, bien ſouvent mon emploi
M'attire des cajoleries.
Mais je ſurprends des flatteries,
Qui ne s'adreſſent point à moi,

Je ſers en apparence, & je fais mille maux;
Je ſuis d'un fâcheux voiſinage,

* *Poëſies de M. Briſſard de Montaney Conſeiller au Préſidial de Bourg en Brêſſe.*

Et je ronge enfin jufqu'aux os,
Ceux que je flatte davantage.

Que de jolies perfonnes pourvûës naturellement d'un beau teint, fe le défigurent ainfi par le fard !

Un Auteur moderne écrit que pour conferver la peau du vifage toujours belle, il faut en empêcher la tranfpiration, par des remédes appliqués deffus, qui ayent cette vertu ; mais cet Auteur fe trompe. Tout ce qui empêche le vifage de tranfpirer, ne fert au contraire, qu'à y produire des boutons, des bouffiffures, & autres difformités. C'eft pour cette raifon, que le vifage eft toujours l'endroit de tout le corps, le plus maltraité de la petite verole, parce qu'étant plus expofé à l'air froid qui en empêche la libre tranfpiration, l'humeur qui fait la maladie eft retenuë fous la peau.

» Les femmes, *dit cet Auteur*, au»roient le vifage toujours jeune, fi »elles pouvoient y conferver le »gonflement de la jeuneffe, lequel »produit le blanc par la tenfion de

» la peau, & le rouge par la plénitude des vaisseaux sanguins. Les » couleurs appliquées, & toutes sortes de fards, ne font qu'une vaine » réprésentation de ce qui devroit » être.

Le moyen d'y mettre de la réalité, *selon le même Auteur*, c'est d'empêcher la transpiration du visage; moyennant, quoi, selon lui, » il » s'y fera dans les petits vaisseaux, » une heureuse obstruction de lymphe & de sang, & la peau se tiendra plus tendre; voilà le blanc & » le rouge, & point de rides; or » l'huile empêche la transpiration, » il ne faut que s'en frotter le visage, ou n'y appliquer que des drogues dont l'huile soit la base, & » non pas des plâtres qui en se séchant, le rident encore. *

L'Auteur de ce discours a raison de défendre qu'on mette des plâtres sur le teint; mais de recommander, comme il fait, d'empêcher la transf-

* *Hist. de l'Acad. des Sciences, année* 1725. *& Journ. des Sçav. mois d'Aoust* 1728. *vol. in-4°. pag.* 461.

piration du visage, c'est un avis dangereux.

On lit dans l'Histoire de l'Empire des Chérifs, que *Nuclei Ismaël*, Roy de Tafilét, avoit un teint tout différent selon la passion qui le dominoit; la joye le lui rendoit blanc, & le moindre mouvement de colere le lui rendoit tout noir. * Je sçai de jeunes personnes du sexe, à qui la même chose arrive qu'à ce Roy. Ainsi le meilleur conseil que j'aye à leur donner & à leurs semblables, c'est de ne jamais se mettre en colere. Je ne sçache pas de meilleur reméde que celui-là pour leur conserver le teint blanc lorsqu'elles l'ont tel; mais ce reméde n'est pas facile à toutes, & en général, on peut dire de la plûpart d'entre elles, ce qui est dit de la nation des Poëtes, sçavoir qu'il faut peu de chose pour les *irriter*. GENUS IRRITABILE VATUM.

On blanchit les fleurs de Jacynthe bleuës, en les passant à la fumée du souphre; elles deviennent par

* *Histoire des Cherifs, deuxiéme partie.*

ce moyen, tout aussi blanches que si elles l'étoient naturellement.

Cette expérience que chacun peut faire, sembleroit persuader, qu'on pourroit par le même artifice, rendre blanc le teint brun; mais ce n'est pas une chose à essayer, si ce n'est à l'égard des mains, qui, pour le remarquer en passant, se blanchissent de même, à la fumée du souphre*, mais à l'égard du visage, il y auroit trop à craindre pour les yeux & pour la poitrine, sans parler des jouës & des lévres, dont le vermeil pâliroit; car tout pâlit à la fumée de ce minéral, & il y a des gens qui, pour contrefaire les malades, se parfument le visage avec la fumée du souphre, comme d'autres pour le même dessein, se le par-

* *Sulphur etiam vulgare in usum ducitur à nonnullis ad manus depurgandas à colorum illorum quibus communiter* Λοφοχόμοι *utuntur impuritate, excipiendo nimirùm, primò ejus incensi fumum manibus, posteà easdem sapone Veneto, studiosè abluendo, id quod secreti loco habent multi.* Math. Untzer. *de mechan. usu sulphuris. p. 266.*

fument avec la fumée du Cumin. *

5°. *Teint blême, ou Pâles couleurs.*

Le teint blême, autrement dit, *Pales couleurs*, à quoi sont si sujettes les personnes du sexe, vient ordinairement ou d'Hémorrhoïdes internes, douloureuses, & tenduës, qui n'ont pas leur cours, ou de regles supprimées. Quand c'est de la premiere cause, il faut introduire dans le siége, le plus doucement & le plus avant qu'il se peut, du beurre extrémement frais, réiterer plusieurs fois pendant deux ou trois jours, & au bout de ce terme, au lieu de beurre, mettre de la litharge; avoir pour cela d'un Apotiquaire ou Epicier, pour dix ou douze sols de litharge d'or bien pulvérisée, en remplir une cuillere d'argent, & y jetter deux ou trois goutes d'excellente huile d'olive, plus ou moins, pour donner à la litharge, une consistance qui ne soit ni trop épaisse ni trop li-

* *Journ. des Sçav.* 17. *Fév.* 1710.

quide, puis en introduire dans le ſiége, le plus avant qu'il ſe pourra, & mettre enſuite tout auprès en dehors, un linge qui en ſoit couvert, continuer quelques jours, & prendre tous les matins, en ſe levant, auſſi-bien que tous les ſoirs en ſe couchant, une petite écuellée de lait de vache, tout tiede. Les hémorrhoïdes dures & tenduës comme une pomme d'api, ſe flétriront comme une vieille pomme de rénette, & ne feront plus de douleur ; le teint reprendra alors, ſa couleur naturelle. On peut employer auſſi, pour le même deſſein, ce que nous avons propoſé contre les Hémorrhoïdes, pag. 75. & 76. Liv. 2.

Si les pâles couleurs viennent de la ſeconde cauſe, il faut avoir recours à des boüillons faits avec le veau, la racine de chicorée amere, & les écreviſſes. S'en tenir là ſans employer autre choſe. La plûpart des remédes qu'on met en uſage pour procurer aux jeunes perſonnes, l'évacuation dont il s'agit, ſont des remédes brûlans, tels que la ſabine, l'écorce de bigarrade, l'ab-

synthe, & autres semblables, qui, au lieu d'assouplir & de dilater les vaisseaux, les crêpent, les froncent, les resserrent en les picotant. Il est vrai que ces remédes poussent; mais en poussant ils diminuënt le diamétre des conduits, ensorte que ces conduits, faute de prêter, ne peuvent donner issuë au sang qui se présente avec effort, ce qui fait une contrarieté très-préjudiciable; le sang est poussé, les vaisseaux par où il doit s'échapper, sont rétrécis; que doit-il arriver de ce combat? Meres qui avez des filles qui commencent à être dans l'âge convenable à cette évacuation, gardez-vous bien de rien précipiter, aidez la nature par des remédes qui détrempent les humeurs trop épaisses, & qui assouplissent les vaisseaux trop tendus, vous agirez alors de concert avec la nature, & la nature agira de concert avec vous: seul moyen de vaincre le mal. On ne commande à la nature qu'en lui obéïssant.

6°. *Teint gros.*

Rien ne grossit plus le teint, que le grand air & le grand vent, surtout en esté. Chacun sçait cela; mais une chose à quoi l'on ne prend pas garde, c'est que la sueur le grossit extrémement. Elle dilate les pores du visage, & cette dilatation de pores, rend nécessairement la peau du visage grossiere. C'est à quoi doivent faire grande attention les jeunes personnes du sexe qui sont hors du commun. La grossiereté de teint qui vient simplement du grand air, se corrige aisément quand elle n'est pas ancienne; un peu d'oxycrat appliqué sur le visage suffit pour cela. Mais celle qui vient de cette largeur de pores causée par la sueur, ne se corrige pas avec la même facilité.

Quand je parle ici de sueur, je n'entends pas une sueur passagere, & momentanée, mais une sueur longue, & fréquente; sur-tout lorsque dans le temps qu'elle tient, l'on a recours à l'éventail pour se rafraî-

chir. Je ne ſçaurois dire combien le vent de l'éventail, & la ſueur, lorſque l'un & l'autre ſe rencontrent enſemble, rendent rude & groſſiere la peau d'un beau viſage. Un ſeul eſté ſuffit pour faire alors bien du dégât ſur un jeune teint.

Il y a des femmes qui ſe ratiſſent le viſage avec des morceaux de verre. Elles prennent pour cela, de ces globes de verre que vendent les Fayanciers aux Etameurs; elles les caſſent, & avec les éclats elles ſe frottent le front, le nez, les jouës, le menton, croyant par là ſe rendre la peau du viſage bien fine; mais elles la rendent encore plus groſſe & plus dure, parce qu'à la fin, elles ſe la racorniſſent. Il ſe trouve de jeunes filles qui voyant faire ce manége à leurs meres, les veulent imiter, & par-là ſe gâtent le teint, pour le reſte de leurs jours.

Il ne faut jamais paſſer rien de rude ſur le viſage; & quand on le veut décraſſer, le meilleur moyen qu'on puiſſe employer pour cela, après l'avoir lavé avec un peu d'eau de ſon, qui ne ſoit ni froide ni chau-

de, c'eſt de le frotter doucement avec le dedans d'un bonnet de toile, qu'on ait tenu ſur ſes cheveux pendant quelques nuits, ce moyen eſt excellent pour entretenir la fineſſe du teint.

7°. *Teint luiſant.*

Le teint, pour être beau, ne doit point reluire; il doit reſſembler à cette fleur qu'on remarque ſur certains fruits qui n'ont point encore été touchés. On dit, *la fleur d'un teint*, mais on ne dit point *le luſtre d'un teint*, c'eſt qu'il ne faut pas qu'un teint ſoit *luſtré*. Le lis eſt blanc; il ne reluit pas, quoiqu'on diſe l'éclat du lis. La neige eſt blanche, elle n'eſt point reluiſante, quoiqu'on diſe l'éclat de la neige. Les roſes, avec tout leur éclat, ne ſont point luiſantes. On dit d'un beau teint, *un teint de roſe & de lis*, ſans prétendre pour cela, qu'il ſoit luiſant. On dit, tout de même, la neige d'un teint, ſans ſuppoſer qu'il reluiſe.

Mille fleurs fraîchement écloses,
Les lis, les œillets & les roses,
Couvroient la neige de son teint,

dit M. de Voiture. L'albâtre ne reluit point; elle est d'elle-même, d'un blanc mat, & quand nos Poëtes disent un *Sein d'Albâtre*, ils ne prétendent point faire entendre par-là, un *Sein luisant*.

Enfin une belle peau ne reluit point, quoique par sa blancheur, elle ait de l'éclat. Un visage luisant est celui d'une poupée du Palais. Il faut donc éviter d'avoir le teint luisant, & pour cela se garder de faire comme ces Grisettes, qui ne manquent point, tous les matins, de se frotter & refrotter le visage avec du boüillon, jusqu'à ce qu'elles se soient rendu le nez, les joües, & tout le minois luisant comme un miroir. On les reconnoît par-tout, ces Grisettes, & dans les ruës & dans les promenades.

En général, il ne faut point trop frotter le visage, sinon on lui ôte sa fleur, qui, à force d'être souvent enlevée, ne se reproduit plus.

8°. *Teint flétri.*

Il n'eſt pas étonnant de voir aux perſonnes âgées, un teint flétri. Mais il en eſt de jeunes qui ne ſont pas exemptes de cette difformité, ce qui leur vient, (lorſque le fard n'y a point de part) d'une chaleur d'entrailles qui leur deſſéche la peau du viſage & la leur flétrit. Pour prévenir ou pour corriger cette difformité, il faut obſerver les regles ſuivantes.

1°. Se priver de thé & de caffé, à moins qu'ils ne ſoient au lait; éviter tous ragouts, toutes viandes poivrées & trop ſalées, toutes ſortes d'épiceries, le vin pur, tous vins de liqueurs, ſoit factices ou naturels, tous rattafiats, tous vins de Champagne, toutes ſuccreries, & autres choſes ſemblables, qui en allumant le ſang, deſſéchent la peau, & la froncent. 2°. Se mettre au lait d'âneſſe ou de vache, manger beaucoup de potage, où il y ait force chicorée ou laituë; boire dans la journée, quelques verres d'orgeade;

3°. Choisir une habitation qui ne soit point dans un air trop sec, & en cas qu'on ne le puisse faire, avoir soin de corriger tous les jours, l'air de la chambre (si c'est en esté) par quantité de feuilles de vigne toutes fraîches, qu'on jette & qu'on disperse sur le plancher; 4°. Ne point trop veiller, ne point trop chanter, ne point laisser tomber de la poudre sur son visage, en se poudrant; 5°. Si c'est en hyver, ne point trop s'approcher du feu, ne le regarder jamais directement; & quand on a le visage tourné de ce côté-là, tenir toujours devant soi, un écran; 6°. Pendant la rigueur de cette saison, ne s'exposer jamais au grand froid sans avoir le visage caché, & quand on rentre chez soi, ne point s'approcher trop promptement du feu; 7°. Recourir à des frictions douces de tout le corps, pour conserver ou pour procurer au sang une libre circulation. Car lorsque le sang circule avec liberté, que son cours n'est ni trop lent ni trop rapide, & que par conséquent les sucs nourriciers qui se distribuent aux parties, ne

s'y arrêtent ni trop ni trop peu, le teint eſt toujours frais, pourvû que les ſucs nourriciers dont je parle, ſoient bien conditionnés, ce qu'on obtient en obſervant un bon régime de vivre.

En ſuivant les regles ci-deſſus, on peut prévenir, ou corriger la flétriſſure du teint; mais pendant la jeuneſſe ſeulement; car de ſe figurer qu'il y ait des ſecrets pour en garantir la vieilleſſe, c'eſt une puérilité. Je me ſouviens, à ce ſujet, de ce que j'ai rapporté dans le Journal des Sçavans *, touchant une prétenduë eau de beauté. On ne ſera peut-être pas fâché que j'inſere ici cet article au lieu d'y renvoyer. La prétenduë eau de beauté dont il s'agit, eſt annoncée par un Mémoire imprimé à Paris chez la veuve Mergé ruë Saint Jacques au Coq, où il ſe débite. On y célébre les chimériques vertus d'une *eau compoſée*, dit-on, *de ſimples des plus rares & des plus exquis que la nature ait produits, laquelle étant miſe ſur le viſage*,

* *Journ. du Lundi 3. Aouſt, année* 1722.

y répare tous les débris de la vieilleſſe; cette eau, ajoute-t-on, *qui a été inconnuë juſqu'aujourd'hui, dans toute la France, nourrit la peau, & lui donne un éclat de blancheur parfaite, conſerve la délicateſſe des traits, r'anime toutes les couleurs, & répand ſur les teints les plus ſecs, un air de fraîcheur auſſi naturel, que celui qui fait le ſang le plus pur, dans le corps le plus ſain. On peut, ſans lui rien prêter*, ajoute-t-on encore, *faire voir par cent exemples, que les perſonnes qui en uſent, ne s'apperçoivent point que le nombre des années puiſſe flétrir & diminuer en elles, la fraîcheur de leur teint, & celle de la gorge, puiſqu'elle en ôte toutes les rides.*

Après pluſieurs autres éloges que je paſſe, l'Auteur du Mémoire aſſure que tout ce qu'il dit de cette eau, a été vérifiée par diverſes épreuves, en préſence de M. le premier Médecin, qui, de ſon côté certifie connoître la véritable compoſition de cette eau, après en avoir fait, dit-il, les épreuves ſtipulées dans le Mémoire. Il témoigne, de plus, que c'eſt en conſéquence de toutes ces épreuves, qu'il conſent que l'eau

en queſtion, ſoit diſtribuée, & il ajoute que c'eſt pour le bien public qu'il y conſent. Il eſt difficile, après cela, de trouver un remède plus authentiquement approuvé. Auſſi, l'Auteur du Mémoire, ne pouvant, pour ſon interêt, rendre trop publique, une approbation ſi avantageuſe, ne manque pas de la rapporter, ce qu'il fait en la maniere ſuivante.

» Toutes ces épreuves ont été vé» rifiées pardevant M. le premier » Médecin. Je crois que tout le mon» de connoît aſſez les qualités de ce » digne Docteur; c'eſt pourquoi j'ai » fait mettre au bas de mon Mémoi» re, ſon Approbation que voici.

» Nous ſouſſignez, Conſeiller or» dinaire du Roy, en tous ſes Con» ſeils d'Etat & privés, premier Mé» decin de Sa Majeſté, Surintendant » général des Eaux, Bains, & Fon» taines Minérales & Médecinales de » France, Salut. Sur les témoigna» ges de beaucoup de perſonnes de » mérite, des bons effets de l'Eau » dite *de Beauté*, compoſée par le » Sieur Lambert, pour ôter les bou-

»tons, rougeurs, tenir toujours le
»teint très-uni, & blanchir la peau;
»garantir & empêcher d'être mar-
»qué de la petite vérole, nous con-
»sentons que ledit Sieur, pour le
»bien public, la vende & distribuë,
»en connoissant la véritable com-
»position, après en avoir fait toutes
»les épreuves stipulées dans ledit
»Mémoire qu'il donne au Public;
»En foi de quoi nous avons signé
»ces présentes, que nous avons fait
»contresigner par notre Sécretaire
»ordinaire, & à icelle fait apposer
»le cachet de nos Armes. Fait à
»Paris au Château des Thuilleries,
»le Roy y étant, ce douziéme jour
»de Février mil sept cens vingt-
deux. *Signé*, Dodart. Par M. le pre-
»mier Médecin du Roy la Salle.

Si cette prétenduë eau, qui, selon les promesses du Mémoire, empêche que le nombre des années, ne flétrisse le teint, & ne cause des rides, avoit été découverte du temps d'Horace, ce Poëte auroit, sans doute, épargné à la postérité, ces tristes vers:

,, *Heu fugaces, Posthume, Posthume,*
,, *Labuntur anni, nec pietas moram*
,, *Rugis, & instanti senectæ*
,, *Adferet, indomitæque morti;*

puisqu'il prétend faire entendre par-là, que d'empêcher les rides de la vieillesse, est une chose aussi impossible, que de se soustraire à l'empire de la mort. *

Il est dit dans l'Histoire du Perou, par Pierre *Chieza*, qu'il y a en Amerique une fontaine, qui ôte aux vieillards, toutes les marques de vieillesse; mais comme la prétenduë vertu de cette fontaine, n'est appuyée du témoignage d'aucun médecin, ou d'autre personne qui assure par quelque certificat, que la

* *Il faut bien remarquer que M. le premier Médecin dans son Approbation, se garde bien de rappeller ces promesses du Mémoire, sçavoir; Que cette eau répare tous les débris de la vieillesse, & que ceux qui en usent, ne s'apperçoivent point que le nombre des années puisse flétrir le teint. Il est visible que ces beaux éloges ont été ajoutez au Mémoire, après l'Approbation de M. le premiar Médecin.*

chose

chose soit véritable, on a toute liberté de la révoquer en doute.

Au Nord de Napoli, de Romanie, dans la Morée, en Grece, étoit autrefois, à ce que rapportent quelques Auteurs, la célébre fontaine de *Canathe*; dans laquelle, selon Pausanias, Junon qui alloit s'y baigner tous les ans, trouvoit le moyen de réparer les bréches que le temps faisoit à sa beauté; mais cette fontaine qui étoit, peut-être, la fameuse fontaine de *Jouvence*, si chantée par certains Auteurs, n'est plus aujourd'hui, si tant est qu'elle ait jamais été.

On lit dans les Décades du nouveau Monde, par Pierre Martyr, nommé *Anglérius*, l'histoire d'un vieillard, qui, pour se procurer, sinon la vigueur, du moins l'apparence de la jeunesse, se baignoit dans une certaine fontaine, par le moyen de laquelle il vint si bien à bout de paroître jeune, que l'air frais de son visage, lui attira les empressemens d'une femme fort aimable, qui le choisit pour mari; mais outre que cette fontaine n'a peut-

être jamais existé, non plus que celle de Junon, toujours n'a-t-elle pas à présent plus de réalité que l'autre. Ainsi les personnes qui voudront paroître jeunes, indépendamment des années, feront bien d'avoir recours à l'eau de beauté qu'on leur offre; si elle est telle qu'on la vante.

Il est fait mention dans Huon de Bourdeaux, d'une herbe appellée l'herbe de Jouvence, laquelle, porte de petites graines, dont le suc a la propriété, dit-on, de rendre aux femmes qui sont sur le retour, le teint aussi frais & aussi uni que dans la premiere jeunesse. Cette herbe est apparemment du nombre de celles que l'Auteur dit avoir si heureusement trouvées, & dont, s'il faut l'en croire, il compose sa chimere, je veux dire son eau de beauté.

C'est assez nous arrêter à cet article concernant la puérile imagination de pouvoir empêcher les rides & les flétrissures de la vieillesse: Je reviens à l'avis que j'ai donné cidevant, pag. 211. touchant les frictions du corps, ausquelles on peut

recourir, pour conſerver ou pour procurer au ſang, une certaine aiſance dans ſa circulation, & favoriſer par ce moyen, la fraîcheur du teint, & je dis que les frictions douces contribuant, comme elles ſont, à cette libre circulation, ne peuvent être que très-favorables au teint; car lorſque le ſang circule bien, c'eſt-à-dire, ni trop lentement, ni avec trop de précipitation, ne trouvant dans ſon cours, aucun empêchement à cette médiocrité, ſoit de la part des humeurs, ſoit de la part des vaiſſeaux, le teint s'en reſſent toujours, & on ne ſçauroit alors l'avoir mauvais. Le teint annonce la bonne ou la mauvaiſe ſanté; & cette bonne ou mauvaiſe ſanté dépend de la maniere facile ou difficile avec laquelle le ſang fait ſon chemin; or les frictions modérées du corps, lorſqu'elles ſont faites avec des linges doux, contribuent infiniment à faire circuler le ſang comme il doit circuler, & par conſéquent à rafraîchir le teint. Auſſi, quand on voit à quelque perſonne, un teint frais, on juge d'abord

qu'elle se porte bien. Tout le monde forme ce jugement ; & M. Despreaux par rapport à cela, s'explique d'une maniere fort juste, lorsque dans sa Satyre dixiéme, parlant de ce Directeur qui, nonobstant la fraîcheur de son teint, veut passer pour malade, il dit :

» *Bon ! vers nous à propos, je le voy qui s'a-*
» *vance.*
» *Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! quel*
» *teint !*
» *Le Printemps dans sa fleur, sur son visage est*
» *peint,*
» *Cependant à l'entendre, il se soutient à peine ;*
» *Il eut encore hier, la fiévre & la migraine,*
» *Et sans les prompts secours qu'on eut soin*
» *d'apporter,*
» *Il seroit sur son lit, peut-être à tremblotter.*

Les frictions douces produisent toujours d'excellens effets sur le sang, soit en en facilitant le cours, du coeur aux extrémités, ou des extrémités au coeur ; soit en modérant & retardant ce cours s'il est trop impétueux, & qu'il empêche le corps de prendre la nourriture qui lui est

néceſſaire ; car lorſque le ſang circule avec trop de rapidité, les ſucs nourriciers n'ont pas le temps de s'arrêter aux parties, & le corps tombe dans le deſſéchement, ce qui eſt bien contraire à la fraîcheur du teint ; Proſper Alpin rapporte ſur cela, que les Dames d'Egypte, qui ſont toutes fort curieuſes de leur teint, ont grand ſoin de recourir à des frictions douces pour s'empêcher de maigrir. *

Il y a trois ſortes de frictions ; une rude, une douce & une moyenne. La friction rude, principalement quand elle ſe fait tout d'un coup, met en mouvement des humeurs groſſieres avant qu'elles ſoient ramollies, & les pouſſant dans des vaiſſeaux étroits, dilate ces vaiſſeaux outre meſure, leur fait perdre leur reſſort, donne par-là occaſion à des dépôts & à des engagemens, & empêchant la libre circulation du ſang, nuit conſidérablement à la beauté du teint, laquelle ne ſçauroit ſubſiſter, lorſque le ſang circule avec

* *De Med. Ægypt. cap.* 8.

peine. Deux précautions ſont néceſſaires quand on employe les frictions; la premiere, de n'y point recourir que les premieres voyes ne ſoient dégagées, c'eſt à-dire, que l'eſtomac & les inteſtins ne ſoient ſuffiſamment déſemplis; la ſeconde, lorſque la friction eſt faite, de vêtir auſſi-tôt quelque camiſole, ou quelque corſét un peu juſte, parce que lorſqu'on eſt un peu ſerré, le ſang circule plus aiſément.

Bien des Dames, pour ſe procurer un teint frais, employent le ſecours des lavemens. Ce ſecours n'eſt pas inutile quand il eſt ménagé; mais la plûpart en abuſent, & à force de s'en ſervir, ſe rendent le teint pâle, livide & blaffard, ce qui eſt bien différent du beau teint. L'évacuation modérée des inteſtins contribuë à la libre circulation du ſang, de laquelle dépend la fraîcheur du teint, ainſi que nous l'avons remarqué; mais quand cette évacuation eſt exceſſive, & ſur-tout qu'elle procéde de la trop grande quantité de lavemens, la peau du viſage devient blême & livide, ce qui fait le teint

blafard. La raiſon de cela eſt que lorſqu'on prend trop de lavemens, on ne laiſſe pas le temps aux inteſtins, d'achever la ſéparation des ſucs nourriciers d'avec les excrémenteux, & on entraîne enſemble les uns & les autres; enſorte que dérobant au ſang une grande quantité de ces ſucs nourriciers que les inteſtins y envoyeroient par les vaiſſeaux lactés, il faut néceſſairement que cette défraudation, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, paroiſſe ſur le viſage, où ſe porte d'abord une portion conſidérable de ce qu'il y a de mieux travaillé dans le ſang.

Les Gencives.

Après avoir parlé, comme je viens de faire, des parties du viſage, les plus apparentes, il me reſte, pour remplir mon plan, à parler de celles qui ne ſe préſentent que lorſqu'on ouvre la bouche, telles que ſont les gencives, les dents, & la langue; c'eſt par où je finirai cette Orthopédie.

Des gencives bien rouges, bien fermes, bien unies, ni trop épaiſſes, ni trop minces, & bien jointes contre les dents, ſont d'une grande beauté, pourvû que le reſte, je veux dire ce qui concerne les dents qu'elles enchaſſent, & dont nous parlerons dans un moment, s'y rapporte.

Les gencives difformes ſont entre autres, 1°. les gencives livides, 2°. les gencives en bourléts, 3°. les gencives décharnées, 4°. les gencives pâles, 5°. les gencives flaſques, 6°. les gencives raboteuſes, 7°. les gencives enflammées, 8°. les gencives avec excroiſſances.

1°. *Gencives livides.*

La lividité des gencives vient ordinairement d'un ſang qui y croupit, faute de circulation. Le moyen de prévenir & de corriger ce vice, c'eſt de les frotter aſſiduement tous les matins, avec un linge un peu rude, & de les piquer, de temps en temps, mais légérement, avec la pointe d'un cure-dent d'or ou d'yvoire, & non de plume. Quand je

dis de les piquer légérement, j'entends cependant qu'on en fasse sortir un peu de sang ; car il faut cela, sinon le frotement du linge n'aura pas assez de force pour rappeller la circulation dans la partie.

Aureste, en piquant la gencive pour la faire saigner, il faut éviter de la piquer dans l'endroit où elle se joint à la dent ; mais la piquer seulement dans le milieu de sa largeur, à quelque distance de la dent, sans quoi on risqueroit de déchausser la dent, mais en prenant la précaution que je dis, il n'y a rien à craindre.

Quelques saignées du bras ne sont pas à négliger ici, & peut-être même du pied, pour les personnes du sexe, en observant dans ce cas, certaines conditions par rapport aux Regles. Les médecines douces conviennent encore.

Aureste, je me crois obligé d'avertir en général, (comme l'a fait, long-temps avant moi, un sçavant Auteur) que l'usage des poireaux nuit beaucoup aux genci-

ves ; * chose à quoi l'on doit bien prendre garde pour les jeunes filles élevées dans les Couvents, où la soupe qu'on leur donne, n'est presque jamais qu'aux poireaux. Je suis sûr que les Dames Religieuses ne me sçauront pas mauvais gré de cet avis, & qu'elles se feront un plaisir d'en profiter tant pour elles que pour leurs Pensionnaires. Mais puisque nous en sommes sur la qualité des poireaux, nous remarquerons par occasion, qu'ils nuisent aussi aux vûës foibles, & causent des nuits fâcheuses par les songes inquiets qu'ils excitent ordinairement, c'est le sentiment du grand Schroder, * & ce sentiment est fondé sur l'expérience, soit dit en passant.

* *Porrum gingivas, frequentiore usu corrumpit. Gonterius de sanitate tuendâ.* Lib. vi. cap. xix.

* *Frequens porri usus, somnos turbulentos inducit, visuique officit. Johann. Schrod. Phamac. Medicr, chym.* Lib. iv. class. i. *De Alterantib. primar.*

2°. *Gencives en bourléts.*

Il y a des gencives bossuës & relevées, comme des especes de plottes, ou de bourléts. Vous diriez, en les voyant, qu'elles sont faites pour y planter des épingles. Ces sortes de gencives sont très difformes par elles-mêmes, mais elles causent une seconde difformité qui n'est pas moins grande, c'est qu'elles poussent les lévres en dehors, comme s'il y avoit derriere ces lévres, quelque croute de pain d'engagée; un autre inconvénient se joint à celui-là, elles nuisent à la liberté de la parole, & empêchent l'articulation d'un certain nombre de mots, tels que ceux, par exemple qu'on ne peut bien prononcer qu'en reculant les lévres; ensorte que les mots dont l'articulation demande qu'on avance les lévres, comme *volonté*, *vouloir*, *vous*, *velours*, & autres de cette nature, sont les seuls qu'on prononce alors facilement.

Ce bourlét des gencives provient d'un suc nourricier trop abondant

qui les remplit, il faut, pour y remédier, les frotter souvent avec quelque chose d'astringent & de répercussif, qui puisse donner à leurs fibres, un ressort capable de repousser en dedans le surplus de cette humeur nourriciere qui se présente, & de lui opposer en quelque sorte, une digue. Entre toutes les choses astringentes qu'on peut employer ici, la meilleure est la renouée autrement dite *centinode*, ou trainasse, dont nous avons déja parlé plus haut, tant de fois.

On prend une pincée de cette herbe, on la broye avec les doigts dans le creux de la main, & on en frotte la gencive plusieurs fois le jour, principalement le matin dès qu'on est levé. Mais il faut continuer des mois entiers, & ne point se lasser; la gencive au bout d'un temps, reviendra à son volume naturel, & ne fera plus le bourlét.

Voici un défaut bien opposé à celui-là, c'est la gencive décharnée, celle dont nous venons de parler, reçoit trop de nourriture, & celle-

ci n'en reçoit pas aſſez, comme nous allons voir.

3°. *Gencives décharnées.*

Les gencives décharnées ne le ſont que par l'une des deux cauſes ſuivantes, ou parce que les ſucs alimenteux qui s'y portent, ne ſont pas en aſſez grande quantité pour les nourrir, ou parce que les fibres des gencives ont trop de roideur pour obéïr au mouvement des ſucs qui ſe préſentent, & leur permettre de s'introduire dans la ſubſtance de la gencive. Ainſi voilà deux cauſes dont on a l'une ou l'autre à combattre; ſçavoir, la diſette du ſuc nourricier, & la réſiſtance des vaiſſeaux; pour ce qui eſt de la diſette du ſuc nourricier; il n'y a pas de reméde; mais pour la réſiſtance des vaiſſeaux, on peut les aſſouplir par des moyens oppoſés à ceux dont il eſt fait mention dans l'article précédent, ſçavoir par des émolliens tels que les racines de mauve, & de guimauve, tenuës long-temps dans la bouche, & mâchées; ou les tablettes de mauve

& de guimauve, dont on a coutume de se servir pour la toux, lesquelles ne remédiant à la toux, que par le relachement qu'elles procurent aux vaisseaux, sont ici par conséquent, très convenables pour donner aux fibres des gencives, la souplesse dont ces fibres manquent. Mais ces remédes demandent une grande persévérance; car de croire qu'en ne les employant que de temps en temps, on en aura quelque succès, c'est se tromper. Passons aux gencives pâles.

4°. *Gencives Pâles.*

Les gencives ne sont pâles que parce qu'il s'y porte trop peu de sang; le moyen d'y rappeller le sang, pour les rendre rouges, c'est de les frotter tous les matins pendant plusieurs semaines, avec un peu de moutarde, ou avec une petite feüille de roquette.

5°. *Gencives flasques.*

Une des perfections qui contri-

buent le plus à la beauté des gencives, c'est d'être fermes & bien tenduës. Une gencive qui paroît flasque & mollasse, dès qu'on vient à ouvrir la bouche, présente quelque chose de fort désagréable, & même de dégoutant. Le moyen de les raffermir, c'est de se les laver tous les matins, & à l'issuë de chaque repas, avec un peu d'eau & de verjus mêlés ensemble; il faut que l'eau soit ferrée, & qu'il y en ait deux fois plus que de verjus: pour la ferrer, il n'y a qu'à y éteindre deux ou trois fois un morceau de fer rouge.

6°. *Gencives raboteuses.*

Il y a des gencives dont on diroit que la peau seroit toute semée de petits grains de millét, tant elle paroît raboteuse & grenuë. Ce sont de petits boutons très-menus, formés sous la peau, lesquels à force de séjourner, deviennent aussi durs que des grains de millét. Il faut de puissans résolutifs pour fondre ces boutons. Il n'y a gueres que la racine de pyrethre qui en puisse bien

venir à bout; il en faut mettre un peu entre la gencive & la lévre, mais réïtérer fouvent, & l'y laiffer peu de temps chaque fois. Un petit morceau de cryftal minéral mis au même endroit, eft encore fort bon pour réfoudre ces petits grains; il eft à propos en même temps, de frotter avec le doigt, la gencive.

Comme la racine de pyrethre eft fort brûlante, il faut, après s'en être fervi, fe rinfer auffi-tôt la bouche avec de l'eau & du vin.

7°. *Gencives rongées.*

La plûpart des enfans qui ont les gencives rongées & fcorbutiques, ne les ont ainfi, qu'à caufe des fucreries qu'ils mangent; il ne faudroit jamais donner aux enfans aucunes confitures ni féches, ni en pâte, ni liquides; il ne faudroit pas même qu'ils connuffent les dragées. Defpreaux dit,

Que de tous mets fucrés, fecs, en pâte ou liquides,
Les eftomacs dévots toujours furent avides. *

* Sat. x.

On

On peut dire la même chofe de l'eftomac des enfans. Les confitures font ce qu'il y a de plus fucculent pour eux. Mais il ne faut point confulter fur cela leur goût. Cependant que fait-on? On leur accorde ces friandifes pour récompenfe, lorfqu'on eft content d'eux. Bien plus, quelque perfonne que ce foit qui vienne rendre vifite dans une maifon où il y a des enfans, n'y vient que chargé de confitures pour les leur diftribuer. Ce ne feroit pas faire fa cour aux peres & aux meres, que d'en agir autrement. On accable ainfi les enfans, de fuccreries; c'eft-à-dire, de ce qu'il y a de plus capable de leur ronger les gencives, de leur déchauffer les dents, & de leur gâter la bouche. Il ne faut pas s'étonner après cela, que tant de gens ayent les gencives rongées; mais quel reméde y a-t-il à cette difformité? Il eft difficile d'y en trouver d'infaillible, cependant il ne faut point fe décourager.

L'eau de chaux avec l'efprit de cochléaria; partie égale de l'un & de l'autre, produit ici de bons effets.

J'en dis autant de l'eſſence d'aloés & de myrrhe, auſſi partie égale des deux ; on frotte tous les jours la gencive deux ou trois fois, avec l'un ou l'autre de ces mêlanges, & l'on continuë des mois entiers. Cela néanmoins ne ſuffit pas, ſi l'on ne ſonge à adoucir la maſſe du ſang ; & je ne ſçache point ici de meilleur moyen pour en venir à bout, que de ſe mettre au lait de vache, après s'y être préparé par les remédes généraux, tels que quelques purgatifs, & quelques ſaignées ; bien entendu au reſte, qu'on renoncera à toutes ſuccreries, auſſi-bien qu'à toutes viandes poivrées & épicées, s'interdiſant, en même temps, tous les vins piquants, & tout ce qui eſt capable de rendre le ſang acre.

8°. *Gencives enflammées.*

L'inflammation des gencives, conſiſte en une enflure ardente & douloureuſe, qui ſe communique juſqu'aux joües, & les fait groſſir outre meſure. Cette inflammation ne vient que d'obſtructions cauſées

par un froid qu'on a fouffert à la tête. Ainfi il n'y a que des remédes défobftruans & un peu chauds, qui la puiffent guérir, ces remédes font 1°. de fe laver fréquemment la bouche tous les matins avec de l'eau où l'on ait fait boüillir des feüilles de méliffe; 2°. d'avoir foin, tous les foirs, de tenir long-temps dans la bouche, deux ou trois cuillers de lait de vache tout chaud, où ayent boüilli des jujubes; 3°. d'appliquer après fur la joüe un oignon cuit, de l'y appliquer tout chaud, & de l'y laiffer jufqu'au lendemain matin; continuer plufieurs jours jufqu'à guérifon.

9°. *Gencives avec excroiffances.*

Il vient fouvent aux jeunes perfonnes, des excroiffances fur les gencives, ces excroiffances font molles, indolentes, & tiennent à un petit pédicule comme une fraife. Le mal n'eft nullement dangereux; mais il caufe une grande difformité: Il fait avancer les lévres d'une maniere fort défagréable, & empê-

che, comme les gencives en bourlets*, de parler facilement. Il n'y a pour y remédier, qu'à ſerrer fortement avec un fil de ſoye, le pédicule où tient l'excroiſſance, & laiſſer ce fil pendant trois jours, en le ſerrant un peu plus chaque jour, elle tombe alors d'elle-même, faute de nourriture. Puis, quand elle eſt tombée, on met ſur l'endroit où elle tenoit, un peu d'eſprit de vitriol, ou de ſouphre; après quoi on lave l'endroit avec de l'eau de plantain un peu tiede.

Des Dents.

Il ne nous reſte plus, pour finir ce quatriéme & dernier Livre de notre Orthopédie, qu'à venir à l'article des dents & à celui de la langue, comme nous allons faire.

Les dents, pour avoir leur perfection entiere, demandent de grandes attentions. Il faut, pour la leur

*Voyez cy-deſſus, p. 227 ce que nous avons dit de l'obſtacle que les gencives en bourlets apportent à la parole.

procurer, s'y prendre dès qu'elles commencent à pousser aux enfans, & se souvenir que s'il se présente alors quelque obstacle à leur sortie, & qu'on n'ait pas soin de la faciliter, il ne faut pas espérer que ni les dents devancieres, * ni les dents secondaires ausquelles elles préparent la place, soient jamais belles. Mais comment faciliter cette sortie, ensorte que ces dents devancieres puissent éclore aisément? C'est de quoi nous allons proposer les moyens.

Moyens d'aider les Dents devancieres à sortir.

[r] Les dents devancieres, comme nous l'avons remarqué ailleurs **, & qu'il est à propos de le répeter ici, ont peine à pousser, ou parce que le suc nourricier dont elles ont

**Les dents devancieres sont les dents de lait; & les secondaires, celles qui leur succedent.*

***. Examen de divers point d'Anatomie, de Chirurgie, de Physique, de Medecine, &c. A Paris chez Chaubert, Quay des Augustins.*

besoin pour prendre un prompt accroissement, & diviser, sans lenteur, la gencive qu'elles doivent percer, ne leur est pas porté avec assez de force, ou parce que le corps de la dent est d'une consistance trop molle, pour pouvoir faire aisément cette division; ou enfin, parce que les fibres des gencives étant trop flasques, & prêtant plus qu'il ne faut, s'étendent par l'effort de la dent, au lieu de se rompre. Ces trois causes concourent quelquefois ensemble; quelquefois il n'y en a que deux, & quelquefois il ne s'en trouve qu'une. Mais soit qu'il n'y en ait qu'une, ou qu'il y en ait plusieurs, il résulte toujours de-là, un tiraillement des gencives, qui doit exciter des douleurs cruelles aux enfans, & qui prolonge quelquefois leur supplice des semaines entieres; ce qui réduit un enfant à passer les jours & les nuits sans repos. Ces douleurs accompagnées de veilles, empêchent le lait qu'ils succent de se digerer; ce lait non digeré se tourne en sérosités piquantes qui agacent les intestins, excitent des

trenchées accompagnées de cours de ventre, & causent même quelquefois, des convulsions par l'irritation violente qui se fait dans le genre nerveux. Le peu de suc nourricier qui se produit, & qui devroit entrer dans les vaisseaux lactés, est dérobé par le cours de ventre, & le corps frustré de nourriture, tombe dans un desséchement, ou que la mort suit de près, ou qui met les dents hors d'état d'acquerir la force nécessaire pour sortir sans peine; or dans ce dernier cas, il est difficile qu'elles puissent parvenir à être bien formées, bien arrangées, & d'une belle venuë; elles préparent cependant la place à celles qui doivent leur succeder; & c'est de cette place bien préparée que dépend l'arrangement des dents secondaires qui doivent rester toute la vie.

Ce que je dis de la cause qui nuit à la sortie des dents devancieres, est un peu différent de ce qu'on entend dire d'ordinaire là-dessus aux Gardes, aux Sages-femmes & aux Nourrices, qui croyent que pour faciliter l'issuë

des dents, il faut toujours recourir à des émolliens, & qui employent dans ce dessein, la cervelle de liévre, le sang de crête de coq, & autres choses aussi bizarres, s'imaginant que cette cervelle & ce sang, appliqués sur les gencives, les ramolissent.

C'est une chose certaine que les émolliens, à moins que les gencives ne soient attaquées d'inflammation, ne peuvent 1°. que relâcher l'action des petits rameaux d'arteres qui portent la nourriture aux dents, 2°. empêcher ces mêmes dents de se durcir au point qu'il faut pour devenir perçantes, 3°. relâcher les fibres déja trop lâches des gencives, & retarder par ces trois effets, dont un seul suffit pour faire beaucoup de tort, la sortie même qu'on a intention de procurer. Loin donc qu'il faille toujours recourir à des émolliens pour faciliter la sortie des dents, il faut au contraire, selon le principe mécanique & certain que je viens de poser, recourir ordinairement à des moyens qui puissent 1°. augmenter l'action des petites

arteres qui portent la nourriture aux dents, 2°. mettre la gencive plus en état de se casser, ensorte qu'au premier heurt, ou choc de la dent, elle soit comme obligée de se rompre; semblable en cela à un fil bien tendu, qui casse facilement au moindre effort, & qui résiste au contraire, à plusieurs coups redoublés, même plus violens, s'il est lâche.

Loin donc d'ici, toutes les cervelles de liévre, ou de quelque autre animal que ce soit; loin les huiles d'amandes douces & autres remédes émolliens, qui donnant d'ordinaire, de la flaccidité aux fibres élastiques de la gencive, les rendent moins propres à se casser, & à faire jour à la dent; ensorte que ces fibres ne faisant que s'étendre d'avantage, au lieu de rompre, souffrent par cette extension continuelle, un tirallement d'autant plus douloureux, & plus périlleux, qu'il est moins capable de causer aucune division.

Que faut-il donc faire en telle rencontre? il faut doucement frotter avec les doigts, les gencives de

l'enfant; ce frottement produit trois bons effets : 1°. il rappelle le ressort des fibres trop lâches, il les roidit & les rend cassantes; 2°. il presse la gencive contre le trenchant du corps dur qui s'éleve en dessous, & par ce moyen il la met dans la nécessité de se diviser en peu de temps; 3°. il engourdit le sentiment de la partie, & diminuë par conséquent, la douleur; c'est pour cette raison que les hochets qu'on donne aux enfans, & dont ils se frottent sans cesse les gencives, rëüssissent si bien; soit que ces hochets soient garnis d'un chrystal, d'une dent de loup, ou d'autre chose de semblable. C'est pour la même, raison, comme l'observe si judicieusement un sçavant Anatomiste, * que les dents de la machoire supérieure, sont d'ordinaire, plus hâtives que celles de la machoire inférieure; les gencives

* *In superiori maxillâ ut plurimùm infantibus dentes priùs erumpunt, rarò in inferiori; quia papillis uberum superior maxilla, magis atteritur, ac proritatur, quàm inferior. Adrian. Spigel. de formato fœtu, cap.* VI.

ſupérieures étant plus expoſées au frottement du mammelon qui eſt ſuccé par l'enfant. En effét il eſt conſtant que lorſque l'enfant ſucce quelque choſe, la machoire d'en haut eſt plus frottée que l'autre par le corps qu'il ſucce ; & ſi on veut l'eſſayer en mettant le petit doigt dans la bouche, & le ſuccant enſuite, comme les enfans ont coutume de ſuccer le mammelon de leurs nourrices, c'eſt-à-dire en faiſant aller alternativement & inſenſiblement, de droite à gauche, & de gauche à droite, la machoire d'en bas, on verra que le doigt poſera ſimplement ſur la gencive inférieure, & que le mouvement inſenſible, mais réel de droite à gauche, & de gauche à droite, dont ſe mouvra cette machoire, fera aller auſſi en ces divers ſens, contre la gencive ſupérieure, le corps que l'on ſuccera.

La narure parle ici toute ſeule ; Les enfans dont les dents ont peine à éclore, ſe portent d'eux-mêmes, les doigts aux gencives ; ils ſe les frottent ſans ceſſe, ils tâchent de mordre le tétton de leurs nourrices ;

les petits des animaux qui tettent, ne cherchent non plus, lorfque leurs dents commencent à pouffer, qu'à mordre des chofes qui ayent quelque réfiftance ; c'eft la leçon de la nature ; il n'y a qu'à fuivre cette leçon, & fi la cervelle de liévre, le fang de crête de coq, & autres remédes auffi peu convenables, ont paru réüffir en quelques occafions, c'eft qu'on a attribué à ces prétendus remédes, ce qui étoit le pur effét du frottement.

Hippocrate fait fur la fortie des dents, trois remarques importantes, qui dépofent en faveur du principe que j'eftablis : La premiere, c'eft que *les dents des enfans pouffent plus aifément en hyver qu'en efté ;* la feconde, que *généralement parlant, elles pouffent plus facilement aux enfans qui font médiocrement maigres, qu'à ceux qui font fort gras ;* la troifiéme, qu'*elles pouffent auffi plus aifément a ceux qui ont le ventre libre.* Remarques dont l'application à notre principe eft facile à faire, toutes les fibres du corps étant comme l'on fçait, moins flafques en hyver, les corps maigres les

ayant aussi moins molasses, & la liberté du ventre enlevant des sérosités qui ne pourroient que rendre ces fibres trop lâches.

Ce que je dis des fibres, je le dis des os même ; car on sçait que les os sont plus cassans en hyver, & par conséquent plus durs. Il suit de-là qu'en hyver plus de causes concourent à faire éclorre facilement les dents. Premiérement, les arteres ont plus de force, & ainsi portent avec plus de vitesse aux dents qui sont encore cachées dans leurs alvéoles, le suc nourricier qui les doit faire croître ; secondement, le corps de la dent est plus dur, & par conséquent plus incisif ; troisiémement, les fibres des gencives sont moins lâches, & par conséquent plus faciles à être percées par la pointe des dents.

Lors donc qu'il s'agit d'une solution de continuité par incision, comme dans la sortie des dents qui doivent inciser, & couper les gencives, ce n'est pas à des émolliens qu'il faut recourir pour favoriser cette solution, ou division : Un Chirurgien

qui veut faire une incifion fur la peau, ne cherche pas à relâcher l'endroit de la peau qu'il veut couper, il le rend au contraire, le plus tendu qu'il lui eft poffible.

Les émolliens, comme nous l'avons déja dit, ne conviennent dans la fortie des dents, que lorfqu'il y y a inflammation aux gencives; inflammation aurefte, qui ne furvient alors, qu'à caufe de la trop grande facilité que les fibres des gencives ont euë d'abord à prefter; facilité qui donne lieu au tiraillement long & douloureux dont j'ai parlé, & par conféquent à la fluxion & à l'inflammation; enforte que pour prévenir une telle inflammation, il faut recourir, dès les premiers commencemens, aux frictions de la gencive. Les frictions font caufe que la dent fe nourrit plus vite, parce qu'elles y appellent le fuc nourricier, en agitant les petits vaiffeaux qui le portent; elles procurent en même temps, & de la fermeté à la dent, & de la roideur aux fibres de la gencive: enforte que la dent ne peut être que plus hâtive, en deve-

nant plus capable de se faire jour, & en rencontrant aussi des fibres plus disposées à se rompre au moindre choc; mais lorsque faute de ces secours, ou nonobstant ces secours même, l'inflammation arrive, il faut nécessairement employer les émolliens; ils sont alors aussi convenables, que hors de ce cas, ils sont dangereux.

Frotter avec les doigts, les gencives des enfans, quand les dents commencent à leur pousser, n'est pas le seul moyen que l'on puisse employer pour aider ces mêmes dents à sortir; il en est d'autres qui sont aussi d'un grand secours dans cette occasion; c'est de passer souvent sur les gencives, le tuyau d'une plume à écrire, le gros bout d'un cure-dent d'or, la tige blanche d'une asperge cuite, la côte d'une grosse feuille de l'aituë. Je ne dois pas oublier d'avertir ici, qu'une bonne précaution à prendre pour disposer les enfans à pousser leurs dents avec facilité, c'est quand on leur choisit des nourrices, de préférer celles dont le lait est d'une nature plus

active, & plus chaude ; & cela pour trois raiſons, la premiere, parce qu'un lait de cette qualité ſe diſtribuant plus vîte, fait croître auſſi les dents avec plus de promptitude ; enſorte qu'elles demeurent moins de temps cachées dans les gencives, & les percent plutôt ; la ſeconde, parce que la nouriture qui vient d'un tel lait, eſt plus propre à donner de la fermeté à la dent, & par conſéquent à la rendre capable d'ouvrir plutôt la gencive ; la troiſiéme, parce qu'à raiſon de cette même nourriture, dont les gencives ſe partagent auſſi, les fibres de ces mêmes gencives, doivent être moins lâches.

Cette attention eſt encore plus néceſſaire pour ce qui regarde les filles, celles-ci ayant les gencives plus flaſques, les dents moins ſolides, les fibres plus lâches, & en même temps un ſang dont les particules nourricieres ſe diſtribuent avec plus de lenteur au corps de la dent. Auſſi remarque-t-on que les dents pouſſent d'ordinaire plus promptement aux garçons, qu'aux filles, obſervation qui confirme bien le

principe que nous avons poſé.

Ce que je viens de dire de la qualité que doit avoir le lait, pour hâter la ſortie trop lente des dents, n'eſt pas une remarque nouvelle, elle a été faite il y a long-temps, par un ancien Philoſophe dans ſon Hiſtoire des Animaux *, où il obſerve que quand le lait des nourrices eſt d'une qualité chaude, les dents pouſſent plus vîte aux enfans; expérience qui eſt encore une grande confirmation de notre principe.

On voit un grand nombre de familles où la plûpart des enfans meurent aux dents. Si dans ces familles on avoit ſoin d'obſerver, pour le choix des nourrices, ce que nous venons de recommander, ce malheur ſeroit moins fréquent.

Après s'être donné tous les ſoins néceſſaires pour choiſir un lait tel que je viens de dire, il faut encore prendre garde que la nourrice ne mene une vie trop ſédentaire; car alors ſon lait pourroit dégénerer, & perdre de l'activité qu'il doit avoir.

* Ariſtote.

Pour prévenir ce danger, il eſt bon que la nourrice faſſe un exercice modéré, au lieu de demeurer preſque toujours aſſiſe, comme il arrive à la plûpart des nourrices qui ſont dans les Maiſons de Qualité. Cet exercice doit principalement conſiſter dans quelque travail qui oblige les bras à ſe mouvoir, comme de frotter des meubles, de balayer des chambres, &c. Qu'on me pardonne ce détail, il y faut entrer. Un tel exercice fait que le ſang va avec plus d'activité aux mammelles, & que le lait qu'il y dépoſe, ſe cuit mieux : C'eſt le ſentiment du docte Varanda, qui a judicieuſement écrit ſur la maniere dont il convient de gouverner les nouvelles accouchées, les enfans nouveaux nés & les nourrices ; * Sentiment que l'expérience

* *Ne ſit deſes & otioſa nutrix, ſed alacris, & ad ſuſcipiendos labores comparata, potiſſimùm in quibus brachiorum motus requiritur, ut ſanguis ad mammas copioſior attrahatur, & lac meliùs concoquatur. Joann. Varand. de morbis mulier. cap. 1. de Regimine infantis nuper nati & nutricis.*

confirme, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſuivît exactement.

Un autre moyen qu'il eſt à propos de joindre à celui-là, pour donner plus d'action au lait d'une nourrice, lorſque l'enfant eſt bien malade des dents, c'eſt la friction générale de tout le corps de la nourrice. Cette friction ſe doit faire le matin, avec des linges un peu rudes. Il en eſt du lait dont il s'agit, comme du lait des animaux; celui d'âneſſe, celui de chevre, celui de vache, ſont beaucoup plus ſains lorſque ces animaux ont été broſſés. Leur lait peſe moins alors ſur l'eſtomac des malades, & eſt moins ſujet à s'y figer. Le goût même en eſt différent, & ſi différent, comme l'obſerve Vanhelmont, par rapport à l'âneſſe, qu'on peut connoître par-là, ſi l'âneſſe a été broſſée ou non. * Voyez ce que nous avons dit ci-deſſus des vertus de la friction, p. 211. & 219. en parlant du teint.

* *Aſina pectenda eſt inſtar equorum. Ex lactis guſtu dignoſci poteſt, an aſina pexa fuerit iſta mane, nec-ne. Vanhelm.*

J'ajouterai, pour finir cet article, que les gencives des enfans étant d'une tiſſure très-lâche, comme ſont auſſi dans cet âge, toutes les autres parties de leur corps (ce qui leur cauſe un grand nombre de maladies qui ne guériſſent qu'à meſure qu'ils avancent en âge, c'eſt-à dire, à meſure que ces parties acquierent plus de fermeté.) Il arrive que les ſéroſités qui s'inſinuent dans les gencives, n'en ſont pas chaſſées aſſez promptement, & y ſéjournent par conſéquent, plus qu'il ne faut pour faire place aux autres ſucs qui abordent; ce qui oblige les gencives; ſpongieuſes comme elles ſont, à s'abbreuver encore davantage, & après s'être relâchées conſidérablement; à contracter, par la ſéroſité abondante qu'elles reçoivent plus que jamais, une épaiſſeur qui éloigne de la dent, la ſuperficie extérieure des gencives, & l'empêche par ce moyen, d'être percée auſſitôt qu'il conviendroit; ce qui prolonge l'*Odaxiſme*, c'eſt-à-dire le ſentiment de morſure que produit dans la gencive, la dent qui la perce;

car c'eſt ce que ſignifie le mot grec *Odaxiſmos*, d'où eſt tiré celui d'*Odaxiſme.*

Il faut donc tenir pour maxime générale, que lorſque les dents ont peine à ſortir, il n'eſt point queſtion de ramollir les gencives, & que le meilleur moyen qu'on puiſſe employer alors pour favoriſer cette ſortie, c'eſt la ſimple friction. Loin donc d'ici, encore un coup, la cervelle de lievre, le ſang de crête de coq, & autres remédes auſſi abſurdes, que quelques perſonnes veulent qu'on applique ſur les gencives des enfans, pour aider leurs dents à pouſſer. *

En voilà ſuffiſamment pour ce qui concerne les dents devancieres, ou dents de lait; je paſſe à celles qui leur ſuccedent. Comme il n'en vient plus d'autres après ces ſecondes, on ne ſçauroit trop les ménager. Nous

* *J'ai fait pluſieurs de ces obſervations dans l'examen de divers points d'Anatomie, de Chirurgie, de Phyſique & de Médecine, ci-deſſus cité pag. 634. J'ai crû qu'il valoit mieux les répéter que d'y renvoyer.*

en allons donner les moyens.

Des Dents ſecondaires.

On commét bien des fautes qui nuiſent aux dents ſecondaires ; ces fautes ſont, entre autres,

1°. De s'expoſer à ſouffrir du froid à la tête, ſoit en ſe promenant au ſerein, ſoit en ſe friſant & ſe papillottant en plein air, comme font tant de jeunes perſonnes ; ſoit en dormant la tête trop peu garnie, ſoit en demeurant trop long-temps vis-à-vis quelque porte, ou quelque fenêtre à demi ouverte ; tout cela attire des fluxions ſur les dents, & les fait périr.

2°. De ne pas ſe garnir aſſez les bras & les jambes ; ces parties ayant un rapport eſſentiel avec les dents, enforte, (ce qu'on ne s'imagineroit pas) que de ſouffrir du froid aux bras & aux jambes, faute de les vêtir aſſez, n'eſt pas moins nuiſible aux dents ; que d'en ſouffrir à la tête, faute de la tenir aſſez couverte. Cet avis eſt, ſur-tout, néceſſaire aux jeunes perſonnes du ſexe, qui ſe

piquent la plûpart, d'avoir les bras menus & les jambes fines, & qui pour cette raiſon, ſe les garniſſent le moins qu'elles peuvent; de quoi elles ſont d'autant plus ſoigneuſes, qu'il eſt ordinaire au ſexe d'avoir les jambes un peu groſſes.

3°. De ne pas ſe broſſer aſſez ſouvent la tête; négligence qui empêche cette partie, de tranſpirer ſuffiſamment, & qui laiſſe aller ſur les dents, une humeur ſuperfluë qui ne manque jamais, ou de les carier, ou de les ébranler, ou de les noircir.

4°. De ſouffrir dans la bouche des choſes trop chaudes, ſoit alimens ſolides, ſoit alimens liquides, qui brûlent les racines des dents, comme du caffé trop chaud, de la ſoupe trop chaude, &c. ou d'y ſouffrir des choſes d'une qualité cauſtique, qui brûlent encore davantage les racines des dents, telles que ſont ces liqueurs ardentes qu'on a coutume de mettre dans la bouche lorſqu'on a mal aux dents, & dont l'effet eſt toujours d'augmenter le mal.

5°. De ſe nétoyer les dents avec

un cure-dent de plume; rien n'étant plus capable de les déchauffer & d'en enlever l'émail, comme nous le verrons dans un moment; c'eft ce qui eft caufe que l'Auteur des Billéts en vers, en envoyant un cure-dent d'or, un cure-dent d'argent, & un bouquet de Bifnague, à une Demoifelle qui avoit de très-belles dents, & qui fe les nétoyoit avec une plume, lui écrit ce billet.

Les Dents veulent pour leur bien,
Or, argent, Bifnague ou rien. *

6°. De boire force caffé; fur quoi on peut lire les doctes Remarques du fçavant Anglois *Waincwright*, touchant les *chofes non-naturelles*, lequel après avoir avancé, conformément à l'expérience, que le caffé convient aux perfonnes graffes, chargées de phlegmes & d'humidités; mais qu'il eft contraire aux gens fecs, & qu'en leur defféchant le fang, il produit des palpitations

* *Billéts en vers, par M. de Saint Uffans, à Paris, chez Jean Guignard grande Salle du Palais.*

de

de cœur, des tremblemens de mains, des syncopes, des accès d'asthme & de vapeurs, ajoute qu'un autre de ses mauvais effets, est de rendre les dents noires.*

Ce que dit du caffé, par rapport aux dents, ce Docteur Anglois, se peut dire aussi du chocolat, dont le grand usage ne les nourrit pas moins.

7°. De manger beaucoup de confitures. Le succre par sa viscosité, s'attache aux dents & les corrode; car quelque douceur qu'il paroisse avoir, il renferme un sel corrosif fort dangereux aux dents. On remarque même que la plûpart des Confituriers ont les dents gâtées; ce qui vient de

*A mechanical account of Thé non-naturals: Being a brief explication ef thé changes made in humano: Bodies bi air dict. C'est-à-dire, Traité méchanique des choses non-naturelles, ou explication abrégées des changemens causés dans le corps humain, par l'air, les alimens, &c. A Londres chez Smith, & Geoffroy Wale, 1707. par Jer. Waincwright, Docteur en Médecine.

la vapeur qui s'éleve de leurs confitures lorſqu'ils les travaillent, laquelle s'introduit dans leur bouche, & affecte leurs dents. Je dis la même choſe des pains d'épice qu'on a coutume de prodiguer aux enfans. Rien n'eſt plus dommageable aux dents que cette compoſition, & de cent enfans qui ont les dents mauvaiſes, il y en a plus de la moitié, qui ne les ont telles que par le pain d'épice, & les ſuccreries qu'on leur prodigue.

8°. De mâcher des choſes trop dures; ou de caſſer avec les dents, des noyaux, des noix, &c. ce qui écraſe les racines des dents, & les détruit.

9°. De mordre à meſme, dans des pommes d'apis, dans des fruits verds, & autres choſes capables, comme celles-là, de couper les gencives; la ſeule pomme d'apis morduë à plein, ſuffit pour cela.

10°. De manger des viandes coriaſſes, ſoit graſſes ou maigres, qui laiſſent des filéts entre les dents comme font la moruë, la merluë, à moins qu'elles ne ſoient bien ten

dres. Ces filéts sont autant de couteaux plians, qui coupent la chair des gencives, & la séparent d'avec les dents.

11°. De manger des ragouts composés de ciboules, d'ail, & autres assaisonnemens forts & piquans. On remarque que dans le Poitou, dans la Xaintonge, & l'Angoumois, où l'usage de l'ail est fort fréquent, les habitans ne conservent pas longtemps leurs dents.

12°. De se faire limer les dents, quelque légere que soit la lime; ou de les frotter avec des poudres de corail, & d'autres choses propres à en ronger l'émail; car, dès qu'une partie de cet émail est usée, & que par conséquent l'os qui est dessous, vient à être exposé à l'air, il faut que la dent périsse. Il en est de l'os de la dent comme de tous les autres os du corps; il ne peut être découvert sans se carier; il arrive quelquefois que cet os semble découvert, & ne l'est pas; parce qu'il y reste encore une petite couche d'émail, laquelle étant assez mince pour être transparente, laisse pa-

roître la couleur jaune de l'os, comme si effectivement il étoit nud, quoiqu'il ne le soit pas. Cette petite couche, quelque mince qu'elle soit, suffit pour conserver l'os qui est dessous.

13°. De négliger de se laver la bouche après les repas, sur-tout si on y a mangé de la crême, ou autre laitage, & si on y a mangé des pruneaux, & des succreries. Quant au lait, lorsqu'on en use souvent, il laisse entre les dents, un suc acide qui les mine peu à peu, & les fait carier; il én est de même des pruneaux & des succreries.

14°. De mettre sur le visage, les drogues que certaines femmes y mettent pour paroître plus belles, & qui les enlaidissent si fort. Il se détache de ces drogues, des particules subtiles qui gagnent jusqu'aux gencives, & aux dents, & les corrompent absolument sans qu'il y ait de ressource. Aussi est-il rare de voir des femmes fardées qui ayent de belles dents. Il y a plus, c'est que la plûpart des femmes fardées ont l'haleine mauvaise. Elles n'en croyent

rien, parce qu'elles ne se sentent pas elles-mêmes ; & lorsqu'elles voyent leurs semblables exhaler à chaque mot qu'elles disent, une mauvaise haleine, elles regardent ce défaut, comme particulier aux personnes en qui elles l'apperçoivent. Chacune de son côté en fait autant ; & se donne bien de garde d'en accuser jamais le fard.

Il en est de même des mauvaises dents ; mais on trouve moyen de cacher cette difformité par des dents postiches, & quand elle est ainsi cachée, les femmes se persuadent n'en être point atteintes, ou si elles ne peuvent se tromper à ce point, elles mettent toujours le fard à couvert, il n'est, à les entendre, coupable de rien.

Nous avons dit ci-dessus, page 256. que les cures-dents de plumes déchaussoient les dents, & en enlevoient l'émail, nous n'avons rien avancé en cela d'étonnant : Le tuyau de plume dont on fait des cure-dents, est d'une substance fort dure, ce qui est cause qu'il a beaucoup de ressort, comme on le voit en cour-

bant la pointe du cure-dent; car elle ſe redreſſe avec force, dès qu'on la laiſſe en liberté, & ſe redreſſe comme feroit une lame d'acier battuë; or ce tuyau taillé en cure-dent, eſt effectivement comme une lame d'acier bien platte, dont les côtés ſeroient coupans, & il ratiſſe par ſes deux côtés, l'émail de la dent, & à force d'y paſſer & repaſſer à tous les repas, il enléve enfin cet émail.

Qu'on y prenne garde, on verra que les dents ne commencent preſque jamais à ſe carier que par les côtés, c'eſt-à-dire par les endroits où le cure-dent de plume paſſe & repaſſe.

L'or & l'argent ne ſont point d'une ſubſtance ſi dure, & quand ils ſont formés en cure-dents, ils n'ont point ce coupant qu'on remarque dans les cure-dents de plume. J'en dis autant des Biſnagues dont nous venons de parler page 256. elles n'ont rien de trenchant, & dont le frottement puiſſe uſer l'émail des dents; elles exhalent outre cela, un baume fin & léger qui fait du bien aux gencives & à toute la bouche,

comme le remarque Valentini, dans l'Hiſtoire réformée qu'il a donnée des Simples. * Le Lentiſque eſt encore très-bon pour faire des cure-dents ; il empêche par une qualité aſtringente & fortifiante qui lui eſt commune avec les Biſnagues, la pourriture des gencives, & les raffermit d'une maniere extraordinaire, ce qui a ſans doute déterminé Martial à dire qu'en fait de cure-dents, le Lentiſque eſt à préférer, & que ce n'eſt qu'à ſon défaut, ou au défaut de quelques branchages ſemblables, qu'on peut employer la plume. **

* *Biſnagæ cuſpides, loco dentiſcalpii uſurpantur, bonumque in ore ſaporem relinquunt. Bern. Valent. Hiſtoria Simplicium reformata.*

** *Lentiſcum melius, ſed ſi tibi frondea cuſpis deſuerit, dentes penna levare poteſt.*

Martial. Epigram. Lib. XIV. Dentiſcalp. XXII.

Moyens propres par eux-mêmes à conſerver les dents, & à les embellir.

Ce n'eſt pas aſſez d'éviter les choſes qui peuvent nuire aux dents, & que nous avons détaillées dans l'article ci-deſſus ; il faut encore recourir à des moyens propres par eux-mêmes, à les conſerver & à les embellir. Ces moyens ſont de ſe rinſer les dents tous les matins avec de l'eau *gypſée*, c'eſt-à-dire où l'on ait fait tremper du plâtre, ou avec de l'eau de limaille de fer, ou avec de l'eau de ſuye de cheminée. L'eau gypſée, ainſi appellée du mot latin *gypſum*, qui ſignifie plâtre, ſe prépare ainſi.

On prend quatre onces de bon plâtre bien réduit en poudre; on mét ce plâtre dans une livre d'eau, on l'y laiſſe cinq ou ſix heures, puis on verſe l'eau doucement dans un vaiſſeau bien propre, pour s'en rinſer les dents, On la renouvelle quand elle eſt finie. Le même plâtre ne peut ſervir qu'une fois.

L'ea[u]

L'eau de limaille de fer ne demande pas une plus difficile préparation. On laiſſe tremper pendant vingt-quatre heures un quarteron de cette limaille dans une livre d'eau, puis on verſe, tout de même, l'eau dans un vaiſſeau à part, & quand elle eſt finie, on en prépare d'autre qu'on jette ſur la même limaille; car à la différence du plâtre, elle peut ſervir autant de fois que l'on veut.

L'eau de ſuye de cheminée ſe prépare autrement: On prend une once de ſuye de la plus luiſante, & à une cheminée où n'ait été brûlé que du bois neuf, on la partage en pluſieurs morceaux, & on l'agite pendant quelques minutes, avec un blanc d'œuf, dans une livre d'eau; puis on laiſſe repoſer le tout une nuit ou environ, après quoi on verſe l'eau doucement dans un vaiſſeau à part, pour s'en rinſer la bouche; la même ſuye ne ſert qu'une fois. Il ne faut point employer ces eaux enſemble, mais s'en tenir à l'une des trois; & les faire un peu tiédir pour s'en ſervir. Elles ont une

grande vertu pour entretenir la beauté de la bouche.

Un peu d'eſprit de ſel dulcifié, mêlé dans un verre d'eau commune, eſt un prompt moyen pour blanchir les dents, lorſqu'on les en frotte avec un linge; mais auſſi-tôt après, il faut les laver avec de l'eau de mauve ou guimauve; ſans quoi elles jauniſſent enſuite, & outre cela deviennent caſſantes; mais en les lavant avec l'eau que je dis, qui n'eſt qu'une légere décoction de racine de mauve, ou guimauve, on prévient cet inconvénient, & on a de très-belles dents. La doſe de l'eſprit de ſel ne doit pas paſſer deux goutes. Aureſte il n'y faut recourir que très-rarement

Mâcher quelquefois du maſtic, eſt encore un bon moyen de conſerver les dents & de les embellir. On en a un exemple dans les habitans de l'Iſle de Chio, d'où le maſtic tire ſon origine, leſquels en mâchent ſoir & matin, & ont tous de très-belles dents, nonobſtant l'air de la mer.

Se raſer ſouvent la tête, diſſipe

une sérosité qui se jetteroit sur les dents. La production des cheveux, & la transpiration en deviennent plus abondantes, ce qui soulage considérablement les gencives, & fait par conséquent un grand bien aux dents; mais il faut se faire raser dans un lieu clos, & sitôt qu'on est rasé, avoir soin de se bien couvrir la tête.

Quand les dents branlent, on les affermit avec un gros de racine de bistorte, un gros & demi de roses rouges, un gros de balaustes, & deux scrupules d'alum brûlé, le tout réduit en poudre, & infusé dans un peu de vin blanc, l'espace d'environ cinq ou six heures, on se frotte les gencives avec un linge trempé dans cette infusion, un peu tiéde.

Lorsqu'une dent est creuse, il en faut remplir le vuide avec de la cire toute simple, sans recourir ni aux feuilles de plomb, ni aux feüilles d'argent, comme l'on fait ordinairement; la seule cire vaut mieux pour défendre le creux de la dent, contre l'entrée de l'air.

La premiere fois que l'on sent de

la douleur à une dent, l'on doit compter que cette dent, quelque belle, & bien conditionnée qu'elle puisse être à l'extérieur, ne durera pas long-temps, si l'on ne songe dès le moment, à la préserver du danger qui la menace. Ce préservatif est le bain des pieds dans de l'eau chaude; moyennant cette précaution dont il faut user diverses fois, jusqu'à ce que la douleur soit entierement dissipée, & qu'il faut même réïterer de temps en temps lorsqu'elle est passée, on garantit non seulement la dent malade, mais les autres; pourvû qu'on ne fasse d'ailleurs aucune des fautes qui peuvent leur nuire, & dont nous avons suffisamment parlé ci-devant.

Il y a des personnes qui ont les dents naturellement noires. L'esprit de sel, & tous les autres moyens que nous avons marqués cy-dessus pour conserver, ou pour rendre les dents blanches, sont alors absolument inutiles. La blancheur dont il s'agit, fait un grand ornement de la bouche, pourvû que ce soit une blancheur de perle, ou de lait. Les

chiens ont les dents blanches, & ce n'est pas ainsi qu'on les doit avoir pour les avoir belles. Mais y a-t-il des moyens pour leur procurer ce blanc de lait, ou ce blanc de perle? Je n'en sçache aucun. Il y en a seulement pour le leur conserver quand elles l'ont, & pour le leur rendre quand il s'est perdu par quelque mucosité amassée sur les dents; ces moyens sont ceux que nous avons indiqués ci-dessus.

La noirceur des dents quand elle est naturelle, fait ce qu'on appelle *bouche de jais*, ou *bouche noire*, on a beau les laver, les frotter, la bouche est toujours noire, & c'est de celle-là que parle Martial dans son Epigramme à Zoïle, quand il lui dit. *Ayant, comme tu as, les cheveux rouges, la bouche noire, les pieds bots, les yeux de travers, c'est grande merveille si tu vauds quelque chose.* *

En faisant mention des fourcils

* *Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus,*
Rem magnam præstas, Zoile, si bonus es.
Martial. Epigr. Lib. XIV. *Epigram.* LIV.

joints, pag. 49. 50. & 51. j'ai rapporté le ſentiment des Phyſionomiſtes qui prétendent que de tels ſourcils ſont une marque de méchanceté, & j'ai traité d'erreur ridicule ce ſentiment; je dis ici la même choſe, de la penſée de Martial, qui veut faire croire qu'avec des cheveux rouges, une bouche noire, des pieds bots, & des yeux de travers, il n'eſt pas poſſible de valoir quelque choſe. Les défauts du corps ſont au contraire, ſouvent compenſés d'ailleurs, & abondamment. On remarque, par exemple, que les boſſus ont la plûpart beaucoup d'eſprit. Si l'on veut parcourir les autres difformités du corps, on trouvera que cette compenſation n'eſt pas particuliere aux boſſus. Du reſte, combien tous les jours, voit-on de gens faits à peindre, qui ſont ſtupides, mauvais, & ſans aucun mérite?

Dents remplacées.

Nous ne croyons pas devoir finir cet article des dents, ſans dire un

mot de ce qui concerne la maniere de les remplacer, quand elles ſont mauvaiſes, qu'elles déparent la bouche, ou qu'elles manquent.

Les dents qui paroiſſent au-devant de la bouche, & qu'on nomme inciſives, ont cela de particulier, qu'à la machoire d'en haut, elles ſont plus longues & plus larges, qu'à celle d'en bas, & que directement ſous le nez, elles le ſont encore davantage. Sur quoi j'avertis que ſi l'on n'a pas ſoin de faire obſerver cette circonſtance, quand on veut remplacer ces ſortes de dents, l'artifice peut facilement ſe découvrir ; or c'eſt un inconvénient qu'il faut éviter, on ne ſe fait pas mettre des dents, pour que la choſe ſe reconnoiſſe : & ce que rapportent quelques Auteurs qui écrivent que dans l'Iſle de Java, les hommes & les femmes ſe font arracher tout exprès les dents, pour en mettre d'or ou d'argent à la place, paroît une fable aſſez mal imaginée. *

L'on parle d'un moyen de rem-

* *La Mothe le Vayer. Lettre* CXXIII.

placer des dents, par des dents naturelles, tout comme l'on remplace une plante par une autre qu'on enleve de terre, & que l'on ſubſtitue dans le lieu de la premiere. Mais il n'en eſt pas ici des dents comme des plantes ; quoique les unes & les autres croiſſent & végetent de la même maniere, & méritent en cela le nom commun de plantes. On enfoüit en terre, une jeune tige fraîchement arrachée. Cette tige, quoique dépoüillée de ſa racine, comme il arrive ſouvent alors, reprend en peu de temps. Mais il n'en va pas ainſi de la dent ; il y faut bien d'autres façons ; & ſi ces façons ne rendent pas impraticable la tranſplantation dont il s'agit, elles la rendent, du moins, ſi difficile, qu'elles ne doivent gueres donner envie à perſonne d'en faire l'expérience ſur ſoi-même. C'eſt de quoi on pourra juger par l'expoſé ſuivant.

1°. Pour mettre une dent naturelle en la place d'une autre, qui ne ſçauroit être conſervée ; car ce n'eſt que dans ce cas, ſans doute, qu'on peut propoſer l'opération, il faut arracher

dès le moment, dans une bouche étrangere, la dent qu'on veut subſtituer, & la choiſir bonne, ſaine, de la même longueur, de la même groſſeur, de la même largeur, & de la même eſpece, que celle que l'on veut remplacer.

2°. Cette parfaite reſſemblance ne ſe trouve preſque jamais que dans les dents inciſives.

3°. Il faut que le nerf de la dent, & ce qui peut reſter de ſa racine, ſoient bien vifs.

4°. Que la perſonne dans la bouche de qui l'on prend la dent à tranſplanter, ſoit une jeune perſonne de douze à quinze ans, extrémement ſaine, & de même ſexe que celle ſur qui on veut faire la tranſplantation.

5°. Il faut commencer par arracher la mauvaiſe dent, & dès l'inſtant qu'on l'a ôtée, arracher à l'autre perſonne, la dent ſaine, puis ſans délai, l'inſinuer dans la place de la mauvaiſe.

6°. La dent étant placée, la lier aux dents voiſines avec un fil d'or de ducat.

7°. La laisser en cet état, trente jours au moins, & pendant ce temps-là, ne point essayer de s'en servir pour manger.

Quelques-uns prétendent que les dents ainsi transplantées, durent très long-temps; & il se trouve même des Opérateurs qui assurent en avoir remises depuis plus de trente ans, lesquelles tiennent encore. Mais si les arbres transplantés ne réüssissent pas tous, que ne doit-on pas craindre ici en mettant une dent, quoique très-saine, dans un lieu d'où l'on vient d'en tirer une mauvaise, qui peut avoir laissé en sa place, un levain capable de détruire tout le principe de vie que peut renfermer celle-là? Encore si avant que d'inserer la bonne dent, on avoit le temps de bien laver l'endroit où on la veut mettre, pourroit-il y avoir quelque espérance; mais on n'a point ce temps-là: Il faut, si l'on veut réüssir, la transplanter dès qu'on a arraché la mauvaise, & ne pas différer d'un moment.

Dans une si constante incertitude du succès, comment pouvoir se ré-

ſoudre à demeurer des trente jours dans une gêne auſſi grande que celle où il faut alors demeurer ?

De plus, n'y a-t-il pas de la cruauté à faire arracher ainſi de la bouche d'un jeune homme, ou d'une jeune fille de douze à quinze ans, des dents bien ſaines, & des plus apparentes ? je dis des plus apparentes ; car, comme nous l'avons remarqué, cette opération ne ſe peut bien faire que ſur les dents inciſives, qui ſont celles qui paroiſſent le plus.

Il eſt temps de paſſer au dernier article que nous nous ſommes propoſé dans cette Orthopédie, c'eſt à-dire, à ce qui concerne la langue & la voix, par rapport au parler.

De la Langue par rapport au parler.

Selon notre plan, il nous reſte, pour terminer cette Orthopédie, à examiner quelques uns des principaux vices qui concernent l'organe de la langue & de la voix par rapport au parler. Ces vices ſont entre

autres, le mutiſme, l'extinction de voix, une voix de femme dans un homme, & une voix d'homme dans une femme, le bégayement, le bredouillement, la difficulté de prononcer certaines lettres & certaines ſyllabes, la parole entrecoupée, ou courte haleine, c'eſt de quoi nous allons traiter.

Le Mutiſme.

De tous les défauts du corps, il n'en eſt gueres de plus affligeant que celui qui nous empêche d'exprimer nos penſées par la parole, & qui ne nous laiſſe d'autre reſſource pour y ſuppléer, que la triſte néceſſité des grimaces. Nous venons tous au monde muets; mais ce n'eſt pas de ce mutiſme qu'il s'agit ici. Le mutiſme proprement dit, & dont je parle, ne reſpecte pas même l'âge le plus propre à l'articulation des ſons, & où l'on a le plus de beſoin du ſecours de la parole. Il peut procéder de différentes cauſes; ces cauſes ſont, entre autres, ou une mauvaiſe conformation de la langue,

ou une paralysie de cet organe, ou une grande humidité de cette même partie, ou une blessure, quoique legere, en quelque membre, ou un sang engorgé sous la langue, ou une surdité naturelle. Six causes que nous allons examiner, & ausquelles il en faut ajoûter une septiéme, qui est le filet de la langue ou trop court ou trop gros, dont nous parlerons dans l'article du Bégayement & du Bredoüillement.

1°. *Mutisme par une mauvaise conformation de la Langue.*

Quand le mutisme vient d'une mauvaise conformation de la langue, il ny a point de remede. Mais comment découvrir cette mauvaise conformation, lorsqu'elle n'est sensible ni aux yeux ni au toucher, & qu'elle est absolument interne? car c'est de celle-là que j'entends parler. La chose est impossible. Le parti à prendre là-dessus, c'est d'agir comme si le mal venoit d'une des deux causes que nous allons rapporter, & que nous venons d'allé-

guer, lesquelles ne sont pas absolument invincibles, & dont les remédes sont d'ailleurs innocens, sçavoir d'une paralysie, ou d'une trop grande humidité de la langue.

2°. *Mutisme par paralysie de la Langue.*

Si le mutisme procéde d'une paralysie de la langue, il peut guérir, pourvû que cette paralysie ne soit pas au dernier degré; mais il faut toujours tenter les secours de la Médecine, quoique sans sçavoir si c'est paralysie ou non, car on ne risque rien en cela. Et en cas que ce soit paralysie, sans être certain non plus, si cette paralysie est au dernier dégré, ou non.

Les remédes dont il s'agit dans cette occasion, sont 1°. le suc de feüilles de vigne récemment exprimé, & pris en boisson. 2°. D'extrémes efforts pour parler. Voici là-dessus quelques exemples dont il est important d'avoir connoissance: Le premier est d'un enfant de sept ans, devenu muét par une paraly-

sie de la langue, après une fiévre maligne ; lequel ayant essuyé inutilement tous les remédes de la Médecine, guérit en cinq ou six jours, par le seul suc de feüilles de vigne, dont il but tous les jours deux onces avec un peu de sucre. *

L'autre exemple est d'un paysan qui ayant extrémement soif, après avoir soutenu un rude travail, dans un violent jour d'esté, fut boire de l'eau très-froide, & devint muet sur le champ, le froid de cette eau lui ayant causé une paralysie à la langue. Il passa une année entiere dans ce déplorable état, n'esperant plus de guérison. Mais un jour, comme il portoit sur ses épaules, un pesant fardeau, une partie de ce fardeau, composé, de plusieurs pieces détachées, lui tomba sur une jambe, & la lui cassa. La douleur que sentit le blessé, lui fit faire à l'instant, un effort extraordinaire pour appeller du secours ; cet effort violent excita une si grande secousse dans les muscles de la langue, qu'ils reprirent leur action,

* *Zuing. Theatr. Prax. Med.*

& que le muét recouvra sur le champ, l'usage de la parole.* C'est par un effort plus violent, & dans une occasion qui en étoit, sans doute, bien plus digne, que le jeune Atys si célébre dans l'Histoire, lequel étoit muét, mais muét de naissance, ce qui est bien plus à considérer, commença de parler. Il crut voir le moment que le Roy Crœsus son pere, alloit recevoir sur la tête un coup de cimeterre ; l'émotion que lui causa ce terrible spectable, lui rétablit tout d'un coup, la langue, & le fit s'écrier sur le champ, par un effort aussi extréme que naturel : *Arréte, Soldat, ne porte pas la main sur mon pere.* Depuis ce moment, il continua toujours de parler.

L'occasion ne nous permét pas de taire ici une singularité bien digne de remarque, qui est qu'un frere de ce Prince, avoit, à ce qu'assure l'Histoire, commencé à parler dès le berceau. Quoiqu'il en soit de cette singularité, que nous ne rap-

* *Zuing. ibid.*

portons qu'en passant, voici, en fait de mutisme, guéri par un effort de langue un exemple aussi curieux que récent.

M. de Tréfarius aujourd'hui vivant, Ecuyer, fils de M. de Casa-Major, Seigneur de Gestas, * a été Muét jusqu'à l'âge de 23. ans, qu'il a recouvert la parole, ainsi qu'on va voir. Ses parens ayant connu dès son enfance, qu'il avoit l'usage de l'oüie, donnérent tous leurs soins pour lui faire apprendre à lire, & à écrire, afin de le dédommager, autant qu'il leur étoit possible, de la privation de la parole. Le succès répondit à leur attente. Cet enfant

* *Tréfarius est le nom d'une Terre, & Gestas est celui d'une autre Terre dont M. de Casa-major est Seigneur, & Casa-major est le nom de la famille.*

Ce M. de Tréfarius fils de M. de Casa-major Seigneur de Gestas, qui a été si long-temps muét de naissance, est de la Province de Bearn, & du Diocese d'Oleron. Cette famille a donné au Roy plusieurs Officiers. Il y en a actuellement au service de Sa Majesté. Elle est fort connue même dans la Maison du Roy, y ayant eu de ces Messieurs qui y ont servi long-temps.

parvint sans beaucoup de peine, à connoître l'usage des lettres. Il apprit même à les former, & peu après on lui enseigna l'Arithmetique: C'étoit lui qui faisoit tous les comptes de la maison; il resta dans cet état, jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, comme nous l'avons remarqué, il fut examiné par plusieurs Médecins & Chirurgiens, & on lui donna quelques coups de ciseaux, pour couper des filéts, qu'on croyoit lui brider la langue, mais cela fut inutile. Il aimoit la chasse passionnément; ses chiens accoutumés à ses signes, & à des sons informes, le suivoient, & lui obéïssoient. Mais après qu'il eut recouvert l'usage de la parole, voulant en appeller un qu'il aimoit par-dessus les autres, ce chien, bien loin de venir, comme à son ordinaire, caresser son maître, s'enfuit, fut se cacher, & continua ce manege trois ou quatre jours, au bout desquels, il revint à son maître. Le 16. Avril 1716. notre Chasseur proposa par ses signes, à une personne qui étoit avec lui, d'aller à la fut du lievre. L'heure de cette

chasse approchoit, & ils partirent tous deux ensemble. Quand ils furent sur le lieu, M. de Trésarius plaça la personne dans un poste, & avançant un peu plus loin, en choisit un autre pour soi; peu de temps après s'être placé, il fit un violent effort pour prononcer quelques paroles; ce fut le seize du même mois, vers l'entrée de la nuit. A cet effort il sentit tout d'un coup sa langue se délier, & il articula quelques paroles, puis il prit son fusil, courut à la personne dont nous venons de faire mention, & lui parla; cette personne effrayée de l'entendre parler, crut d'abord que c'étoit un spectre, & tout tremblant s'en retourna avec lui, dans la maison de M. Casa-major Seigneur de Gestas, où étoit toute la famille, laquelle ne fut pas moins transportée de joye que saisie d'étonnement, d'un changement si étrange. M. de Trésarius, depuis ce moment a toujours parlé. Il ne parla pas d'abord aussi facilement qu'il fait aujourd'hui, quelques mots l'embarassoient, & sur-tout la prononciation

des I, mais inſenſiblement il a acquis l'aiſance avec l'uſage, & à préſent que nous ſommes en l'année 1741. peu de mots l'arrêtent. Le même jour que ſa langue ſe délia, on lui préſenta un Livre, & il ſçut lire. *

3°. *Mutiſme provenant d'une trop grande humidité de la Langue.*

Une trop grande humidité de la langue, ſans que la paralyſie s'en mêle, peut auſſi rendre muét. Quand le mal procéde de cette cauſe dans les enfans, il guérit quelquefois de lui-même par le déſſéchement que le progrès de l'âge a coutume de produire. On en a un exemple bien authentique dans la perſonne de Maximilien fils de l'Empereur Frederic III. ** Ce jeune Prince demeura juſqu'à l'âge de neuf ans, ſans pouvoir parler, & au bout de ce terme,

* *Je dois cette curieuſe relation à M. Caſamajor, Docteur, Regent de la Faculté de Médecine de Paris, duquel j'ai l'honneur d'être confrere.*

** *Mercurialis Lib. 2. de morb. pueror. cap. 8.*

qui eſt le temps, où les humidités de l'enfance commencent à ſe diſſiper, ſa langue ſe débarraſſa ſi fort, qu'il parla ſans aucune peine, & qu'il devint même dans la ſuite très-éloquent. Ainſi lorſqu'on voit des enfans demeurer muéts quelques années, il ne faut point pour cela déſeſperer de leur guériſon ; & ſans attendre que la nature agiſſe d'elle-même, comme elle le fait en certaines rencontres, il eſt toujours à propos d'employer les remedes.

Si l'on voit, par exemple, qu'un enfant ſoit d'une complexion extrémement phlegmatique & pituiteuſe, on ne ſçauroit agir que très-prudemment, de le purger quelquefois avec un peu de poudre cornachine, & autres remédes propres à évacuer les ſéroſités. On peut auſſi lui faire boire, de temps en temps, un peu de vin, pourvû qu'il ſoit bien trempé; je dis un peu, car en fait de vin, ce n'eſt que dans des occaſions très-preſſantes qu'on en doit donner aux enfans.

Il arrive quelquefois que le mutiſme qui vient de la cauſe précé-

dente, eſt périodique, enſorte qu'il prend par accès. On lit dans le *Recueil des plus importantes Obſervations de Médecine, faites en Angleterre, en Allemagne, en Dannemarck & autres lieux, leſquelles ont été raſſemblées par Théophile Bonet* * ; qu'un jeune homme, après avoir été muét pendant quelques années, recouvra de lui-même, l'uſage de la langue, mais de maniere qu'il ne parloit que depuis midi juſqu'à une heure ; après lequel temps il redevenoit comme auparavant.

Il y a des muéts qui ne le ſont que pendant deux, trois ou quatre jours, les uns plus, les autres moins, ſe portant bien d'ailleurs ; après quoi ils recouvrent la parole, puis la reperdent pour la recouvrer de nouveau, & la reperdre de même, à intervalles reglés. ** Ce genre de

* *Theophili Boneti Doct. Medici, Medicina Septentrionalis collatitia, &c. Genevæ*, 1684.

** *Viſus eſt cui leviore ex cauſâ, biduum vel triduum, vel longiùs, loquela adimeretur, moxque repentè & inopinatè, redderetur ; &*

mutifme eft rare ; celui fur-tout de ce jeune homme qui ne pouvoit parler que depuis midi jufqu'à une heure, eft des plus finguliers. Il y a toute apparence cependant, que ce mal ne quittoit ainfi dans le milieu du jour, que parce que c'eft le temps où le Soleil diffipe une grande partie des humidités du corps. Mais pourquoi la force du Soleil ne produit-elle pas un femblable effét à l'égard des autres muets lorfque leur maladie vient tout de même, d'humidités ? C'eft une queftion à laquelle je n'entreprendrai point de répondre, quoique ce ne fût peut-être pas une chofe abfolument impoffible ; mon deffein n'eft point ici de foutenir thefe. Je remarquerai en général, que tout mu ifme qui vient d'une furabondance d'humidités, demande des remédes defféchans. Un célébre Médecin de la

qui fæpiùs ex intervallis & circuitibus modò loqueretur, modò mutefceret, integrè fano corpore. Foreft. Obfervat. Libro decimo quarto, Obfervatione trigefimâ primâ, colum. 2. pag. 137.

Ville d'Ulm, rapporte dans un excellent Traité qu'il a donné *de la vertu des remédes tirés des poisons*,* qu'un de ses amis voyageant en France, se trouva attaqué d'une maladie qui lui ôta l'usage de la parole; que comme il ne pouvoit s'exprimer, & qu'il faisoit signe qu'on lui donnât du tabac, on lui en mit aussi-tôt dans les narines, & qu'en même temps il rendit par le nez une grande quantité d'eau, & parla.

4°. *Mutisme procédant de piqueure.*

Il y a des cas où une legere piqueure est capable d'ôter l'usage de la parole; on s'enfoncera, par mégarde, dans le poulce de l'une ou de l'autre main, la pointe d'une épingle, d'une aiguille, ou de quelque autre chose de piquant. Il n'en faut pas davantage en certaines occasions, pour rendre absolument muet. Quelque extraordinaire que le cas paroisse, on en a des exemples.

* *Friccius, de virtute venenorum medicâ.*

Un jeune homme en dépaiſſant de la viande dans un repas, rencontra ſous ſa main, un os pointu, qui lui fit une petite piqueure au poulce de la main droite. Il ſentit dès le moment, un embarras à la langue, & devint muét en même temps, ſans s'appercevoir d'aucune autre incommodité. La piqueure étoit ſemblable à celle qu'auroit pû faire une fine aiguille: Il en ſortit deux à trois goutes de ſang, & peu après elle ſe referma. Le malade ne pouvant s'expliquer de vive voix, écrivit qu'il lui ſembloit qu'on lui ſerroit la langue avec un fil. Il la tiroit cependant avec facilité hors de la bouche, & elle paroiſſoit molle & humide. On lui fit avaler ſur le champ, un ſcrupule d'hiere ſimple, & le même poids de pilules cochées, ce qui lâcha conſidérablement le ventre. On lui appliqua enſuite, des cornets aux épaules avec ſcarifications, & au col une ventouſe; puis on fit une ſaignée ſous la langue, d'où il ſortit peu de ſang. Ces prompts remédes réüſſirent ſi bien, que le muét qui étoit Allemand,

commença aussi-tôt à prononcer ces deux mots *Wel* & *ja*, sans pouvoir articuler aucune autre parole. On réïtera les mêmes pilules purgatives, qui firent encore une grande évacuation. Puis le malade se frotta la langue avec une composition de trois gros de vieille Thériaque, de deux gros de Mithridat, de demi-once de syrop de Stoechas, & d'autant d'Oxymel Scyllitique, il en prit aussi intérieurement. Cela fait, il se lava la langue avec du jus de sauge récemment exprimé, & mêlé avec un peu de moutarde. Non content de ces secours, on oignit le col, le menton, & la tête du malade, avec des huiles de Costus, de Castor, & de vers de terre, mêlées ensemble. On appliqua sur la piqueure du pouce, quoiqu'elle fût déja consolidée, un peu de sauge broyée. Enfin on fit souvent laver la bouche du malade, avec de la décoction de sauge & de moutarde, & boire de la biere où l'on avoit fait infuser de la sauge & du romarin. Ces remédes eurent un succès si heureux, qu'au bout de cinq jours,

le muét recouvra la parole, ſans qu'il lui reſta la moindre difficulté de prononciation. *

5°. *Mutiſme provenant d'engorgement de vaiſſeaux ſous la langue.*

Quand le Mutiſme a pour cauſe, un engorgement de vaiſſeaux ſous la langue, le plus ſûr moyen de rétablir la parole, c'eſt la ſaignée de la langue. Foreſtus parle d'un Muét qui le devint ſans en avoir eu d'autre annonce qu'une douleur au goſier. Ce ſçavant Médecin fut appellé, & ayant tâté l'artere au malade, il trouva le pouls aſſez bien conditionné. Il examina la langue, dont les vaiſſeaux lui parurent engorgés. Il ordonna auſſi-tôt, qu'on fit venir un Chirurgien pour ouvrir les veines ſous la langue, & après cette ordonnance, il ſe retira. Le Chirurgien étant arrivé, & s'étant mis en devoir de faire la ſaignée, en demeura là, & s'en alla ſans l'exécuter, diſant qu'il ne trouvoit point

* Foreſti obſervat. Lib. 10. obſerv. 88.

de veines ſous la langue. Le Médecin qui revint peu après, pour ſçavoir ce qui s'étoit paſſé, fut fort ſurpris d'entendre dire, que le Chirurgien n'avoit point trouvé de veine ſous la langue. Il le mande de nouveau, & lui dit, Monſieur, les veines que vous n'avez pas trouvées ſous la langue, ne laiſſent pas d'y être ; cherchez bien & les ouvrez promptement en ma préſence. La choſe fut exécutée ſur le champ ; & à peine ſix ou ſept goutes de ſang furent-elles ſorties, qu'à la vûë de tous les aſſiſtans, le malade recouvra la parole. *

* *Inſpectâ linguâ quæ paulò tumidior erat; ſed non admodum, jubeo ut ſtatim Chirurgum vocarent, qui venas ſub linguâ tunderet ..... Ego iſthinc diſcedens, Chirurgum vocant. Sed re infectâ denuò abiit; cùm autem rurſus veniſſem .... numquid vena ſub lingua ſecta eſſet? reſponderunt Chirurgum apud ægrotum fuiſſe, ſed re infectâ domum remeaſſe. Revoco Chirurgum, eumque interrogo quid cauſæ fuerit, quod venas non ſecuerit? Reſpondit ſe nullas venas ſub linguâ reperiſſe .... Ego ad Chirurgum converſus ...... ſcalpello, inquam,*

Le même Forestus parle de deux autres Müets devenus tels par l'engorgement des veines linguales, lesquels guérirent, l'un tout d'un coup * par la saignée de ces veines, & l'autre peu après. Il s'agit dans ce dernier cas, d'une jeune femme de vingt ans, à qui un Apotiquaire avoit fait prendre imprudemment du lait de vache mélé avec des graines de plantain en poudre, pour la guérir d'une dyssenterie qu'elle avoit. La dyssenterie s'arrêta par l'usage de ce remède; mais il prit à la malade, un saignement de nez qui dura dix jours. Elle fut ensuite subi-

linguam leviter pertunde, etsi venæ minus appareant; quod cùm fecisset, vix sex septemve guttis sanguinis è vulnere emanantibus, (dictu mirum, & miraculi instar) nobis omnibus præsentibus, loqui æger cœpit.

Foresti observat. Lib. XIV. *Observ.* XXXIII.

* *Venas utrasque sub linguâ secari jussimus; sanguine admodum viscoso effluente, unde factum est ut illicò loqui cœperit. Ita tamen ut verba adhuc indistincta proferret, &c. Forest. observ. Lib.* XIV. *Observ.* XXXII.

tement attaquée d'un catarrhe au gosier & devint muette sur le champ. Foreftus traita la malade, & après avoir tenté divers remédes, du nombre desquels furent les ventoufes, il fit faire la faignée de la langue, & au bout de quelques jours la Muette fut guérie, à l'aide d'un cataplafme réfolutif mis autour du gosier. *

6°. *Mutifme par furdité.*

Pour guérir le mutifme provenant de furdité, il faut auparavant guérir la furdité. En effét, comme on ne parle que par imitation, quelle apparence que n'ayant jamais oüi prononcer aucune parole, on en puiffe prononcer quelqu'une? Or la furdité de naiffance, (car c'eft de celle-là dont nous parlons) eft incurable, & par conféquent le mutifme qui en provient, le doit être. Quelques-uns cependant, prétendent qu'on peut faire parler des Muéts qui font fourds naturelle-

* *Foreft. ibid.*

ment, lorſqu'ils ont d'ailleurs, les organes de la parole, bien conformés; mais c'eſt un ſecrét qui ſemble n'être que de pure curioſité. On peut bien, par un artifice ſingulier, faire articuler certaines ſyllabes à des Muéts & Sourds de naiſſance; mais ce ne ſera jamais d'une maniere qui puiſſe les lier de commerce avec les autres hommes. Ammannus dans ſon Traité *du Sourd parlant*, * enſeigne l'art de faire parler ces ſortes de Sourds; mais cet art demande tant de peine & de travail de la part des maîtres, qu'il ne paroît preſque pas praticable. L'ingénieux Walliſius d'Angleterre eſt l'inventeur de cet art, & le Médecin Ammannus ci-deſſus cité, natif de Flandres & célébre Praticien d'Amſterdam, l'a mis en pratique après l'avoir conſidérablement perfectionné. Mais, pour le répeter encore, c'eſt une invention plus admirable qu'utile; quelque éloge qu'en faſſe d'ailleurs, le docte Zuinger, Médecin de l'Univerſité

* *De Surdo loquente.*

de Bâles, lequel avance que cet illuſtre Flamand, en ſe ſervant de la méthode dont il s'agit, a fait parler commodément pluſieurs Sourds de naiſſance. * Ce mot de *commodément* me rappèlle la leçon ſuivante :

Jamais à vos Lecteurs n'offrez rien d'incroyable;
Le vray peut quelquefois n'être pas vray-ſemblable.
Une merveille abſurde eſt, pour moi ſans appas;
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas. **

* *Mutitas ſæpiùs eſt nativa : caditque in ſurdos à nativitate, qui tamen plerumque organa naturaliter conſtructa habent, & ſæpiùs per artificium quoddam, non tantùm voces altas emittere, ſed articulatas quoque formare diſcant, quemadmodum curioſam ejus rei methodum, in Angliâ quidem perſpicaciſſimus Wallisſius invenit; in Belgio autem, feliciſſimo cum ſucceſſu, ampliavit, inque actum deduxit experientiſſimus Johannes Conradus Ammannus, hodie Medicus Amſtelodamenſis, in variis à nativitate ſurdis, quos loqui commodè fecit. Theodor. Zuing. Theatr. Prax. Med. de linguæ aphoniâ.* Tom. 2. p. 74.

** *Deſpreaux Art. Poét.*

d'un de nos plus judicieux Critiques.

Mais à ce mot de *commodément* près, il ne faut pas regarder comme absurde en tout, ce que vient d'avancer le docte Zuinger. Un témoin digne de foy, s'il en fut jamais, (c'est l'illustre M. Winslow, Docteur célébré de la Faculté de Médecine de Paris) m'a assuré avoir vû à Arlem, la fille d'un riche Marchand, sourde de naissance, laquelle instruite par le même M. Ammannus, Médecin d'Amsterdam, répondoit à la plûpart des questions qu'on lui faisoit, pourvû qu'elle vît le mouvement des lévres de ceux qui lui parloient. M. Winslow m'a de plus assuré s'être entretenu avec cette fille, & m'a ajoûté que comme un jour il l'interrogeoit sans avoir le visage tourné vers elle, elle ne répondit rien, parce qu'elle n'avoit pû examiner le mouvement qu'il faisoit de ses lévres.

On voit par-là que cet art de faire parler des Sourds de naissance, ne sçauroit être de grand usage dans la societé, & que le mot de *commodé-*

dont s'eſt ſervi M. Zuinger, eſt un peu trop fort.

Autres Articles

Touchant diverſes difformités concernant le parler.

Après avoir traité du Mutiſme, l'ordre demande que nous venions à préſent, comme nous nous le ſommes propoſé ci-devant pag. 276. à ce qui concerne 1°. l'extinction de voix, 2°. la parole de femme dans un homme, & la parole d'homme dans une femme; 3°. le bégayement, le bredoüillement, la difficulté de prononcer certaines lettres & certaines ſyllabes; 4°. la parole entrecoupée, ou courte haleine.

1°. *Extinction de voix.*

Il ne faut pas confondre l'extinction de voix, avec le mutiſme dont nous venons de faire mention. Dans le mutiſme, on ne peut parler, & dans l'extinction de voix on ne le peut faire qu'à voix baſſe, ce qui eſt

une difformité bien différente. La cause de ce mal assez fréquent parmi les jeunes personnes, & qui, quand il est négligé, dure quelquefois toute la vie, consiste dans un humeur acre, visqueuse & tenace, qui se collant contre l'organe de la voix & aux environs, empêche par cette interposition, les libres vibrations & ondulations de l'air, dans lesquelles git toute la mécanique du son.

Ce qui arrive à une flutte ou à un sifflet, qui, lorsque leur embouchure est enduite de quelque mucosité, ne forment plus qu'un bruit sourd, est une image de ce qui se passe en nous, lorsqu'il nous survient une extinction de voix.

Cette cause immédiate suppose plusieurs causes éloignées, dont une seule suffit quelquefoir pour lui donner lieu ; telles sont 1°. la respiration d'un air, ou trop froid, ou trop rempli de poussiere, ou trop mêlé de fumées de lampes & de chandelles; 2°. des alimens trop visqueux, trop acres, & trop salés, comme poissons salés, fromages

falés, & autres femblables; 3°. de grands efforts de voix dans un lieu trop expofé à l'air; 4°. une grande frayeur.

A l'égard de ce dernier point, on lit dans les Obfervations Médicinales de *Paul Spindler*, qu'une Dame de qualité s'étant trouvée dans une Fortereffe furprife de nuit par les Ennemis, fut faifie d'une telle frayeur, qu'elle en perdit la voix, fans avoir jamais pû la recouvrer.* Mais ce fait n'a rien de furprenant. On dit ordinairement d'une perfonde enroüée, qu'elle a vû le loup, pour dire qu'elle a eu quelque grande peur; & nombre d'exemples confirment tous les jours, l'extrême pouvoir de la frayeur pour étouffer la voix.

La caufe immédiate du mal dont il s'agit, étant, comme nous ve-

* *Obfervationum Medicinalium centuria à D. Paulo Spindlero, Pofoni, quondam confignata & nunc collecta, in ordinem reducta; fcholiis propriifque Obfervationibus aucta; ftudio & operâ Caroli Raigeri, M. Doct. Francofurti ad Mœnum* 1691.

nons de le remarquer, une humeur âcre, visqueuse & ténace, collée contre l'organe de la voix, il est facile de juger que ce qu'on doit avoir en vûë pour guérir un tel mal, c'est de recourir à des remedes qui puissent adoucir cette humeur, & outre cela, la rendre coulante, de visqueuse & tenace qu'elle est. Or c'est à quoi sont propres les remédes suivans.

1°. Brûler du farment, & en mettre la cendre dans un linge autour du col. Ce qui se doit continuer plusieurs jours & plusieurs nuits de suite.

2°. Prendre une petite poignée de graines de citroüille, pelées & séchées; autant de graines de concombre, préparées de même; quatre gros de terre sigillée; deux onces de racine de mauve fraîchement tirées de terre, puis séchées au four, & quatre onces de sucre candi rouge. réduire le tout en poudre, & en mettre de temps en temps quelques pincées dans la bouche.

3°. Composer de petites pastilles comme s'ensuit, & en faire fondre

quelques unes ſur la langue.

Mucilage de gomme Adragant, préparé avec l'eau roſe, deux onces. Bol-armen, ſix gros. Racine de grande conſoude en poudre, quatre gros. Sucre candi rouge, une quantité ſuffiſante.

Le ſucre candi rouge qui entre dans ces deux compoſés, étant fait, comme il l'eſt toujours, avec la moſcouade rouge, eſt beaucoup meilleur pour la poitrine, quoiqu'en diſent quelques Pharmaciens, que le ſucre candi blanc, celui-ci étant fait avec le ſucre blanc raffiné.

4°. Boire ſouvent de la ptiſanne faite avec l'orge & la regueliſſe, ſans chien-dent; & tous les matins, un petit boüillon au veau où l'on ait fait diſſoudre un gros de blanc de baleine.

5°. Se gargariſer tous les jours, deux ou trois fois les matins, avec du ſyrop de meures, battu dans un verre d'eau tiede, ou bien avec du ſyrop d'éryſimum, battu de même. La doſe de l'un & de l'autre, eſt d'une cuiller à caffé.

6°. Ne jamais souffrir de froid, sur-tout à la tête, & à la poitrine.

7°. Se baigner souvent les pieds dans de l'eau médiocrement chaude.

2°. *Voix de femme à un homme; voix d'homme à une femme.*

Il y a des femmes qui ont une parole d'homme, & des hommes qui ont une parole de femme; comme il y a des femmes barbuës, & des hommes sans barbe. * Ce sont de grandes difformités que celles-là; mais la moindre n'est pas qu'un homme ait la parole d'une femme, & une femme celle d'un homme. Il est sur-tout très-mortifiant pour une jeune fille, de parler d'une voix d'homme, & on en voit un grand nombre qui ont ce sujet de mortification.

L'organe de la voix dans les femmes, est d'un diametre beaucoup moindre qne dans les hommes, ce

* *Nous avons parlé des femmes barbues, & des hommes sans barbe, pag. 173.*

qui fait qu'elles l'ont plus claire & plus déliée ; car il en eſt de cet organe comme d'un tuyau d'orgue, plus le diametre en eſt petit ou ample, & plus le ſon qui en échappe, eſt mince ou gros.

La groſſe voix vient donc de l'ampleur du larynx, qui eſt l'organe de la voix, & la petite, du peu de capacité de cet organe. Il réſul-de-là, que, pour corriger la voix d'une femme qui l'a trop groſſe, & celle d'un homme qui l'a trop grêle, il faut chercher des moyens qui puiſſent contribuer à diminuer ou à augmenter, ſelon les cas, le calibre de cet organe. Les moyens qui peuvent contribuer à le diminuer, ſont les ſuivans.

1°. Porter toutes les nuits autour du col, un ſachét de toile, rempli de morceaux de liege, qui ayent trempé deux ou trois jours dans de l'eau ferrée.

2°. Ne boire jamais chaud, mais le plus frais qu'il ſe peut, ſans glace néanmoins.

3°. Boire ſouvent de la limonade, ou de l'eau de verjus, ou de

l'eau

l'eau de groseille, mais à petite gorgée, & lentement.

4°. Se gargariser tous les matins, avec de l'eau & du verjus, moitié d'un & d'autre.

5°. Mettre dans ses boüillons force pourpier, & en manger aussi beaucoup en salade.

6°. S'interdire absolument le caffé & le chocolat, le vin pur quel qu'il soit, & tous les vins de liqueur.

7°. Eviter les grandes courses à pied.

8°. Fuir toute colere & tout emportement.

9°. Ne jamais écouter chanter aucune personne qui ait la voix extrémement grosse.

Voilà pour ce qui concerne les jeunes personnes du sexe qui ont une voix d'homme.

Quant aux jeunes hommes qui ont une voix de femme, voici ce qu'il est à propos qu'ils observent.

1°. s'exercer souvent à chanter la basse. Il faut un grand creux de voix pour la basse, & à force de s'accoutumer à cette partie, on

peut réuſſir à groſſir ſa voix pour toujours.

2°. Prononcer ſouvent, ſur-tout les matins dès qu'on eſt levé, les deux ſyllabes A & O, mais les prononcer le plus qu'il ſe peut, du fond de la gorge.

3°. Mettre ſa bouche à l'entrée d'un tonneau, ouvert par en haut, & le faire retentir de ſa voix, en la groſſiſſant le plus qu'il eſt poſſible.

4°. Suſpendre avec une fiſſelle, à un doigt de la main, ſoit de la droite, ſoit de la gauche, une médiocre pincette à feu; mettre le bout de ce doigt contre le trou de l'oreille du même côté, & l'y appuyer fortement, enſorte que l'oreille ſoit bien bouchée; puis heurter contre un coffre ou autre choſe de ſemblable, les deux extrémités de la pincette ainſi ſuſpenduë, & ajuſter ſa voix au gros bruit que la pincette portera alors à l'oreille.

Ce dernier moyen n'eſt pas un des moins efficaces; mais il demande, auſſi-bien que les autres, qui viennent d'être propoſés, une gran-


P.308.
T.IV.
L.8.
L.12.
A.H.In.
G.F.



de persévérance, & une grande jeunesse.

3°. Bégayement, Bredoüillement; difficulté de prononcer certaines syllabes.

Ces vices de Langue peuvent avoir, comme le Mutisme, différentes causes; ces causes sont entre autres, 1°. une langue mal conformée naturellement, telle, par exemple, qu'une langue trop courte, ou trop longue, une langue trop massive, une langue trop grêle; 2°. le filét de la langue trop court, ou trop gros; 3°. une trop abondante humidité de la langue; 4°. une mauvaise habitude, comme une trop grande précipitation à parler.

La premiere cause ne se peut corriger; & quand un enfant a ainsi la langue mal conformée naturellement, il est inutile de lui faire des remedes. S'il bredoüille, il bredoüillera toujours, s'il bégaye, il bégayera toujours; & s'il a de la peine à prononcer certaines syllabes, il

en aura toujours.

La feconde caufe qui eft le filét de la langue trop court ou trop gros, n'eft pas incurable.

La troifiéme qui confifte en une trop grande abondance d'humidités qui abbreuvent la langue, ne l'eft pas non plus.

La quatriéme, qui procede d'une trop grande précipitation à parler, eft plus difficile à corriger.

Quand le vice de prononciation vient de ce que le filét de la langue eft trop court, ou trop gros, le remede qu'on y doit apporter, eft facile. Mais il faut auparavant, bien examiner fi le filét à ce défaut; & pour s'en éclaircir, il faut voir fi l'enfant ne peut avancer la langue hors de la bouche. S'il ne le peut, il n'y a pas à douter que le filét, ou par fa briéveté, ou par fa groffeur, ne foit la caufe du mal. En ce cas on ne doit pas héfiter à le couper.

On voit fouvent des enfans qui bégayent, parce que leur langue, à caufe du filét ou trop court ou trop gros, ne peut fe mouvoir avec aifance. Les parens doivent alors le

faire couper par quelque perſonne entenduë. Je dis entendue, car il faut éviter en le coupant, de piquer les *Ramules* qui ſont deux petites veines ſous la langue, & pour cela il eſt mieux de recourir à un bon Chirurgien. On a cependant peu de choſe à craindre quand une de ces veines eſt ouverte, & qu'on s'en apperçoit ; parce qu'il eſt aiſé d'arrêter le ſang en tenant le doigt ſur l'ouverture pendant quelque temps ; mais ſi on n'y rémédioit pas, & ſur-tout que le filét eût été coupé à un enfant encore à la mammelle, comme il eſt néceſſaire de le couper lorſque l'enfant, faute d'avoir le filét aſſez long ou aſſez délié, ne ſçauroit tetter, le mal peut devenir conſidérable ; & en voici un triſte exemple rapporté par le célébre M. Dionis, dans ſon Cours d'Opération de Chirurgie.

» Un fameux Chirurgien de Pa-»ris, coupa le filét à un enfant qui »avoit été attendu avec impatien-»ce, & reçu avec une extrême joye, »comme un riche héritier. Mais »cette conſolation ne dura gueres ;

»l'enfant n'ayant pas long-temps »joüi de la lumiere, parce que le »Chirurgien qui ne croyoit pas »avoir ouvert une de ces Ramules, »en lui coupant le filét, ce qu'il »avoit pourtant fait, s'en alla auſſi-»tôt qu'il eut vû tetter l'enfant avec »facilité ; & la Nourrice ayant remis »cet enfant dans ſon berceau, après »qu'elle l'eut ſuffiſamment allaité, »il continua de mouvoir les lévres, »comme s'il avoit tetté encore. A »quoi l'on ne fit pas d'attention, »vû qu'il y a quantité d'enfans qui »font ce mouvement par habitude »en dormant. C'étoit néanmoins le »ſang qui ſortoit de la veine, & qu'il »avaloit à meſure qu'il le ſentoit »dans la bouche ; la ſortie de ce »ſang étant encore excitée par le »ſuccement que fit l'enfant juſqu'à »ce qu'il n'y eût plus de ſang dans »les vaiſſeaux, & on ne s'en apper-»çut que par la pâleur & la foibleſſe »de l'enfant, qui peu de temps après »mourut.

» On l'ouvrit, & on trouva qu'il »avoit avalé tout ſon ſang, dont ſon »eſtomac étoit rempli.

Voilà une obſervation bien digne de remarque, & qui doit rendre les parens extrémement attentifs quand ils font couper le filét à leurs enfans. Ce filét ou trop court ou trop gros, peut auſſi être la cauſe du mutiſme, & quand un enfant à l'âge de deux ans, ne donne aucun ſigne pe pouvoir parler, il ne faut pas manquer d'examiner le filét, & d'en venir à l'opération ſi l'on voit qu'il gêne la langue, mais d'y venir avec les précautions néceſſaires par rapport aux Ramules.

Une trop grande humidité de la langue & des organes d'où celui-ci dépend, peut produire, (le Mutiſme à part) les mêmes effets qu'une langue naturellement trop courte; ou trop groſſe; ou que le filét trop court ou trop gros, & cauſer le bredoüiiement, le bégayement, la difficulté de prononcer certaines lettres & certaines ſyllabes, comme, entre autres, par rapport à ce dernier, de graſſéïer, ainſi que l'on fait en prononçant, par exemple, *Ze* au lieu de Je; *Caze* au lieu de Cage; *Pizon* au lieu de Pigeon;

Zupiter au lieu de JUPITER, *Gos* au lieu de GROS, *Gand* au lieu de GRAND ; *Sat* au lieu de CHAT ; *Boüyon* au lieu de BOUILLON, *Grenoüye* au lieu de GRENOUILLE, *Citroüye* au lieu de CITROUILLE, *Andoüye* au lieu d'ANDOUILLE, *Papiyon*, *Paviyon*, *Vermiyon*, *Aiguiyon*, *Batayon*, au lieu de *Papillon*, *Pavillon*, *Vermillon*, *Aiguillon*, *Bataillon*.

Un Muficien qui avoit de grands talens, fut introduit auprès de Louis XIV. Ce Prince le fit chanter, & en parut d'abord très-fatisfait. Le Muficien encouragé, entonna auffi-tôt, avec emphafe, les mots fuivans. *Zupiter armé du tonnerre*, &c. Mais ce graffeïement gâta tout, & le Roy ne voulut plus entendre parler du Muficien.

Il y a une autre difficulté de prononcer certaines lettres, laquelle vient d'une caufe approchante de celle qui fait le graffeïement. Elle confifte à fubftituer des L à la place des R, comme de dire *Tliangle*, *Tlicher*, *Flapper*, *Flizer*, *Flizon*, &c. pour

pour *Triangle*, *Tricher*, *Frapper*, *Frizer*, *Frizon*, *&c.*

O voit des perſonnes qui ne peuvent prononcer ni les R, ni les L, le fameux Botaniſte, Gaſpard Bauhin, étoit de ce nombre. *

Ceux qui parlent gras, peuvent rectifier leur prononciation, par le moyen de petits cailloux mis dans la bouche, en s'efforçant en même temps, de bien prononcer.

Ceux qui bégayent, peuvent ſe ſervir du même moyen. Demoſthene qui bégayoit, vint à bout par-là, de ſe corriger **, & on a vû des Acteurs qui ayant ce défaut, s'en ſont défait par le même expédient. ***

Le bégayement conſiſte à prononcer pluſieurs fois de ſuite, au lieu d'une, la même ſyllabe, ſoit au

* *Au rapport de Zuinger. Theatr. Praxeos Med. Tom. 2. p. 77. in-4°.*

** *Plutarch. in ejus vitâ. Mercurial. de morbis pueror. Lib. 2. cap. 8.*

*** *Réflexions ſur l'art de parler en public. Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans Juin 1709.*

commencement, soit au milieu des mots; à dire, par exemple, *Mon-Mon-Mon*, *Monsieur*; *Mada-da*, *da*, *da*, *dame*. Il y a des Bégues qui sont obligés de répéter dix à douze fois, un même mot, avant que de passer à un autre, & puis en prononcent quelques-uns tout de suite, & sans hésiter: Pour dire, par exemple, *je dois partir demain, pour la campagne*, ils diront, *je, je, je, dois, dois, dois, dois, dois partir demain, pour la campagne*; & ils parleront ainsi en faisant plusieurs grimaces, ou contorsions de bouche; car c'est l'ordinaire du bégayement, de ne point aller sans grimaces.

Dans le bredoüillement on entasse plusieurs syllabes ensemble, sans leur donner le temps de s'arranger chacune à leur place: Ces deux vices de prononciation, viennent quelquefois d'une trop grande précipitation de l'esprit, & quelquefois aussi d'un embarras dans l'organe de la langue. Mais de quelque cause qu'ils viennent, à moins que la langue ne soit mal conformée naturellement, on les peut vaincre,

en gagnant ſur ſoi de prononcer doucement chaque ſyllabe, comme ſi l'on comptoit les heures d'une horloge qui ſonneroit lentement. A force de recommencer la tentative, on acquiert la facilité de prononcer comme il faut, toutes ſortes de mots; ce qui eſt ſi vrai que la plûpart des perſonnes qui bégayent ou qui bredoüillent dans la converſation, ceſſent de le faire dans les occaſions où ils ſont obligés de s'écouter parler. Feu M. de Belleſtre célébre Médecin de la Faculté de Paris, mort depuis peu d'années, bégayoit dans le diſcours familier, parce qu'il ſe preſſoit trop de dire ce qu'il vouloit; mais quand il parloit en public, ce qu'il faiſoit quelquefois, alors comme il conſidéroit plus attentivement ce qu'il prononçoit, il ne bégayoit plus.

Voici un détail de pluſieurs vices de prononciation, aſſez familiers à quelques enfans. On en voit qui ne ſçauroient prononcer les x; comme dans ces mots, *ſexe*, *fixe*, *ixe*, mais qui diſent *ſeſque*, *fiſque*, *iſque*: les

étoiles *fisques*, *le fesque* féminin, la lettre *isque*, *&c.*

Le moyen de corriger dans un enfant ce défaut, qui, passé un certain âge, ne peut plus se corriger, c'est de s'y prendre en la maniere que nous allons dire. Vous voyez un enfant qui prononce ces mots, *sexe*, *ixe*, *fixe*, comme s'il y avoit *sesque*, *isque*, *fisque*, donnez-lui à prononcer ceux-ci : *Il est bien sec ce bois, il brûlera bien*; le mot *Hic est un mot latin qui se dit quelquefois en françois, comme c'est là le* Hic. L'enfant ne prononcera pas, *il est bien sesque ce bois*, mais de lui-même, & sans qu'on le lui dise, il prononcera, *il est bien sec ce bois*. Il prononcera tout de même, *le mot Hic se dit quelquefois en françois*, & non *le mot Hisque se dit*. Faites-lui recommencer souvent la prononciation de ces mots; puis, quand il aura pris l'habitude de prononcer, *il est bien sec ce bois. Hic se dit* quelquefois en François, donnez-lui à lire le mot *sexe* écrit ainsi, *sec ce*, *le sec ce feminin*, *le sec ce masculin*. Donnez-lui tout de même

à lire la lettre X, écrite ainsi *ic ce.* Il y a dans l'Alphabét une lettre qui se nomme *ic ce*, il y a des jours *sic ces* pour certaines Fêtes, vous verrez l'enfant perdre absolument sa vicieuse prononciation, & prononcer *sexe*, comme si lon écrivoit *sec ce*, prononcer la lettre x, comme si l'on écrivoit la lettre *ic ce*, & prononcer, tout de même, *fixe*, comme si l'on écrivoit *fic ce*.

Une autre prononciation mauvaise assez ordinaire encore à quelques enfans, c'est 1°. celle du T, pour le C, & pour le D, comme *tapabe* pour CAPABLE, *tabane* pour CABANE, *tabinet* pour CABINET, *temander* pour DEMANDER, *timanche* pour DIMANCHE, *Tieu* au lieu de DIEU. 2°. Celle du P, au lieu du B, comme cela est *pon*, au lieu de cela est BON; cela est *pien*, au lieu de cela est BIEN; 3°. celle du C, au lieu du G devant la lettre A, comme *cateau*, pour GATEAU, *cager*, pour GAGER, *cageure* pour GAGEURE, *cambade* pour GAMBADE.

J'ai vû autrefois étant au College, un de mes camarades à qui l'on

avoit tellement laiſſé prendre l'habitude de prononcer l'F pour l'V, & de prononcer le P pour le B, quoqu'il ne fût point étranger, qu'il diſoit toujours, je *fois* pour je VOIS, je *fas*, pour je VAS, je *fiens*, pour je VIENS, *ponté* pour BONTE', *pattre* pour BATTRE, il diſoit même *che* pour JE, comme *che crois*, pour JE CROIS.

De quelques cauſes que puiſſent venit tous les vices de prononciation ci-deſſus, pourvû qu'ils ne procedent pas d'une mauvaiſe conformation de la langue, il n'y a rien de mieux, pour les corriger dans un enfant, que de ſe donner la peine de prononcer en ſa préſence, avec une extréme lenteur, les mots qu'il prononce mal; & d'employer à cela, des mois entiers s'il en eſt beſoin. Mais il faut, à meſure que vous les prononcez devant lui, les lui faire pronoucer après vous, afin qu'il vous imite.

Si vous voyez qu'il n'ait pas la langue aſſez libre, donnez-lui à prononcer des mots difficiles, fabriquez-en même, s'il le faut, & l'aidez à les articuler. Faites-lui de cela

un divertiſſement, & y attachez quelque récompenſe.

Quand il ſera avec d'autres enfans de ſon âge, propoſez-leur ces mots difficiles, & que celui qui, en les prononçant, manquera en quelque choſe, donne des gages, & ſubiſſe une pénitence pour les r'avoir. Vous viendrez bien-tôt à bout par-là, de délier la langue de votre enfant, parce que cet exercice le divertira. Le mot de *viciſſitude* eſt un très-bon mot à faire prononcer vingt & trente fois de ſuite à un enfant : Il dira d'abord *viſſitude*, parce qu'il ſe preſſera trop; mais faites-lui dire ce mot poſément pluſieurs fois de ſuite, il le prononcera à la fin, ſans difficulté & couramment.

C'eſt un jeu familier parmi les enfans, de s'eſſayer, à l'envi les uns des autres, à prononcer diſtinctement ces bizarres mots : *Quatre cocques d'œufs, contre quatre cocques d'œufs ;* profitez de l'occaſion. Faites prononcer pluſieurs fois à l'enfant, ces mêmes mots, & autres ſemblables, difficiles à articuler. Prononcez-les avec lui, & faites

semblant quelquefois de broncher; il vous reprendra alors, & se piquant de mieux prononcer que vous, il fera ses efforts pour vous montrer qu'il prononce mieux. C'en sera assez, pour lui dégager la langue.

Il faut sçavoir ici se rendre enfant avec les enfans, & se souvenir qu'en bien des occasions, c'est l'être plus qu'eux, que d'avoir honte de descendre jusqu'à eux.

Aureste nous remarquerons que comme d'ordinaire, les enfans se pressent de parler avant que d'avoir une idée bien claire de ce qu'ils veulent dire, il arrive souvent que faute de cette idée claire, ils ont de la peine à trouver leurs mots, & que cette peine paroît sur leur visage; ce qui est une difformité. Ainsi, on ne sçauroit, de quelque côté que l'on considere la chose, instruire trop-tôt les jeunes gens à penser avant que de parler. Dès qu'ils en auront pris l'habitude, ils s'exprimeront facilement, & sans grimaces; car c'est une maxime incontestable que celle-ci, pronon-

cée par un grand Maître. *

» Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
» Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

4°. *Parole entrecoupée, ou courte haleine.*

La parole entrecoupée, ou courte haleine, dont nous nous ſommes ci-deſſus ** engagé de parler, eſt une difformité qui fait preſque autant ſouffrir ceux qui n'en ſont que témoins, que ceux qui en ſont attaqués. Il eſt des perſonnes qui ne peuvent vous dire quatre paroles ſans les entrecouper, pour reprendre leur ſouffle. Vous partagez leur peine en les voyant, & il vous ſemble que vous contractiez leur propre mal. Cette triſte difformité, lorſqu'elle ne vient pas ou d'une mauvaiſe conformation ſoit de la poitrine, ſoit des poumons, ou d'accidens, ou comme il n'arrive

* Deſpreaux Art Poët. chant I.

** Pag. 681. & 704.

que trop de fois, de ce qu'on aura été emmaillotté trop serré, ou qu'on aura porté, soit des corsets, soit des corps piqués trop étroits, * procede assez souvent de la mauvaise maniere dont quelques nourrices couvrent le berceau des enfans lorsqu'ils y sont couchés. Elles étendent sur ce berceau, une grande couverture qu'elles ont soin de faire joindre exactement & à droite & à gauche, & vers les pieds & vers la tête; ensorte que cette couverture ne laissant aucun jour, l'air que l'enfant respire à chaque moment, n'est renouvellé par aucun autre, & que le même qui sort de sa poitrine par l'expiration, y rentre aussi-tôt au moment de l'inspiration. Cet air, dès qu'il est sorti, est un air excrementeux, qui a besoin d'être purifié par le mêlange d'un autre air; & à force de rentrer ainsi tant de fois tout impur dans la poitrine de l'enfant, sans qu'aucun air nouveau s'y mêle, il devient encore plus excrementeux,

* *Voyez ce que nous avons remarqué là-dessus, dans le second Livre, pag.* 150.

& par ce moyen, furcharge tellement les poumons, que l'enfant, au lieu de refpirer avec aifance, ne fait plus que haleter; ce qui à la fin, fe tourne en courte haleine, & devient une difformité pour toute fa vie, qui ne fçauroit alors être bien longue.

Les grandes perfonnes même doivent éviter de dormir dans des lits dont les rideaux foient extrémement joints, ni d'être long-temps, dans des cabinéts trop étroits & trop clos, fans quoi leur poitrine s'affoiblit. Que ne doit-on pas craindre, à plus forte raifon, pour des enfans, que l'on réduit, faute de renouveller l'air de leur berceau, à refpirer leur propre haleine?

Une autre caufe de la courte haleine de quelques enfans, eft l'imprudence de certaines meres & de certaines gouvernantes qui, quand ils font un peu grands, leur font réciter avec précipitation, divers difcours, que fort mal à propos, elles les obligent d'apprendre par cœur. Elles croyent faire des merveilles, par exemple, de leur donner pour

devoir, à réciter une foule de fables, & d'hiftoires: Si l'enfant héfite le moins du monde, en les difant, on le reprend auffi-tôt, & fans lui donner le temps de refpirer, on lui fuggere le mot qu'on croit qu'il oublie. L'enfant alors fe preffe, & cette précipitation, à force de recommencer tous les jours, lui caufe une courte haleine.

Récitez-nous, dit-on à un enfant, la fable du Corbeau & du Renard: L'enfant la récite; & quand il l'a finie, on lui demande celle de la Fourmi & de la Cigale; il ne l'a pas plutôt expédiée, qu'on exige encore de lui, celle de la Grenoüille qui veut fe rendre auffi groffe que le Bœuf; puis, celle du Loup & de l'Agneau. On ne lui laiffe point de repos, qu'il n'en ait ainfi débité de fuite, un grand nombre; & chaque jour, on lui en fait tant dire & redire, que fes poumons n'y peuvent plus tenir. Vient-il compagnie dans le logis? on appelle l'enfant, & il faut que cette compagnie, aux dépens du pauvre enfant, foit régalée au moins; (mais quel régal) de

cinq ou ſix fables ; & encore ces fables, les lui fait-on prononcer avec un geſte & un ton capables de détruire toutes les diſpoſitions naturelles qu'il pourroit avoir à s'énoncer comme il convient.

Il ne faut jamais contraindre les enfans à rien apprendre & à rien réciter par cœur. Racontez-leur vous-même les choſes que vous trouvez à propos qu'ils ſçachent ; mais les leur racontez comme par maniere d'acquit, & ſans leur faire une obligation de vous écouter ; ou plutôt racontez les en leur préſence, à quelque perſonne qui ſoit là-deſſus d'intelligence avec vous. Ils vous écouteront alors avec plus d'attention, que ſi vous leur addreſſiez la parole ; & ſans qu'ils y ſongent, leur mémoire ſe remplira de ce que vous direz; enſorte que d'eux-mêmes, ils vous le raconteront, mais le raconteront d'un air aiſé & naturel, qui ne mettra à aucune épreuve leur poitrine.

Une autre imprudence dont on accompagne ſouvent celle d'obliger ainſi, les enfans à apprendre par

cœur, & à réciter coup ſur coup, un ſi grand nombre de fables & d'hiſtoires, c'eſt de charger, tout de même, leur mémoire, d'un nombre exceſſif de prieres, qu'on leur fait pareillement accumuler ſans relâche, les unes ſur les autres. En voici un exemple récent qui s'offre trop à propos, pour que je doive le paſſer ſous ſilence.

Une jeune Demoiſelle qui paroiſſoit être de condition, & qui avoit ſa Gouvernante à côté d'elle, aſſiſtoit il y a quelques ſemaines, à la Meſſe, dans une Egliſe, où je me trouvai par hazard auprès d'elle. L'enfant les yeux baiſſés, qu'elle levoit de loin à loin, pour voir ſi la Gouvernante la regardoit, ne ceſſoit de réciter par cœur, & à voix baſſe, mais bien articulée, prieres ſur prieres. L'une n'étoit pas plutôt finie, qu'elle en recommençoit une autre, puis une autre, & toujours ainſi, ſans fermer la bouche un moment. La Gouvernante qui n'en faiſoit pas de même, & qui avoit la ſienne bien cloſe, regardoit d'un air d'approbation ſa pupille qui s'é-

poumonoit. Celle-ci encouragée par cette approbation, redoubloit de plus en plus ses oraisons & se tuoit. Une Dame de qualité, qui, par le même hazard que moi, étoit présente à ce spectacle, & qui en ressentoit beaucoup de peine, donna quelques petites touches de son éventail sur la bouche de l'enfant pour l'avertir de la fermer; mais la petite enfant continuant toujours, je ne pus m'abstenir de dire à la Gouvernante, qu'une telle dévotion n'alloit pas moins qu'à rendre l'enfant pulmonique, & à lui causer une courte haleine; qu'encore étoit-ce le moindre mal qu'on en dût apprehender; mais ni les petits coups d'éventail donnés par la Dame, ni mes paroles ne servirent de rien. L'enfant très-jolie d'ailleurs & très-aimable de sa personne, avoit le visage extrémement pâle & bouffi, ce qui m'obligea d'ajoûter à la Gouvernante, que cette pâleur, & cette bouffissure, pouvoient bien être un effét de la dévotion singuliere dont je venois de voir un échantillon; mais ce dis-

cours ne servit pas plus que le précédent. Et la Messe finie, je laissai là, & la Pupille & la Gouvernante, de qui ni la Dame ni moi, ne pumes tirer aucune parole.

Ce que sur la fin du troisiéme Livre, * nous avons dit du tort que peut faire à la respiration des enfans, la vîtesse avec laquelle on les fait quelquefois marcher, a beaucoup de rapport à ce que nous disons ici de ce qu'on doit craindre de la précipitation avec laquelle on leur fait réciter un nombre excessif de fables, d'histoires & de prieres, dont on accable quelquefois leur mémoire; car la vîtesse à marcher, quand elle revient souvent, n'est pas moins contraire à leur poitrine, que la précipitation continuelle des récits dont il s'agit. Virgile parlant du fils d'Enée, dit que cet enfant qu'Enée (fuyant de Troyes, & portant Anchise sur ses épaules) menoit par la main, suivoit son pere à pas inégaux. Cette réflexion de Vir-

* *Pag. 306. & 307.*

gile,

gile, * s'accorde parfaitement avec ce que nous avons obſervé plus haut, ſur la maniere de marcher des enfans, ** ſçavoir que le compas de leurs jambes étant plus court, ils ſont obligés de ſe forcer, quand il s'agit de ſuivre ceux qui, les menant par la main, ne veulent pas marcher à pas d'enfans; enſorte que cet effort mét ſouvent leur reſpiration à bout, & produit à la fin en eux, la difformité affligeante dont nous parlons, ſçavoir la *parole entrecoupée, ou courte haleine.*

Virgile qui obſerve ſi exactement en tout, les bien-ſéances, ſe feroit bien gardé de repréſenter Aſcanius *** ſuivant à pas inégaux, ſon pere Enée, ſi c'eût été dans une occaſion, où le pere eût eu la liberté de ſe proportionner aux pas de ſon fils. Mais que dire de la célérité

* *Dextræ ſe parvus Julus Implicuit, ſequiturque patrem non paſſibus æquis, Virg. Æneid. Lib. 2.*

** *Pag.* 306. & 307.

*** *Autrement, Julus, Fils d'Enée.*

outrée avec laquelle tant de meres & de gouvernantes, sans y être contraintes par aucune nécessité, font marcher les enfans qu'elles conduisent par la main? Ne s'imagineroit-on pas qu'elles ont à les sauver de quelque grand péril, & qu'elles se trouvent dans un cas pareil à celui où Virgile, (soit par fiction ou autrement) suppose ici Enée? c'est cependant de plein gré, qu'elles les essouflent de la sorte. Que penser d'un tel procedé? & qu'il coute cher à ces pauvres victimes.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

NOus n'avons pû nous dispenser dans cette Orthopédie, de déclamer souvent, contre la nation des Nourrices; parce que la plûpart d'entre elles, font cause d'un grand nombre de difformités qui surviennent aux enfans par rapport au corps. Mais il seroit à souhaiter que par rapport à l'esprit, elles ne leur en causassent pas de plus fâcheuses, & que leur imprudence ne les por-

tât pas jusqu'à nuire aux mœurs de ces pauvres enfans, en leur faisant succer avec le lait, comme elles le font tous les jours, une inclination perverse, qu'on peut mettre au rang des plus grandes difformités de l'homme, pour ce qui regarde les qualités du cœur, je veux dire l'inclination à se venger & à mentir. Un enfant vient-il de tomber? la nourrice aussi-tôt, comme si elle se faisoit un devoir de profiter de cette occasion pour lui donner une leçon de vengeance, se mét à menacer & à frapper, avec la plus grande apparence de colere qu'elle peut, pour mieux tromper l'enfant, l'endroit sur lequel il est tombé. Vient-il de se heurter contre un coffre, contre une chaise? on menace & on frappe tout de même, le coffre ou la chaise contre quoi il s'est heurté. A-t-il fait quelque chose de mal qui puisse, n'importe comment, être rejetté sur quelqu'un du logis? le mensonge est alors tout prêt: On inspire à l'enfant d'accuser, soit par parole, soit par signe, selon son âge, la personne dont il s'agit, & même

ſi le ſubtil génie de la nourrice le juge à propos, le chien ou le chat de la maiſon.

Voilà comme on vient à bout d'apprendre aux enfaus, dès leurs premieres années, diſons mieux, dès leurs premiers jours, & pour ainſi dire dès les premieres heures de leur vie, la vengeance & le menſonge. Auſſi voyez-les au ſortir de cette premiere école ; voyez le progrès qu'ils ont déja fait dans l'un & dans l'autre de ces deux vices ; voyez comme ils ſont vindicatifs & menteurs. Mais en même temps conſidérez les peines inoüies qu'il faut ſe donner dans la ſuite, pour leur faire aimer la vérité, & pour les rendre doux, patiens, & généreux, car la patience qu'il s'agit ici de leur inſpirer, & qui doit influer ſur toute leur vie, eſt une patience noble, qui conſiſte à s'abſtenir de ſe venger quand on le peut, ce qui eſt le pur effét de la généroſité. Mais inſenſiblement je m'écarte ; il n'importe, on me pardonnera bien encore, en faveur de l'occaſion, cet autre écart.

Lorſque l'enfant parvenu à un certain âge, pourra s'inſtruire par la lecture, profitez de cet avantage pour effacer en lui, s'il eſt poſſible, ces premieres impreſſions. Faites-lui voir, à l'égard du menſonge, ce qui ſe lit dans l'Eccleſiaſtique, * ſçavoir que *le menſonge habite aſſiduëment dans la bouche de ceux qui n'ont point reçu d'éducation, que c'eſt l'opprobre, que c'eſt la honte de l'homme* : Et tout de même, ce qui ſe lit dans un ancien Philoſophe : Que *c'eſt le vice des eſclaves & des gens de néant.* ** Puis à l'égard de la vengeance, ce que dit un célébre Poëte de l'Antiquiré : Qu'*il n'y a que les eſprits foibles, & les petits eſprits, qui trouvent du plaiſir à ſe venger.* ***

Vous le corrigerez plus par la

* *Opprbrium nequam in homine mendacium & in ore indiſciplinatorum aſſiduè erit.* Eccleſiaſtic. cap. 22.

** *Ariſtot. Ethic.*

*** *Semper & infirmi eſt animi, exiguique voluptas*
Ultio.... Juv. Sat. 13.

lecture qu'il fera lui-même, de ces trois maximes, dans quelques traductions que vous lui présenterez, que par toutes les leçons & tous les sermons que vous pourriez lui faire.

Une réfléxion pour laquelle je demande encore grace, c'est qu'ordinairement les nourrices gâtent l'esprit des enfans par les peurs ridicules qu'elles leur font. Il ne faut jamais effrayer sur rien les enfans. Ces frayeurs qui leur affoiblissent l'esprit, leur sont aussi très-dangereuses pour le corps, & parmi un grand nombre d'enfans attaqués du formidable mal caduc, il n'y en a presque point qui ne soient redevables de cette horrible maladie, à des peurs qui leur ont été faites dès l'enfance ; & sans parler des Loups-garous, des Revenans, des Sorciers, & de cent autres sujets semblables, dont on les entretient tous les jours mal-à-propos, ou dont on s'entretient en leur présence, (ce qui n'est pas moins imprudent) que n'aurois-je point à dire de la crainte qu'on leur inspire du tonnetre ? crainte

qui les gouverne enfuite toute leur vie, & qui leur fait faire mille extravagances; ce qui fe remarque furtout parmi les perfonnes du fexe. Un pauvre enfant voit fa nourrice, fa févreufe, fa gouvernante, & quelquefois fa mere même, s'aller cacher dès qu'elles entendent tonner. Quelle impreffion fâcheufe cela ne fait-il point fur fon timide efprit?

On doit, pour préferver les enfans, ou pour les guérir de cette dangereufe crainte, leur répéter fouvent, mais fans affectation, premierement, que le tonnerre eft favorable aux biens de la terre, & fait venir des fruits en abondance, comme raifins, pommes, &c. car outre que c'eft une vérité (les années où il tonne beaucoup, étant plus abondantes que les autres) on doit prendre les enfans par leur foible.

Il faut leur dire, en fecond lieu, que fi tant de perfonnes fe mettent en prieres quand il tonne, & fi l'on fonne alors les cloches des Eglifes, on le fait pour remercier Dieu du bien qu'il nous accorde.

Ayez foin, outre cela, qu'ils n'ap-

prennent jamais que le tonnerre ſoit tombé quelque part; & éloignez d'eux, toutes les hiſtoires que des domeſtiques, & autres perſonnes, pourroient imprudemment leur faire là-deſſus.

Telle eſt la conduite qu'en ces occaſions, il convient de tenir avec les enfans, au lieu de les livrer à ces peurs horribles qui nuiſent tout enſemble, à leur eſprit, & à leur corps.

S'il m'étoit permis de venir ici à certains détails plus convenables dans la converſation, que ſur le papier, que d'exemples je rapporterois des funeſtes effêts qu'éprouvent tous les jours, un grand nombre d'enfans, par tant de terreurs & de craintes cruelles où on les expoſe ſi inconſidérément.

Je me bornerai à conclure de tout ce que j'ai dit des nourrices, ſoit dans le cours de ce Livre, ſoit dans ce dernier article, qu'elles font aux enfans, & par conſéquent au genre humain, (ce que l'on ne conſidére pas) un tort conſidérable & pour le corps, & pour l'eſprit,

prit, & pour les mœurs, trois maux essentiels, difficiles à corriger, principalement les deux derniers, mais qu'un peu de vigilance de la part des peres & des meres, je veux dire un peu de soin de leur côté, à veiller, tant sur les nourrices, que sur les sévreuses & les gouvernantes ausquelles ils confient leurs enfans, pourroient aisément prévenir.

FIN.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE SECOND TOME DE L'ORTHOPEDIE.

A

B

E

G

H

I

X.

Fin de la Table des Matieres contenuës dans le second Tome de l'Orthopédie.

ERRATA

Du second Tome de l'Orthopédie.

Page 15. lig. 22. Cils trop courts, ou en trop grande quantité, *lisez*, Cils trop courts, ou en trop petite quantité.

Pag. 126. lig. pénult. penchée, *lisez*, panchée.

Pag. 224. lig. 17. *lisez*, 7°. les Gencives rongées.

Ibid. lig. 16. au lieu de 7°. *lisez*, 8°. & au lieu de 8°. *lisez*, 9°.

Pag. 257. lig. 9. nourrit, *lisez*, noircit.

Pag. 261. lig. 22. les Cures dents, *lisez* les Cure-dents.

Pag. 447. lig. 33. col. 2. de la Table, au lieu de foiblement, *lisez* facilement.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *L'Orthopédie*, ou *l'Art de prévenir, & de corriger dans les enfans, les difformités du corps*, &c. *par M.* ANDRY, *Lecteur, & Profeſſeur en Médecine au College Royal, Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris.* Je crois que les Connoiſſeurs ne trouveront pas cet Ouvrage moins utile que nouveau, pour ce qui regarde la maniere d'élever les enfans par rapport au corps, & même en bien des occaſions, par rapport à l'eſprit; & je juge qu'il eſt peu de peres, & de meres de familles, de gouverneurs & de gouvernantes, qui ne puiſſent avoir beſoin de la Lecture d'un tel Livre. A Paris, ce 8. Février 1740.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT: Notre cher &

bien amé le Sieur ANDRY notre Conſeiller, Lecteur & Profeſſeur en Médecine en notre College Royal de France, Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine à Paris, & Cenſeur Royal des Livres; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer un Manuſcrit de ſa compoſition, qui a pour titre : *L'Orthopédie*, ou *l'Art de prévenir, & de corriger dans les enfans, les difformités du corps*, par led. Sieur ANDRY, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet, de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle, ſous le contre-Scel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant, & reconnoître ſon zele, ſes recherches, & ſes applications qu'il Nous témoigne avoir pour procurer au Public un Ouvrage nouveau pour l'utilité & l'éducation des enfans, en lui donnant les moyens de Nous les continuer, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſions étrangeres dans aucun lieu de notre

obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit, dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cens vingt-cinq, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre,

& un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normade, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Compiegne, le douziéme jour d'Aoust, l'an de grace mil sept cens quarante, & de notre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre dix, de même que la Cession ci-derriere, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 415. fol. 404. conformément aux Arrêts, Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 15. Octobre 1740.

SAUGRAIN, *Syndic.*

Je soussigné, céde & transporte pour toujours, le présent Privilege aux Sieurs Lambert & Durand, Libraires à Paris, pour en joüir en mon lieu & place, suivant les conditions faites entre nous. A Paris ce 13. Octobre 1740.

ANDRY.

AVIS.

La piece qui suit, est la traduction d'une These latine, que j'ai fait soutenir deux fois aux Ecoles de Médecine de Paris, touchant l'excellence de l'exercice pour la conservation de la santé. Elle a été soutenue la premiere fois, le 4. Mars 1723. *par M. le Thieullier, alors Bachelier en Médecine, & aujourd'hui Docteur, & Praticien célébre; la seconde, le 23. Mars,* 1741. *par M. .... aussi Bachelier. La premiere Edition qui en a été faite par M. le Thieullier en* 1723. *est correcte; mais la seconde qu'en a faite M. .... en* 1741. *l'est si peu, que je suis obligé de la désavouer; ce dernier Editeur sur lequel je m'étois reposé, n'ayant pû moy-même veiller à l'Edition, parce que j'étois malade, y a laissé glisser un si grand nombre de fautes de latinité, que le langage n'en est pas tolérable. Je déclare donc qu'il n'y a que la premiere Edition, & cette troisiéme qu'on verra ici, qui soient conformes à l'original que j'ai donné.*

Au reste, comme c'est une These qui a beaucoup de rapport avec la matiere que je traite dans l'Orthopédie, j'ai crû que je pouvois la joindre a ce traité, en la traduisant, & renvoyant le latin à la fin de la traduction.

THESE SOUTENUE

Aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, le 4. Mars, 1723. & le 23. Mars, 1741. sous la Présidence de M. ANDRY, *Docteur-Régent de la même Faculté, Lecteur, Professeur; & Censeur Royal: Sçavoir, si l'exercice moderé est le meilleur moyen de se conserver en santé?*

I.

DE tous les moyens propres à éloigner, & même à guérir un grand nombre d'infirmités, ausquelles le corps humain est sujet, il n'en est point qui ne le cede à l'exercice. Il réveille la chaleur naturelle, il dissipe les humeurs superfluës, corrige les mauvaises, donne de l'agilité aux muscles, fortifie les nerfs & les jointures, ouvre les pores, & favorise la transpiration: avantages qui doivent nécessairement procurer de la force à tout le corps, faciliter

les fonctions des ſens, entretenir la reſpiration libre, conſerver les mouvemens réguliers du cœur, aider aux organes de la digeſtion & de la nutrition à diſſoudre les alimens, à les aſſimiler, & à chaſſer ce qui en reſte d'inutile.

Le grand repos ſuſpend l'action des eſprits animaux, qui ſont les principaux auteurs du mouvement, & il engourdit les nerfs. Alors le ſang ne peut être pouſſé juſqu'aux extrémités des arteres; les obſtructions s'accumulent, & bien-tôt ce précieux liquide intercepté dans ſon cours, par les obſtacles qu'il rencontre, n'a de force que ce qui lui en faut, pour entretenir quelque temps une vie languiſſante, où la mort ne trouve preſque plus rien à détruire; au lieu que par l'éxercice modéré, il ſe fait une diſtribution de la chaleur naturelle à toutes les parties du corps, comme il paroît d'abord par la couleur vermeille que prend le viſage. En un mot, on ne doit attendre du défaut d'exercice, qu'un amas d'humeurs croupiſſantes, dont les effets ordinaires ſont des Catherres, des Rhumatiſmes, des Para-

lysies, des Gravelles, des Goutes, & autres maladies sans nombre.

II.

Les secours qui se tirent de l'exercice pour l'entretien de la santé, sont, dans toutes leurs circonstances, infiniment au dessus de ceux qui se tirent des médicamens; les médicamens sont rebutans, & l'exercice est agréable; l'effet de ceux-là est incertain, & l'effet de l'exercice est toujours immanquable; ceux-là n'agissent pour l'ordinaire, que sur les parties fluides; & encore, avant qu'ils ayent pénétré jusques dans le sang, ils subissent tant d'altérations, que lorsqu'ils y arrivent, ils ont perdu presque toute leur vertu. Mais l'exercice porte son action tant sur les parties solides que sur les fluides, & agit immédiatement sur les unes & sur les autres. L'exercice, outre cela, est un secours toujours prest, & qu'on a, pour ainsi dire, sous sa main, toutes les fois que l'on veut; de plus, ses effets salutaires s'étendent presque à tout: Est-il question, par exemple, de rendre une grossesse heureuse, & de

faire qu'elle soit suivie d'un accouchement facile ? Qu'y a-t-il de plus efficace pour ce dessein, qu'une douce promenade ? Faut-il procurer le sommeil à un enfant qui a peine à dormir, ou appaiser des tranchées qui le tourmentent ? quel moyen plus prompt & plus infaillible en cette occasion, que de le bercer ? Cette sorte de mouvement est même si sain de sa nature, qu'il couvient dans toutes sortes d'âge, pour la guérison de plusieurs maladies ; témoin ce qui se pratique en quelques Pays où l'on ne connoît pas d'expédient plus sur pour faciliter la circulation du sang, & rétablir promptement ceux qui relevent de maladies longues & dangereuses, que de les bercer dans des lits suspendus en l'air, que l'on fait mouvoir, à reprises réglées, en deçà & en de-là. S'agit-il d'arrêter dans un enfant qui se nouë, le progrès de la chartre, ou de prévenir absolument ce mal, il n'y a pas de conduite plus sure pour venir à bout de l'un & de l'autre, que d'agiter l'enfant par le moyen d'une espece d'escarpolette, dans laquelle on lui engage le corps, à l'aide d'un cordon plat qui lui embrasse la poitrine, lui

paſſe ſous les aiſſelles, & venant en même temps tourner ſous le menton, lui ſoutient la tête : On balance l'enfant de côté & d'autre dans cette machine, & alors la peſanteur de ſon corps ſuſpendu, oblige les ligamens à ſe relâcher & à s'allonger ; mais ce qui contribuë encore à cet allongement, c'eſt la joye que reſſentent quelques enfans de ſe voir ainſi bercés : cette joye leur fait faire des mouvemens extraordinaires, qui ſont d'un grand ſecours pour leur dégager l'épine, les bras & les jambes ; car tous les muſcles en ce temps-là ſont en action.

Veut-on renouveller la vigueur dans un corps robuſte, diminuer le volume des humeurs qui ſurabondent, aider la coction de celles qui ſont cruës, rappeller l'appetit perdu ? l'exercice de la chaſſe convient. Eſt-il beſoin de donner du reſſort aux fibres trop lâches de l'eſtomac, d'affermir l'épine, de fortifier les extrémités ſupérieures & inférieures ? on en trouve un moyen aiſé dans l'exercice du cheval, & dans celui de la danſe ; ce dernier particulierement donne de la fléxibilité aux cuiſſes, aux jambes, & aux pieds, & rend tout le

corps agile & diſpos. Il inſpire, outre cela, de la gayeté, & produit dans toute la perſonne une contenance qui plaît ; mais quand je parle de danſes, je n'entends parler que de celles qui ſont licites, & non de ces danſes plus dignes de bateleurs, que d'honnêtes gens.

A-t-on en vûë de rendre le corps encore plus vigoureux, de fortifier les viſceres, d'extenuer une complexion trop réplette ? l'exercice de la Paulme, du Mail, du Balon, du Fleuret, eſt alors convenable. La Paulme agite tout le corps ; le Mail a cela d'avantageux, qu'étant inſéparable de la promenade, il n'eſt pas ſeulement bon pour l'affermiſſement des bras, des jambes & des pieds, mais encore pour procurer à tout l'habitude du corps, une grande mobilité. Le Balon contraignant de courir avec légéreté & la tête levée, rend auſſi le corps extrémement ſouple & droit. Pour ce qui eſt du Fleuret, il eſt peu d'exercice qui contribuë plus, à l'accroiſſement & à l'aggrandiſſement de toutes les parties, ſur-tout des bras & des jambes. Le jeu de Quilles eſt encore à propos,

comme il demande qu'on ſe courbe ſans ceſſe, & qu'on tourne les bras en divers ſens, il ne peut qu'être très-favorable.

Voulez-vous fortifier le bras droit & les bouts des pieds, qu'y a-t-il de plus propre à ce deſſein, que le Billard?

Tous ces exercices, & autres que nous paſſons, ont une grande vertu pour prévenir bien des infirmités, & pour donner de la vigueur. Il ne faut pas oublier ici les exercices que ſont obligés de faire les gens de la campagne, & certains ouvriers; comme de foüir la terre, de labourer, de porter des fardeaux, de ramer, &c. Si les Payſans ſont ſi forts, & ſi infatigables, s'ils ne ſçavent ce que c'eſt que la goute, ni tant d'autres infirmités qui obſcedent les maiſons des Grands, c'eſt à leurs travaux journaliers qu'ils doivent ce privilege.

III.

Ce qui montre bien le pouvoir de l'exercice, c'eſt l'avantage de la main droite ſur la gauche. D'où vient en

effet qu'elle eſt ſupérieure en force, ſinon de ce qu'elle a été accoutumée à de plus grands exercices? Mais ſi la main droite, objectera-t-on, tenoit du ſurplus d'exercice auquel elle a été accoutumée, le ſurplus de force dont elle joüit, il s'enſuivroit que l'œil droit & la jambe droite ne devroient pas avoir plus de force que l'œil gauche & la jambe gauche; ce qui eſt cependant contraire à l'expérience. Je réponds que ſi l'œil droit & la jambe droite, ſans avoir éprouvé plus d'exercice, ont néanmoins plus de force que l'œil gauche & la jambe gauche, c'eſt que les eſprits animaux déterminés par l'exercice ſurabondant de la main droite, à venir en plus grande quantité vers le côté droit, refluent ſur toutes les parties de ce même côté, & par conſéquent ſur l'œil & ſur la jambe. Il y a des peuples chez leſquels les enfans ſont élevés à ſe ſervir de la main gauche, comme ils ſont élevés à ſe ſervir ailleurs de la droite, & les nourrices ne ſouffrent pas qu'ils prennent d'une autre main que de la gauche, la plûpart des choſes qu'on leur préſente. Or ces peuples ont la main droite beau-

coup plus foible que la gauche, qui eſt celle dont ils ſe ſervent pour écrire, pour porter leurs armes, pour travailler, en un mot pour toutes les choſes auſquelles nous employons la droite, qu'en langage de leur Pays, ils appellent d'un nom qui veut dire la *foible main*.

C'eſt un fait connu, que dans ceux qui ont perdu le bras droit, cette perte eſt abondamment réparée par le ſurplus de force & d'agilité dont joüiſſent alors le bras & la main gauches. On voit nombre de ces manchots écrire, deſſiner, coudre, & faire pluſieurs autres ouvrages de la main gauche avec la derniere perfection : Or d'où peut provenir cette compenſation, que de ce que la partie qui ſupplée à l'autre, eſt plus exercée qu'elle n'étoit ? Ceux qui, à cauſe de quelque fracture, d'une luxation, d'une inflammation, &c. demeurent long-temps ſans agir, ne manquent point de contracter un engourdiſſement qu'ils ont beaucoup de peine à vaincre, quand ils veulent ſe remettre à leurs premieres occupations. On en voit qui pour avoir tenu pendant un trop grand nombre de jours, le bras

plié ſur la poitrine, de peur qu'une ſaignée ne vinſt à ſe r'ouvrir, ne peuvent plus étendre le bras quand il s'agit de s'en ſervir.

On a l'exemple d'une infinité de gens qui menant une vie ſédentaire, étoient ſujets à toutes ſortes d'infirmités, & qui enſuite obligés par des procès inattendus, à ſe donner du mouvement, à viſiter leurs Avocats, à ſolliciter leurs Juges, ont acquis une ſanté que tous les régimes & tous les remédes du monde n'avoient pû leur obtenir.

Il entre tous les jours dans les Hôpitaux, au ſervice des malades, un grand nombre de filles délicates, qu'on ne croiroit jamais à l'épreuve du moindre travail, leſquelles cependant acquierent dans peu, par les fatigues qu'elles ſont contraintes d'eſſuyer, un tempéramment ſi fort, qu'on auroit peine à ſe perſuader que ce fuſſent les mêmes perſonnes.

La plûpart des Médecins joüiſſent d'une excellente ſanté; on ne la ſçauroit attribuer à aucun reméde qu'ils faſſent; ils n'ont pas le temps d'en faire. Les régles même qu'ils preſcrivent

aux autres pour le régime, ſont par eux violées, ne leur étant preſque jamais permis de prendre, aux heures néceſſaires, le repos que demande la digeſtion. A quoi donc attribuer leur ſanté, qu'à l'exercice qu'ils font continuellement, allant & venant ſans ceſſe, montant, deſcendant, & étant toujours en action. C'eſt à cet exercice, ſans doute, que les Médecins, qui dans les dernieres peſtes de Marſeille, d'Aix, de Toulon, de Marvejols, & de la Canourgue, ſe ſonr livrés avec tant de courage, au traitement des peſtiferés, doivent le bonheur qu'ils onr eu d'échapper à un mal ſi terrible, & qui pardonne ſi peu.

L'exercice, outre une infinité d'avantages qu'il renferme, a encore celui de diſtraire l'eſprit de l'application qu'on donneroit au danger que l'on court dans un temps de contagion, & diminuant par ce moyen, la crainte, dont le propre eſt de concentrer le ſang & les eſprits, il devient un des meilleurs préſervatifs de la peſte. En effet, les corpuſcules peſtilentiels ne trouvent jamais les pores de la peau, & les autres voyes du corps, plus en

état de les recevoir, que dans le cas de la concentration dont nous parlons ; d'où il suit que ce qui empêche cette concentration, & entretient le mouvement de dedans en dehors, qui pendant la santé, se fait à toute heure du jour & de la nuit, est le plus grand obstacle que la maladie dont il s'agit, puisse trouver pour s'introduire. Or l'exercice produit cet effet, tant par l'éloignement de la crainte, que par l'action du corps.

Les Eaux Minérales que l'on boit pour la guérison de tant de maladies, ne réüssissent qu'à l'aide de l'exercice dont on accompagne leur usage ; cet exercice est la *promenade*, & on en tire de si grands secours en cette rencontre, qu'il y a souvent lieu de douter si cette promenade n'est point la principale cause, pour ne pas dire l'unique de la guérison qu'on attribuë à ces Eaux.

IV.

La promenade dont nous parlons, est un exercice moderé, composé du mouvement alternatif des jambes & des

pieds, par lequel on se transporte doucement, & par récréation, d'un lieu à un autre. A ce mouvement contribuent les articles des cuisses, conjointement avec ceux des jarrets, des talons, & des orteüils; ce qui le rend un des plus propres à mouvoir généralement tout le corps; ces sortes de parties ne pouvant être agitées, que presque toutes les autres ne s'en ressentent: d'où il arrive que la promenade ne favorise pas seulement les fonctions des extrémités, mais qu'elle aide à cracher, qu'elle fortifie l'estomac, qu'elle empêche les alimens de s'y aigrir, qu'elle détourne les eaux qui ont coutume d'accabler la tête, qu'elle détache le sable des reins, qu'elle affermit les membres tremblans, qu'elle dissipe les ventosités, qu'elle éclaircit les yeux & dégage le cerveau. Enfin la promenade est d'autant plus salutaire, quelle est propre à tout âge, à tout sexe, & à toutes sortes de temperamens. S'il est cependant quelque âge auquel elle puisse être plus utile, c'est aux enfans, & aux vieillards. Dans les vieillards, la chaleur naturelle qui décline, serait en risque de s'éteindre tout-à-

fait par l'amas de la pituite qui les surcharge, si quelque exercice doux, tel que celui de la promenade, ne dissipoit en eux une partie de cette pituite. Dans les enfans, la chaleur naturelle qui ne fait que de naître, & qui est par conséquent encore foible, ne résisteroit pas non plus, long-temps, à l'abondance des sérosités, si l'on ne songeoit à dissiper ces sérosités par le même secours, qui est aussi le plus proportionné à la foiblesse de leur âge. C'est faute d'évacuer par un exercice suffisant, cette pituite dominante, que tant d'enfans sont sujets, les uns aux écroüelles, les autres à l'épilepsie, &c. Il faut donc que les parens ayent soin de laisser beaucoup promener leurs enfans, & lorsque ces enfans sont parvenus à un certain âge, de les laisser aler à la chasse, & de les faire souvent monter à cheval, de peur que les sucs destinés par la nature à l'accroissement de leurs corps, ne se corrompent par le repos.

Un des meilleurs exercices que les enfans de condition puissent choisir pour leur santé, c'est celui de la Course, de la Lutte, des Ballets, des Carrousels. Quant aux enfans qui ne sont pas

pas encore propres à des exercices ſi forts, on doit leur faire joindre de temps en temps à celui de la promenade, les petits jeux de leur âge, tels que la Cligne-muſſette, le Cloche-pied, le Colin-maillard, le Volant, la Toupie, le Sabot, &c. Le Sabot qu'ils font tourner à coups de foüet redoublés, rend les cuiſſes & les bras fléxibles. La Toupie produit le même effet, mais avec moins d'effort. Le Volant oblige le corps à ſe mouvoir de tous les ſens, ce qui ne ſert pas peu à le dégourdir.

Il y a certains jeux néanmoins que nous ne ſçaurions approuver, & qui peuvent nuire à la ſanté des enfans: De ce genre ſont tous ceux qui conſiſtent à tourner ſoit autour d'une table, d'un arbre, ou d'autre choſe ſemblable, ſoit autour de ſoi. De tels mouvemens dans cet âge tendre, étant capables de déranger les organes du cerveau, de cauſer des vertiges, de troubler la vûë. On peut mettre auſſi de ce rang, les eſcarpolettes, lorſque les enfans ont de la diſpoſition à égarer les yeux.

V.

On objectera contre ce que nous venons d'avancer en faveur de l'exercice ; 1°. qu'il se voit tous les jours une infinité de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui vivent renfermées dans des Cloîtres, & qui ne laissent pas, nonobstant cette vie sédentaire, de joüir d'une santé parfaite ; 2°. que le repos est le préservatif de plusieurs maladies ; témoin, entre autres, les pleurésies qui ne viennent que de s'être exercé ; 3°. que le travail mine le corps, ce que le repos ne fait pas.

Quant à la premiere objection, je réponds 1°. Que les personnes cloîtrées trouvent dans leurs Monasteres, des jardins propres à l'exercice de la promenade, & qu'il y a même plusieurs de ces Ordres cloîtrés, qui ont la liberté de sortir certains jours pour aller *s'expacier* en pleine campagne ; tels sont, en quelques Provinces, les Chartreux ; 2°. Que dans les Cloîtres on passe son loisir à divers amusemens qui ne servent pas peu à exercer le corps ; les Chartreux, par exem-

ple, outre le ſoin qu'ils ſe donnenr de cultiver chacun de petits jardins qui ſont dans l'enclos de leurs cellules, travaillent à pluſieurs ouvrages de la main, qui en les récréant, les exercent, comme ſont divers ouvrages de tour, & de ménuiſerie. 3°. Que le Chœur qui fair l'occupation journaliere des Cloîtres, eſt un exercice qui vaud ſeul tous les autres ; le chant met en action tous les muſcles de la bouche, & des parties voiſines, & à cauſe de la fréquente contraction qui ſe fait alors dans ces parties, il arrive que la filtraction des liqueurs & leur circulation, s'opere plus parfaitement. Le mouvement de la voix influë juſques dans les endroits les plus intimes du corps, il met en action tous les eſprits animaux, non ſeulement pour ce qui concerne le dehors, comme font les frictions, mais pour ce qui concerne les viſceres les plus éloignés ; c'eſt la raiſon pourquoi les perſonnes cloîtrées, quoiqu'elles ne paroiſſent pas faire beaucoup d'exercice, ne laiſſent pas de ſe bien porter, cet exercice de la voix ſuppléant à celui qu'elles ne peuvent faire ; les eſprits animaux pouſſés

par la voix, s'insinuent plus facilement dans les tuyaux des fibres & des nerfs; l'air agité par les organes vocaux, frappe plus fortement tout le ſyſtême de l'œconomie animale. De-là vient la fermentation légitime des humeurs; de-là leur fluidité; de-là l'évacuation de la matiere tranſpirable; évacuation que tous les remédes diaphorétiques ont bien de la peine à opérer. Enfin l'action de la voix & de la parole a tant de vertu pour exercer le corps, qu'on ne pourroit pas nier que ce ne fût peut-être pour cela, que les femmes ont moins beſoin d'exercice que les hommes, celle-ci étant plus ſujettes à parler, en quoi la nature eſt admirable.

Nombre de Prédicateurs & d'Avocats doivent leur ſanté au grand exercice qu'ils font de leur voix. Ils ſe déchargent par-là, d'un ſurcroît d'humeurs qui les accableroient. Les cris même que les enfans ont coutume de pouſſer, ſont de puiſſans moyens que la nature employe pour faire croître plus facilement, & plus promptement, leur petit corps; ces cris ſervant à faire aller les ſucs nourriciers dans les vaiſ-

ſeaux les plus reculés, ce qui oblige néceſſairement les parties à ſe dévélopper. Nous pouvons citer ſur cela l'exemple des Indiens, qui, au rapport de Chreſtien Warlitz, dans ſon Livre intitulé : *Scrutinium Lacrymarum*, font tenir toujours auprès du berceau de leurs enfans, des orties prêtes, dont on les touche de temps en temps, pour les faire crier, parce qu'ils ne crient preſque jamais d'eux-mêmes. Ces Peuples n'alleguent point d'autre raiſon de cette conduite, ſinon que c'eſt pour procurer à leurs enfans une meilleur ſanté, & une plus longue vie.

Aſclepiade & Eraſiſtrate, ont oſé condamner toutes ſortes d'exercices, comme nuiſibles à la ſanté, & ont regardé le repos comme le plus ſur moyen de vivre long-temps ; mais ils ſe ſont en cela conſidérablement trompés. Le repos a véritablement ſes avantages, il répare les eſprits diſſipés, & délaſſe le corps fatigué, il ſert à la guériſon d'un grand nombre de maladies ; mais que ſous ce prétexte il faille s'abſtenir de tout exercice, c'eſt une grande erreur. Il eſt plus facile de faire excès de repos que d'exercice : & ſi

l'on dit que la pleuréfie vient pour s'être trop excrcé, l'expérience montre au contraire, que c'eſt moins à l'exercice, qu'au ſubit repos qu'eſt dûë cette maladie. Qu'on ne nous oppoſe point que le travail mine le corps; car il en eſt de nos corps comme du fer, qui s'uſe étant employé; mais que la roüille uſe bien davantage. Qu'on ſe ſouvienne que l'abus du repos eſt beaucoup plus dangereux que celui de l'exercice. Jamais l'exercice n'a rendu les membres perclus, & le repos produit tous les jours cet effet, en une infinité d'occaſions. Il y a dans l'eſpace où s'articulent les extrémités des os, une humeur épaiſſe & gliſſante, appellée l'*Humeur articulaire*, laquelle ſert au mouvement des articles : Quand cette humeur vient à être, ou trop abondante, ou trop viſqueuſe, elle eſt plutôt un obſtacle qu'une aide au mouvement dont il s'agit : La partie devient lourde alors, peſante, & ſans action. Quelquefois même cette viſcoſité eſt telle, qu'elle va juſqu'à la concrétion, ce qui cauſe alors de grandes douleurs; or cette abondance & cette épaiſſeur ſont les effets ordinaires du grand repos.

Rien donc n'eſt plus avantageux pour la ſanté, que l'exercice modéré : mais il faut que cet exercice qui doit être proportionné à l'âge, au tempérament, & au ſexe, ſoit placé en certain temps, & ne paſſe pas une certaine meſure : Quant au temps, il eſt à propos 1°. de ne s'exercer que le moins qu'il ſe peut, au ſortir du repas, 2°. d'avoir ſoin que les évacuations ordinaires que demandent les inteſtins & la veſſie ſoient faites ; 3°. de ſe promener en Eté avant que le Soleil ſoit monté ſur l'horiſon, & un peu après qu'il eſt couché ; en Automne & au Printemps, environ deux heures après le lever du Soleil, & quand il ſe couche ; en Hyver ſur l'heure de midi.

Quelques Auteurs conſeillent de s'abſtenir d'exercice le premier de May & le dernier de Septembre & d'Avril, comme de choſe très-contraire à la ſanté : Ce principe n'eſt pas moins oppoſé à la ſaine raiſon, que celui de l'Ecole de Salerne, de ne point manger de chair d'oye ou de canard ces jours-là ; de ne point, non plus, ſe faire ſaigner ces mêmes jours, & de fuir en de tels temps, l'un & l'autre, comme on fui-

roit une *hydre*, c'eſt le terme du précepte. On peut conſulter ſur cela le docte Lommius, qui dans l'Epître Dédicatoire de ſon Commentaire ſur Celſe, ne fait pas difficulté de dire qu'il y a peu de Livres plus remplis d'ignorance, que l'Ouvrage intitulé : L'*Ecole de Salerne*.

Deux femmes nommées *Trotuſa* & *Rebeca-Guarna*, paſſent pour s'être ſignalées dans cette prétenduë Ecole, & y avoir même enfanté pluſieurs Livres de Médecine : Il eſt plus convenable d'attribuer à ces Docteurs femelles, l'Ouvrage en queſtion, intitulé, l'*Ecole de Salerne*, que de l'imputer à des hommes un peu éclairés.

Pour ce qui eſt de la meſure, ou durée de l'exercice, la régle générale qu'il faut ſuivre en cela, c'eſt d'interrompre l'exercice, non tout-d'un coup, mais peu à peu, & par degré, lorſqu'on voit que les vaiſſeaux commencent à ſe gonfler, que la reſpiration devient moins libre, que la rougeur du viſage augmente conſidérablement, que la peau eſt ſuante, & que l'on ſent de la laſſitude.

Tout le monde ne peut pas ſuivre cette

cette régle ; tels ſont ceux qui gagnant leur vie à la ſueur de leur front, font contraints de travailler ſans ceſſe. Ces gens-là cependant ne laiſſent pas de ſe ſoutenir au milieu de leurs travaux continuels, & leur ſanté s'en trouve même ſi peu altérée, que lorſque quelques-uns d'eux ſe voyant parvenus à une meilleure fortune, veulent mener une vie plus tranquile, ils ne manquent point d'être attaqués de diverſes infirmités, dont ils ne peuvent ſe délivrer parfaitement, qu'en ſe remettant à leur premiere vie. Admirons en cela la Providence divine, qui, en condamnant l'homme au travail, en punition de ſon péché, l'a condamné à une peine, dont il retire d'ailleurs de ſi grands avantages.

Aureſte, ce n'eſt pas à l'homme ſeulement que l'exercice eſt bon, tous les animaux en ont beſoin, ſans excepter ceux même qui ſont les plus lents, & les plus endormis de leur nature, tels que les limaçons & les loirs. Il n'eſt pas juſqu'aux vegetaux qui puiſſent ſe paſſer abſolument d'exercice. Cet exercice conſiſte dans l'agitation que le vent donne à leurs branches & à leurs

feüilles, agitation qui empêche la séve de se rallentir dans son cours, & qui l'aide à circuler. La plus basse violette, comme le plus haut chêne, aime cette agitation des vents.



QUÆSTIO MEDICA,

Cardinalitiis Disputationibus manè discussa, in Scholis Medicorum, die 4. Martii, 1723. & 23. Martii 1741. Præside M. NICOLAO ANDRY, *Doctore Medico, Lectore ac Professore Regio, nec non Librorum Censore.*

An præcipua valetudinis tutela Exercitatio?

I.

IN iis omnibus quæ ad bonam integramque corporis constitutionem tuendam, plurimosque ejusdem languores præcavendos ac propulsandos conferre maximè valent, primum sibi locum vendicat exercitatio. Est enim hæc caloris innati suscitatrix, exuperantium humorum castigatrix, corruptorum emenda-

Jos. Quercetani Diætetic. polyhistor.

trix, agilitatis ac promptitudinis artuum parens legitima,nervis ac juncturis roborandis idoneum auxilium, nec non præſtantiſſima apertionis pororum ac meatuum cauſa: unde fit ut ſingulæ corporis partes firmentur, inſtaurentur, omnium ſenſuum munera obeantur alacriùs; liberior evadat aëris inſpiratio, & exſpiratio, cordis vigor ac robur conſervetur, partes quoque nutritioni inſervientes alimenta meliùs concoquant aſſimilent; eorumque reſiduum citiùs eliminent.

Segnities corpus hebetat; ob nimiam enim, & diuturnam quietem ſpiritus animales motuum opifices ſitum ferè contrahunt, ac nervoſum genus torporem quendam induit. Sanguis intereà non ritè progreditur uſque ad extremos & minimos arteriarum ramulos, ſed obſtructiones fiunt, & cruor ab infarciente materiâ interclufus, ab ejuſdem compedibus ſe ſe expedire vix poteſt. Nativus denique calor quaſi ſepultus jacet, quem è contra moderatus corporis motus diffundit in omnes partes, unde corporis

habitus, ſuffuſo colore, floridus ap- Fernel.
paret poſt exercitium. In deſidioſis, Pa-
lentorum humorum apparatus agge- thol.
ritur, Rhumatiſmos, Apoplexias, Lib. 1.
Paralyſes, Calculos, Arthritides, cap. 6.
aliosque quos hîc recenſere longum foret, morbos miserè procreans, in quibus omnigena ſe prodit Catarrhorum cohors.

II.

Ad valetudinis tutelam, nec tot, nec tanta ſperes à medicamentis, quot & quanta ab exercitio : Hoc gratum & jucundum, ingrata illa; hoc efficaciſſimum, illa dubii eventus; hoc partes cùm ſolidas, tùm fluidas immediatè juvat; illa in fluidas duntaxat vim ſuam ut plurimùm exerunt, & antequàm ad ſanguinem pervenerint, ita immutantur, ut vim illam magnâ ex parte amittant.

Exercitatio prætereà ubique præſto eſt, nihilque ferè eſt adjumenti & præſidii, quod ab eâ expectare ſanitas non poſſit; vis felicem partum prægnanti conciliare? Quid in

hunc finem paulò validiori ambulatione utiliùs; dummodò mediis geſtationis menſibus inſtituatur? Vis infanti ſomnum accerſere, ejuſque conſuetos dolores lenire? Quid efficacius quàm ipſius agitatio in cunis? Quin & adultis eadem quoque eſt quibuſdam in regionibus lectulorum penſilium ratio; qui, blando ſuo motu, debitum ſanguinis circuitum reſtituunt, iiſque qui à diuturnis morbis convaleſcunt, apprimè conveniunt. Vis rachitidem prævavere, quin & curare? Quid aptius excogitatum eſt, quàm infantem, certis quibuſdam faſciis caput & pectus circum-amplexantibus, ac infrà axillas & mentum religatis, perque anſulas binas, alteram à dextro latere, à ſiniſtro alteram diſpoſitas, brachiorum exitùm ſinentibus, iiſque ad laquearia longiori fune, ſeu duplici, ſeu quadruplici connexis, ſuſpenſum tenere, multiplicique itu & reditu, leniter librare? Hâc namque oſcillatione identidem repetitâ relaxantur & diſtenduntur teneri corporis ligamenta, cui operi adimplendo non mediocriter conducunt

varii illi motus quos, præ gaudio, edit infans, dum ſic agitari ſe, exultat. His enim membrorum ſubſultibus, ſpina, brachia, & crura in longum porrigi coguntur. Vis in robuſtis adultorum corporibus nativum calorem excitare, luxuriantes ſuccos minuere, crudorum humorum coctionem adjuvare, conditiora reddere cibaria? Id inſigniter præſtat venatio & aucupium. Vis ſtomachi languentis tonum firmare, caput & truncum dirigere, extremoſque artus? Id præſtat Equitatio & ſaltatio. Hæc certè crura & pedes roborat, redditque flexiliora. Utile profectò ac gratum exercitii genus; corpus agile & promptum efficit, mentem exhilarat, vividum colorem conciliat, vultum & reliquum corporis habitum ad decentem & concinnam ſpeciem efformat; verùm illas tantùm ſaltationes choreaſque commendamus, quæ licitæ ſunt, non eas quæ fines honeſtatis tranſiliunt, circulatoribuſque potiùs,quàm hominibus liberali ingenio natis, conveniunt. Vis corpus ad validiores labores ſuſti-

nendos habile reddere, vitales actiones roborare, habitumque crassum & obesum extenuare? Id præstat sive majoris, sive minoris pilæ ludus; præstat & pilæ-malleus; qui postremus cùm adjunctam habeat ambulationem, non solùm firmandis brachiis, dorso & cruribus aptissimus est, sed & totius corporis mobilitati procurandæ: Præstat & folliculus, sive pilæ inanis ludus tum majoris quæ ex corio, tum minoris, quæ ex Scroto taurino, aëris intrusione inflato, conficitur; quâ exercitatione crura non solùm brachiaque potissimùm, sed currendo tota corporis moles roboratur: Præstat insigniter Hoplomachia, seu digladiatio quæ fit instrumentis ferreis, ensis speciem referentibus, sed obtusis, bovinâque lanugine in acumine vestitis; præstat & trunculorum ludus propter scilicet celerem incessum, brachii utriusque agitationem, & variam in varias partes corporis complicationem; præstat etiam globulorum sive curtorum, ut dicitur, sive longorum lusus, hoc tamen discrimine, quod longorum,

robuſtiores luſores juvet. Vis humerum brachiumque dextrum, atque pedum ſummos digitos obſirmare? Id præſtat ludus tudicularis.

Harum aliarumve id genus exercitationum maxima certè vis eſt ad innumeras ægritudines avertendas, corporique vires addendas. Nec verò hîc prætereunda exercitia fortiora quæ ruſticorum ſunt & plebeiorum, ut fodere, remigare, arare, vites putare, onera portare, quibus laboribus abundè demonſtratur quanta ſit exercitii vis & præſtantia. Ruſtici enim ſi duros habent nervos, lacertos fortes, nec arthritidi aliiſque morbis, divitum domos obſidentibus, obnoxii ſunt, id facit labor diuturnus, ne dicam improbus.

III.

Quantæ ſint exercitii dotes probat inſuper dexteræ manûs præſtantia. Huic enim unde robur quo valet, niſi à frequentiori & fortiori cui aſſuefacta eſt exercitio? Neque dicas pedem oculum-ve dextrum, ſiniſtris tamen fortiores, licet non

majori exercitio gaudeant, palàm oftendere dextræ manus robur à frequentiori & validiori quod experta eft exercitio, nullatenus oriri: Pes enim dexter, oculufque dexter, manûs dexteræ privilegio fruantur, neceffe eft; propterea quod qui in dextrum latus magnâ copiâ feruntur fpiritus, ad dextræ manûs officia fortiora obeunda, in cæteras etiam ejufdem lateris partes præ fuâ luxurie fluant, oportet, indeque vis major his partibus accedat. Gentes funt quibus mos eft finiftram manum ab infantiâ exercere, ut cæteris gentibus dextram; nutricefque hos apud populos, cavere ne recèns nati alterâ quàm finiftrâ accipiant quæ offeruntur, cæteraque faciant quæ apud nos dextrâ fieri folent; hos autem apud populos finiftra eft fortior dextrâ, quam ideò imbellem manum vocant.

Quibus brachium dextrum amputatum eft, finiftrum fortius evadit, quàm erat anteà, iique finiftrâ manu fcribunt, pingunt, fuunt, dexterrimè; quæ vis & dexteritas non nifi frequentiori quo tunc movetur pars,

exercitio, referri debet accepta. Attende prætereà ad inertiam illam quam contrahunt nimio quiete partes, cùm ob morbi cujusdam, ut fracturæ, luxationis, inflammationis curationem, ab omni motu per plures dies abstinent; postquàm enim diu quieverunt, vix pristini motus libertatem recuperare possunt. Quidam inani metu perculsi, ne post plures dies à phlebotamiâ celebratâ, sanguis erumpat è venâ, brachium per plures hebdomadas reclinatum tenent, hi cùm tandem illud educere tentant, haud valent.

Quantum valetudini tuendæ conducat exercitatio, magis ut assequamur, in illos homines oculos conjiciamus, qui desidem vitam dum agerent, sine lite, ullove negotio, suis reditibus placidè viventes, tunc melancholici, decolores, & innumeris ægitudinibus obnoxii erant; at ex quo litibus pro rerum suarum defensione occupantur, Judices & Patronos invisunt, Forum frequentant, integrâ tandem valetudine potiuntur.

Sunt etiam delicatulæ virgines,

quæ in valentioribus Noſocomiorum laboribus, quibus quotidie exercentur, fortem & robuſtam valetudinem acquirunt, ut ſingularem inde omnibus pariant admirationem.

Attende etiam quàm proſperâ valetudine utantur plerique Medici, euntes atque redeuntes, aſcendentes & deſcendentes, ac ſemper itantes. In eos præcipuè animum converte, qui ægrorum peſte infectorum curationi operam navarunt, nullis laboribus parcendo: cui tandem Prophylactico à tanti mali inſidiis ſuam evaſionem deberi putas, niſi exercitio, cum ſummâ tamen animi fortitudine conjuncto? Hujus rei teſtes ſint nuperæ peſtis Maſſilienſis, Aquenſis, Telonenſis, Mariologienſis, Canonicenſis, oppugnatores Medici. Ea eſt prætereà exercitii vis, ut mentem à periculi imagine avertendo, formidinem minuat, qui tranſpirationis adeoque vitæ hoſtis eſt infenſiſſimus; Medicis verò hanc formidinem eò magis minuit, quod apprimè callent in eos crudeliùs ſævire peſtem, qui animi motibus,

ac imprimis terrori imperare neſciunt, ut pote ab errore vulgi longe diſtantes, exiſtimantis peſtem iis inevitabilem qui peſte infectos, aut eorum veſtes, aliaque ſimilia tetigerint.

Salubrem denique exercitii vim fateare, quæ optatos aquarum mineralium effectus tantopere promovet, ut ambiguum relinquatur num exercitationi potiùs, quàm his aquis referri debeat accepta tot ab ægris ſanitas. Conſtat enim nullius ut plurimum eſſe adjumenti, quin & ſæpe numerò noxias evadere has aquas, niſi *ambulatione* adjuventur.

IV.

Eſt autem ambulatio quam mox nominavimus, exercitium moderatum ex crurum motu & quiete compoſitum, cui inſerviunt femoris, poplitis, tali, & digitorum ad pedem pertinentium articuli, adeoque corpori ſalubriter exercendo maximè congruum, cùm hæ partes moveri ſine totius corporis agitatione non poſſint; unde fit, ut non ſolùm

Petr. Gont. Exercit. Hygiaſt.

inferiores partes juvet, ſed & thoracem expurget, ventriculum roboret, contenta in eo alimenta ne aceſcant impediat, diſtillationes capitis amoveat, flatus omnes diſcutiat, arenulas è renibus diſturbet, trementia membra firmet, cerebrum levet: Exercitatio certè omni ſexui, naturæ, & ætati conveniens, præcipuè tamen pueris & ſenibus aptiſſima: namque ſenes, ob declinantem calorem, & pueri ob nimis recentem, vitioſis humorum cruditatibus ſcatent, quas niſi per poros cutis, aut aliasà naturà inſtitutas vias, eliminet exercitatio quædam his ætatibus conveniens, certè multorum morborum præda fiunt, quales ſunt imprimis apud pueros, ſcrophulæ, & epilepſiæ quas non niſi lenteſcentis pituitæ fœtus eſſe frequens experientia docet. Moneantur ergo parentes, ut natos ambulationibus exerceri curent; & ſi fortuna ſinat, venationibus & equitationibus, ne, qui in corporis incrementum abire debent ſucci, vertantur in ſuccos pravos.

Omnium autem utiliſſima juve-

nibus nobilibus exercitatio, arma ſubinde capeſcere, equum informare, ac ritè agitare; in arenam curſoriam deſcendere, pugnas ludicras inſtituere, & alia exercitia ad armorum tractationem ſpectantia, ut congruis exercitationibus bonam corporis valetudinem adipiſcantur, eam ſervent adeptam, alacrioreſque inde ac aptiores ad omnes bellorum labores perferendos evadant, cùm occaſio ſe dederit.

Pueros verò infantes quibus ob ætatis teneritudinem, exercitia duriora non competunt, ſinantur ludis puerilibus cum aliis pueris indulgere. Hi certè ludi pueriles ad mollia membra efformanda, & omnium viſcerum atque artuum explicationem promovendam, aptiſſimi ſunt.

Ludorum puerilium delectus tamen eſt habendus, quidam enim vertiginem inducunt, cerebrum turbant, viſui officiunt, ut v. g. in gyrum verti, quod pueris familiare, item funibus de ligno arboreve altrinſecùs religatis in altum jactari. At ſinas pueros apodidraſcintâ, aſcoliaſmo, myindâ, trocho, turbi-

ne, glande pennatâ, aliisque quibusdam ludis delectari, quin etiam in arundine longâ equitare, tympanum lateri appensum pulsare.

Turbo quem sub torto verbere volitantem pueri magno in gyro exercent, crura & brachia flexilia efficit; idem sed lenius præstat trochus, quem circumrotulo funiculo illi projiciunt ut diutiùs apice ferreo quo acuitur, vertatur in gyrum. Glandis pennatæ lusu, corpus quandoque varias in partes flecti cogitur, quod membrorum solertiæ & agilitati, torpidisque humoribus, si qui adsint, suscitandis, non mediocriter conducit.

V.

Singulis itaque ætatibus ad sanitatem tuendam, refocillandamve confert exerceri: neque ad eximias exercitationis dotes verbis elevandas, objicias quamplures viros, virginesque intrà Monasteriorum claustra vitam degentes, nihilominùs bene valere, & ad plures annos vitam producere, licet ab omni ferè exercitio abstineant.

neant. Præterquàm enim quod in plerisque Monasteriis horti sunt ubi licet ambulare, quibusdamque Monachorum ordinibus statuti sunt dies, quibus per rura exspatiari fas est, omnes ferè qui in Monasteriis conclusi vivunt, operibus quibusdam student corpori exercendo idoneis, ut v. g. Carthusiani, quorum singuli hortulos habent quos colunt, multis præterea artibus operam navant, ut arti tornatili, minuto-lignariæ, viminis in corbulas & canistra effingendi & contexendi, aliisque id genus. At, quod prætermitti non debet, magna apud Monachos exercitatio est chorus. Cantu si quidem mirè moventur musculi oris, partiumque adjacentium, & ob frequentem quam subeunt hæ partes contractionem, liquorum transcolatio, expressio, & circuitus faciliùs absolvuntur; deincepsque liquida omnia vel remotissima celeriùs ad motum cientur. Quin & librorum lectio quæ altiori voce fit, & omnis loquela paululùm elata, inter optima exercitationum genera recenseri debet. Voce agitantur spi-

ritus non leviter, nec in ſuperficie
Georgius Bagliv. Joſeph Quercet. corporis, ut frictione fit quæ tamen ſanitati tuendæ adeò confert, ſed velut in ipſo fonte, in ipſis viſceribus; id cauſæ eſt cur Monachi concluſi, & clauſtrales Virgines, quamvis non multo uti videantur exercitio, vitam tamen ſalubrem ducunt, diu ſcilicet noctuque vocem exercentes in canendis Deo precibus, hoc vocis exercitio corporis motum penſantes. Certè ſpiritus à voce impulſi, nervorum, fibrillarumque tubulos faciliùs ſubeunt, & aër ab organorum vocalium impulſu commotus, ferit & ſpirituum, & humorum, & membranarum ſyſtema; hinc debita in humoribus fermentatio, & exaltatio; hinc fluiditatis conſervatio, & tranſpirationis promotio, quæ omnia remediorum diaphoreticorum ope obtineri nequidem poſſunt.

Tanto denique eſt vocis & loquelæ in exercendo corpore præſtantia, ut id fortaſſè cauſæ ſit, cur fœminæ non tanto aliàs exercitio indigeant, quanto indigent viri, quoniam ſcilicet ſunt illæ viris loqua-

ciores. Quâ in re providam naturam mirere. Salubris quoque eſt declamatio, neque dici ſatis poteſt, quantùm Concionatoribus quibuſdam & Cauſidicis profit ad bonam valetudinem. Quin vociferationes & ploratus infantum multum conferunt ad cerebri excrementa repurganda, totiuſque corporis incrementum adjuvandum; neque hîc Indorum mos prætereundus, qui, quoniam infantes nunquam ferè apud eos lacrymantur & plorant, urticis quandoque tenella corpora pungunt ut clamitent, ejulent, vociferentur; cujus inſtituti cauſam cuilibet ſciſcitanti non aliam produnt, quàm natorum ſuorum valetudinem & longævitatem procurandam.

Chriſtian. Warlitz. Scrutin. Lacrym. Medico-Sacrum.

Omnem exercitationis uſum tanquam inutilem ſanitati ſervandæ, quin & exitioſam damnare auſi ſunt Aſclepiades & Eraſiſtratus, quietem verò tanquam præcipuum valetudinis tutamen commendare; at certè hâc in re ſunt non mediocriter hallucinati: ſua quidem laus eſt quieti, ſpiritus reficit, membra la-

bore nimio fessa levat, & ad plurimorum morborum curationem necessaria est; at ideò semper esse quiescendum qui assereret, magno in errore versaretur. Longè facilior quietis quàm laboris excessus; atque si pleuritides exercitio contrahi dicuntur, has tamen non tam exercitio quàm subitæ quieti tribuendas esse testatur experientia: minimè verò opponas exercitio corpus conteri, id quidem verum est, at corpus humanum uti ferrum esse memineris, hoc si exerceas conteritur; si non exerceas, rubigine inficitur, & absumitur. Eâdem ratione homines exercitio videmus conteri, si verò non exerceantur, inertiâ ac torpore plus detrimenti patiuntur quam si exercerentur. Cujus detrimenti levior noxa articulorum impotentia est ad motum. Nec mirum id esse ipsa vel magis obvia sensibus anatomia demonstrat: in spatio quo ossium extrema sibi articulantur, humor continetur albicans, tenax & glutinosus, articulorum humor vulgò dictus, ex apertis abscessibus circà articulos ohortis effluere solitus, & ad

motum partis quam lubricat, ita necessarius, ut Chirurgi quidam ignari purulentam materiam hanc esse existimantes, & summo studio vacuantes, unà cum humore motum parti adimunt; humor autem hîc si præter naturam se habeat motum articuli lædit, maximè si sit vel copiosior quàm par est, vel viscidior, vel concretionem quandam adeptus, unde tunc in parte gravitas, torpor, quin & aliquando sævus dolor & cruciatus exoritur. At nihil magis huit exuperantiæ viciditati, concretioni præternaturali favet, quàm nimia quies, adeoque nihil est quod articulorum lubricitati & mobilitati adversetur magis.

Præcipua igitur est sanitatis tutela exercitatio, modò pro variâ ætatis, indolis, & sexûs ratione temperetur, huicque accedat temporum opportunitas, nec-non congrua ipsiusmet exercitii mensura, quæ duo postrema, ut de reliquis taceamus, ritè habentur. 1°. Si quantum ad tempus attinet, corpus non exerceatur nisi exoneratâ priùs alvo & vesicâ, neque statim

à paſtu. 2°. Si æſtate exercitatio fiat in ſolis exortu, & poſt occaſum; vere & automno, duabus circiter horis ab orto ſole; hyemè circà meridiem.

Quidam ſunt qui ab exercitationibus jubent abſtinere primâ die Maii, & poſtremâ Septembris, item poſtremâ Septembris & Aprilis, prout tunc maximè nocuis, quod præceptum ſanæ menti non minùs adverſatur, quàm illud *Scholæ, neſcio cujus, Salernitanæ, nunquam verò ſatis contemnendæ*, quo Phlebotomia etiam his diebus interdicitur, prout ſanitati *Hydræ* in modum, tunc adverſa, quin & anſerina caro.

Lommii Comment. in Celſ. Epiſt. nuncupat.

Feminæ duæ in Facultate Medicâ Salernitanâ feruntur maximè floruiſſe, libroſque parturiiſſe doctiſſimos; his fortè Doctoribus feminis, hoc opus Scholæ Salernitanæ titulo inſignitum tribuere æquum eſt, quod viris Medicis adſcribere injurioſum foret.

Schol. Salern. cap. 1. Trotuſa & Rebecca-Guarna.

Menſuram verò exercitii quod ſpectat, hæc ritè habebitur, ſi exercitii finis fiat cùm muſculi jam intumeſcunt, reſpiratio difficilis effi-

citur, cutis rubro colore & vivido perfundi cœpta eſt, corpus ſudore diffluit, laſſitudo ſuboritur; ſed ita fiat hic finis, ut ab exercitio ſtatim & ſubitò non quieſcas.

His legibus parere non poſſunt homines innumeri, qui victum labore quærentes, ferè ſemper laborare coguntur; at eorum plerique cùm ſint his laboribus aſſueti, nullum indè damnum patiuntur; quin è contra ita juvantur, ut ad meliorem fortunam ſi devenerint, & aſſiduo labori vacare deſinant, ægrotent: quâ in re ſummam divinæ juſtitiæ clementiam prædicemus, quæ hominem in peccati poenam damnando ad laborem, pœnam injunxit valetudini firmandæ tam idoneam.

Cæterùm ea eſt exercitii neceſſitas & præſtantia, ut nedum homines, dicam & brutæ animantes, gliribus non exceptis, ſed & plantæ ipſæ eo diutiùs carere non poſſunt: humilis viola, ut & quercus altiſſima, ventis exerceri gaudet.







